

Philosopher en BD

Issu d'une assez longue pratique de l'enseignement de la philosophie en classes de Terminale, ce travail se justifie par un constat adjoint d'une conviction. Le constat, bien général, est celui de l'évident abîme entre, d'un côté, l'aridité des textes classiques de la philosophie et, de l'autre, des élèves ayant une bien faible culture de l'écrit. La rencontre brute de ces deux mondes en tout points étrangers ne peut, au mieux, qu'engendrer l'incompréhension ; au pire, la guerre ouverte. Qu'on se souvienne, par exemple, de ce professeur qui, après un rude et courageux combat, fut retrouvé empalé dans sa classe pour avoir, raconte-t-on¹, simplement évoqué les *Prolégomènes à toute métaphysique future* ! Pour survivre aujourd'hui, tout enseignant sait ainsi qu'il doit tracer de nouveaux chemins et ouvrir des passages entre ces deux rives pour le moins opposées. Ma conviction est qu'avec le cinéma², la bande dessinée est l'un de ces sentiers. Cela fait, en effet, quelques années que sans trop de dommages je me sers de l'un comme de l'autre au sein de mes cours non tant pour illustrer des concepts philosophiques que pour tenter de philosopher à partir d'eux. S'il est, en effet, tout à fait possible de se servir de séquences de films ou d'images de bandes-dessinées ainsi que d'exemples permettant de donner un corps à des idées par trop éthérées – il serait même absurde de vouloir s'en priver – ce n'est cependant pas là l'unique chemin. Au fil des lectures, certaines images ou séquences d'images, déroutant les anticipations ordinaires, subitement nous arrêtent semblant nous révéler quelque sens inédit. Le rire, le sourire voire, parfois, l'émerveillement sont autant de modalités de cet étonnement que l'on sait être, depuis Platon³, le commencement de la philosophie. C'est qu'ils sont ici la modalité sensible par laquelle se révèle une vision de l'artiste, vision par

¹ Le monde, 6 septembre 2003 : « drame en D408 ».

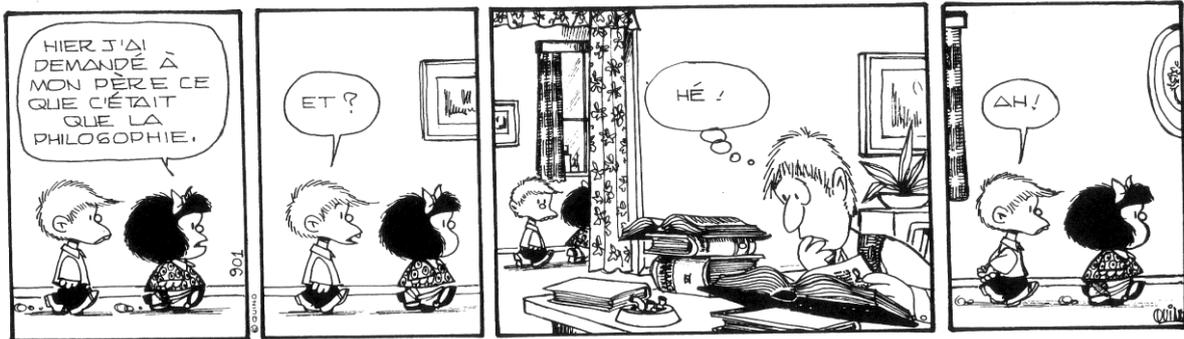
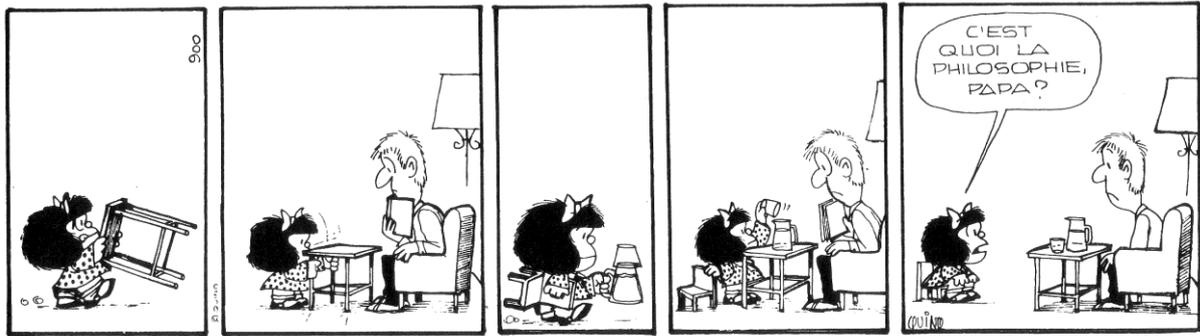
² L'idée est à la mode. On citera sur ce point Ciné-philos, etc. Philosophie en série...d... et, très récemment Cinéma d'Alain Badiou...

³ Platon, Théétète. Nous le reverrons largement – l'objet du premier chapitre.

laquelle, d'un seul coup, quelque chose qui échappait à notre regard nous est donné à percevoir et, pour notre part ici, à méditer. Tout notre travail consistera, en effet, à tenter de décrypter et d'étaler dans le langage commun ce qui, dans la bande-dessinée, se donne dans la quasi-immédiateté⁴ d'une intuition. A développer ces pensées enroulées dans l'image formulée, nous nous apercevrons ainsi que, sans aucune coupure essentielle, Hergé, par exemple, rencontre Spinoza, Quino et Jim Davis Nietzsche ou Sempé Pascal... Est-ce d'ailleurs si étonnant ? Avant d'être une discipline spécialisée enfermée dans des écoles et tissant des réseaux de concepts pour le moins hermétiques, la philosophie est une interrogation qui naît de la vie elle-même et dont, lettrés, semi-lettrés comme analphabètes, partageons identiquement la condition. Comment les interrogations de chacun ne rencontreraient-elles donc pas celles de la philosophie ? Le professeur sait bien que celles de ses élèves comme les réponses qu'ils apportent sont, en gros, celles de Kant, de Marx ou Platon. Si ces dernières se distinguent néanmoins c'est – et ce n'est que - par leur plus grande rigueur et systématité, de telle façon qu'en une jouissance singulière, nous arrivons parfois à reconnaître en eux le fond obscur de notre pensée propre mais élevée à une plus grande puissance et intensité.

Il ne s'agira donc pas ici de vulgarisation – entendue comme un moyen de faire passer le haut vers le bas sans nous donner les moyens de nous y élever. De tels ouvrages ne sont utiles que pour ce que les concours appellent la « *culture générale* » qui n'est bien souvent qu'un remplissage stérile de l'esprit. Ce que nous proposons, au contraire, dans la plus stricte tradition de la (véritable) philosophie, ce n'est rien de moins qu'une nourriture susceptible de faire croître ce dernier. Or je prétends ici qu'en la bande-dessinée résident quelques mets suffisamment raffinés pour grandement y contribuer.

⁴ « Quasi » car la bande-dessinée n'est évidemment pas qu'image mais un ensemble constitué d'images-textes. Le texte enfermant cependant dans la brièveté du dialogue ou de la formule, mille pensées latentes et sous-jacentes, à la (toujours de toute façon si toute perception, verrons-nous plus avant, est une interprétation) relative immédiateté de la bulle, nous adjoindrons le long détour de l'interprétation.



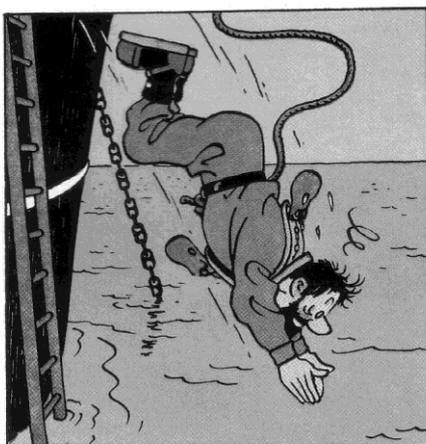
Quino, extrait de *Mafalda*, œuvres complètes

« Ce qu'est la philosophie ? Ouh la la, ma pauvre chérie, c'est très – très, trop - compliqué ! » Si compliqué qu'une table de conférence assortie d'un verre d'eau pour rincer la voix et clarifier les idées ne suffiront pas à l'expliciter. Quelques vagues souvenirs peut-être : « la caverne de Platon... des types bizarres attachés à un poteau et comme au cinéma... et puis des heures d'un discours compliqué visant... oui visant quoi ? ... je me souviens qu'on avait scié les pieds de la chaise du prof... mais enfin... Bon. Peut-être les livres pourront-ils nous en dire davantage ? » Manque de chance, c'est en gros la même chose. Au « eh eh ! » de celui qui a pour lui la toute puissance du Savoir caché derrière les oreilles mais qui ne veut ou ne peut pas le dire dans la langue du vulgaire, Quino substitue un « eh » de désarroi, celui qui aimerait bien comprendre – ne serait-ce ici que pour ne pas perdre la face devant les questions de sa fille – mais dont l'esprit s'écroule devant l'ampleur et la complexité de la tâche. Et pourtant, verrons-nous, l'œuvre de Quino – ou, du moins, une partie de celle-ci – appartient tout entière au champ philosophique. C'est que l'esprit de cette dernière, répétons-nous, n'est pas d'abord dans les livres mais sourd de l'expérience même de la vie telle qu'ici la mettront en scène, problème et critique les auteurs des bandes-dessinées avec qui nous allons voyager.

Un mot sur le plan d'exposition que nous suivrons ensemble. Nous commencerons par ce par quoi les professeurs de philosophie introduisent très souvent leur cours de l'année à savoir l'idée d'étonnement dont nous avons déjà noté qu'elle était réputée être la source affective de la philosophie : l'étonnement advient, montrerons-nous en effet, lorsque ce que nous appellerons nos cartes d'orientation mentales se révèlent inadéquates pour cerner ce qui se découvre à nous comme la réalité. Ayant en chemin défini ce que nous pensons être l'essence de la philosophie dans la quête d'une cartographie fidèle susceptible de nous orienter dans le cœur dynamique de la réalité nous continuerons notre voyage en creusant

la nature de cet étrange animal qui s'interroge tant sur la nature que sur sa propre nature et qui, pour répondre, a besoin de s'inventer ces fameuses cartes d'orientation dont nous venons, à l'instant, de parler (chapitre II). Si l'homme pourra ainsi être défini comme un inventeur reste que ce n'est cependant pas ainsi qu'il se vit et définit lui-même le plus couramment : la réalité humaine, montrerons-nous, est bien plutôt celle d'une répétition et d'un gel des capacités créatrices que la réalité artiste d'une création perpétuelle. Il nous faudra évidemment en rendre compte et raison. C'est en ce sens le champ immense de la servitude humaine que nous entreprendrons d'explorer (chapitre III). Nous comprendrons ainsi, peut-être et enfin, en quel sens la philosophie loin de vouloir simplement être un regard vrai sur le réel – ce qui n'est déjà pas si mal – en ouvrant sur ce qu'on nomme l'éthique et la politique, a pour essentielle vocation de tracer de nouvelles cartes pour de nouveaux chemins, plus hauts et plus beaux, au sein de la réalité (chapitre IV). Voilà pour le programme.

A l'image d'Haddock, ivre de désirs, en quête de trésors, fuyant l'« être bateau »⁵ dans lequel stagne l'humanité ordinaire, plongeons donc maintenant, à notre tour, au cœur de l'océan tumultueux des idées !



Hergé, extrait du trésor de Rackam Le Rouge

⁵ Nous suivons ici l'expression « c'est bateau » qui, à travers l'image d'une barque stagnant au milieu d'un étang et à rebours de celle d'un bateau voyageur fuyant vers l'horizon, signifie, on le sait, la banalité de ce qui est « bien connu » et habituel. Nous verrons quant à nous que pour être effectivement « embarqués » (Pascal), notre barque, si stable semble-t-elle, repose sur des fondements pour le moins remuants. Quoi qu'il en soit cependant, quitter la barque de l'évidence pour plonger par la pensée dans l'océan inconnu du Réel me semble une assez bonne première image de l'entreprise philosophique.

Chapitre I. De l'étonnement

Pourquoi les professeurs de philosophie commencent-ils si souvent leur cours de l'année par l'idée d'étonnement ? On peut voir plusieurs raisons à cela. La première qui vient à l'esprit de l'érudit c'est que Platon⁶, suivi par Aristote⁷ puis Schopenhauer⁸ font de l'étonnement la source première de la philosophie. Voilà donc une excellente introduction ! La seconde qui est, en fait, la principale, a pour raison secrète un singulier problème pratique.

a) La notion d'étonnement comme préambule stratégique au sein de la lutte de classe (pour une philosophie politique de la salle de classe...)

a.1) Une « guerre de tous contre tous » (Hobbes)...

Les professeurs sont, en effet, plongés dans une assez délicate situation. Affublés tantôt d'un sourire niais ou bien de l'air grave de celui à qui on le fait pas et qui, par conséquent, ne laissera rien passer, selon la stratégie que ses capacités lui permettent de déployer, il doit, de toute façon, durant neuf mois, de deux à huit heures par semaine, faire face à une masse d'élèves potentiellement en fusion, arborant casquettes, mâchonnant chewing-gum et rêvant très certainement de tout autre chose que de leçons sur Platon. Car, de toutes façons, nous le savons, dixit Pica et Erroc, « *Platon c'est un gros bouffon* ».

⁶ « *Le sentiment philosophique : s'étonner. C'est l'origine même de la philosophie.* » (Platon, *Théétète*, 115 d).

⁷ Aristote, *Métaphysique* A, 2, 982 b 10.

⁸ Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme Représentation*, Seconde partie, chap. XVII.



Extrait des *Profes*, Tome 1, de Pica et Erroc

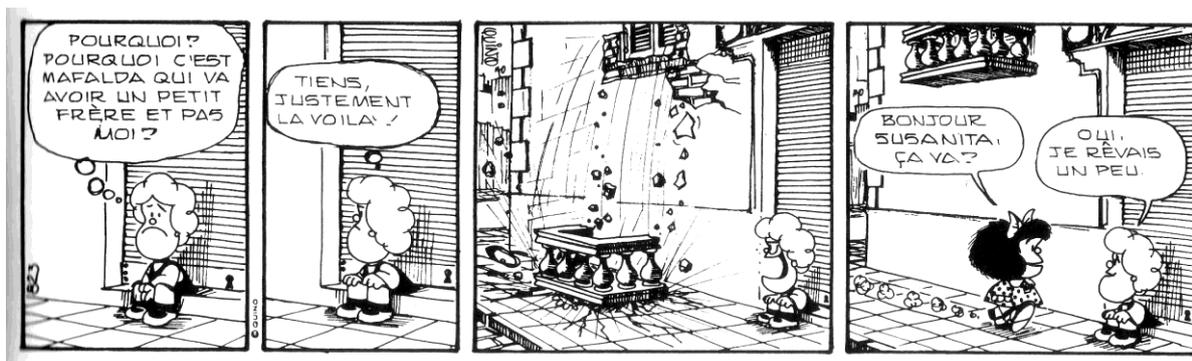
Quoi qu'on en dise, dans la réalité pratique, l'art d'enseigner relève ainsi souvent et par bien des côtés de *l'art de la guerre*. Encore faut-il rappeler avec Sun Tzu⁹ que ce dernier « *consiste à soumettre l'ennemi sans combat* », la violence ouverte d'un côté comme de l'autre faisant, par hypothèse, simplement apparaître au grand jour la guerre latente et secrète qui se jouerait par-dessous le semblant d'unité et de civilisation que les inspecteurs de l'éducation nationale vénèrent comme le sens et l'horizon de l'école. Notons au passage que c'est avec le même type d'argument consistant à percevoir les tensions sous la croûte de la civilisation – dans d'un côté, par exemple, chez Hobbes¹⁰ le fait que tous les êtres apparemment sociables et souriants, ferment cependant leur porte à clef, manifestant ainsi qu'ils savent bien que leur voisin si charmant en apparence est un ennemi potentiel – que ce dernier puis Freud¹¹ en concluaient que « *l'homme est un loup pour l'homme* » et qu'ainsi sous ce que nous venons de nommer la croûte du droit et de la civilisation couve un volcan, à savoir l'état de nature comme « *guerre de tous contre tous* »¹². Jugeons-en, par exemple, avec ces comportements insignes de Susanita tel que les met en scène pour nous Quino.

⁹ *L'art de la guerre*.

¹⁰ « Il peut sembler étrange, à celui qui n'a pas bien pesé ces choses, que la Nature doive ainsi dissocier les hommes et les porter à s'attaquer et à se détruire les uns les autres ; et il est par conséquent possible que, ne se fiant pas à cette inférence faite à partir des passions, cet homme désire que la même chose soit confirmée par l'expérience. Qu'il s'observe donc lui-même quand, partant en voyage, il s'arme et cherche à être bien accompagné, quand, allant se coucher, il ferme ses portes à clef, quand même dans sa maison, il verrouille ses coffres; et cela alors qu'il sait qu'il y a des lois et des agents de police armés pour venger tout tort qui lui sera fait. Quelle opinion a-t-il de ces compatriotes, quand il se promène armé, de ses concitoyens, quand il ferme ses portes à clef, de ses enfants et de ses domestiques, quand il verrouille ses coffres? N'accuse-t-il pas là le genre humain autant que je le fais par des mots? » (Hobbes, *Léviathan*, partie I, chp. XIII).

¹¹ Malaise dans la civilisation...

¹² Hobbes, op. cit, p.



Mafalda et Susanita, sont, en effet, nous le savons, deux amies. Et quoi de plus beau que l'amitié qui signifie dans l'imaginaire commun une unité indéchirable d'affects, de désirs et pensées de telle façon que toute douleur et toute joie de mon ami est quasi-immédiatement la mienne ! Voilà pour le discours officiel et la version à l'eau de rose. La réalité est quelque peu différente : Mafalda vient d'apprendre à Susanita qu'elle va avoir un petit-frère – celle-ci, comme il se doit, se réjouit devant Mafalda. Mais au fond d'elle quelque chose vient de se déchirer : elle qui ne rêve que d'enfants voit sa « meilleure amie » réaliser son désir à sa place. C'est un coup de poignard ! Mais pourquoi ? Freud, après Spinoza, nous en donne la raison : parce qu'il ne désire que l'accroissement de sa puissance chacun est, au fond de lui¹³ sa « *majesté le moi* », soit un moi « *tout puissant et autocratique* »¹⁴ (c'est-à-dire faisant lui-même la loi et donc insoumis à une quelconque loi extérieure). Lorsque Mafalda obtient donc un petit-frère, elle prend la place de Susanita puisque, par structure, sa majesté Susanita a droit à toute chose sur Terre et, plus précisément, à ce que son obsession pour les enfants jointe à son identification à son amie lui permettent aisément d'imaginer sien. Par conséquent, Mafalda doit périr. « *L'inconscient* », en effet, « *ne connaît pas d'autre châtiment pour les crimes que la mort, en quoi il est assez logique, puisque tout tort infligé à*

¹³ « Au fond » c'est-à-dire pour Freud inconsciemment, en-deçà des représentations que nous nous faisons de nous-mêmes qui sont autant de discours sociaux modérateurs pour nous et les autres.

¹⁴ Freud, *Considérations actuelles sur la guerre et la mort*, 1915

notre moi tout puissant et autocratique est, au fond, un crime de lèse majesté »¹⁵. Ainsi rétablit-elle la loi, c'est-à-dire celle de son désir, en infligeant à Mafalda certes non une mort réelle – la civilisation est, en effet, passé par là – mais une mort symbolique : de l'imagination diurne d'une terrasse écrasant Mafalda aux rêves nocturnes les plus crus, en passant par les diverses attaques plus ou moins masquées jusqu'au « *lapsus facial* » de la dernière image, toutes ces réactions sont autant de compensations imaginaires destinées à se venger de l'affront en faisant mal à l'autre c'est-à-dire en le remettant à sa juste place : en bas. Ainsi, conclut Freud, « *à en juger par nos désirs et souhaits inconscients, nous ne sommes tous qu'une bande d'assassins* ». Derrière les rapports bien policés de la vie quotidienne se déploierait ainsi une guerre souterraine.

Reste qu'au sein de cette guerre latente où chacun recherche pour lui-même au détriment de tous le maximum de puissance¹⁶ se forme, dans et par l'histoire humaine, des structures sociales objectives qui unissent et divisent avant même leur naissance nos atomes guérilleros en groupes sociaux d'intérêts potentiellement communs. L'histoire humaine n'est ainsi pas tant, selon Marx, lutte des individus les uns contre les autres pour une plus grande puissance que celle de la « *lutte des classes* »¹⁷, dans laquelle la première vient s'insérer et se structurer. Pour ce qui nous concerne ici, l'école peut être lue comme une institution sociale issue d'une telle lutte et toujours, en son fond, travaillée par elle¹⁸ dans laquelle se rejoue à nouveau frais la tension constitutive de tout groupement humain. La situation est, en effet, en gros la suivante : deux armées ennemies (le professeur représentant l'institution scolaire, plus ou moins bien suivi de tout un appareil policier de surveillance et sanctions parmi lesquels proviseur, conseiller d'éducation et pions, d'un côté, et, de l'autre, une masse d'élèves venant au lycée contrainte et forcée) ayant des intérêts immédiats diamétralement opposés (la paye, le calme et, éventuellement, la vague idée de transmettre un savoir d'un côté, et, de l'autre, en gros le désir de fuir la prison du lycée vers le ciel plus attrayant des fesses des voisins et voisines, des séries télé, des tchatches internet, des magasins, du football ou du pétard géant) se rencontrent sur un terrain donné (ici la salle de classe) et doivent s'affronter. La question essentielle est : qui va dominer qui ? Parce qu'il est le maître d'un terrain bien délimité soigneusement étudié par l'institution pour assurer la séparation

¹⁵ *Idem.*

¹⁶ Hobbes – puis Spinoza... Que cette puissance se trompe c'est un leitmotiv de la philosophie...

¹⁷ Marx ne visait pas par là le conflit entre la 5^{ème} B et la 5^{ème} G mais

Manifeste du parti communiste... Une classe se définit comme...

¹⁸ Bourdieu – les programmes... Mafalda : deux sens de l'école...

des troupes ennemies¹⁹ sur lequel, debout sur l'estrade, il peut assurer son contrôle panoptique²⁰, sous la menace d'une plus ou moins sévère sanction disciplinaire, le professeur a logiquement l'avantage. A l'ère regrettée des châtiments corporels sous le regard bienveillant de l'institution comme de l'opinion publique, la maîtrise était assez immense – quoi que cependant jamais infaillible, l'art propre des plus faibles consistant toujours à accaparer des parts de terrain propres à travers les inévitables failles du système (du bavardage dans le dos du professeur retourné aux amourettes de toilette, en passant par la fuite silencieuse dans les mondes imaginaires...). C'est la situation qu'a, semble-t-il, vécu le père de Manolito : un « *long pugilat* » soit un combat perpétuel où, perdant par structure, il réussit au final à reprendre la main en la portant régulièrement à son tour sur son fils...



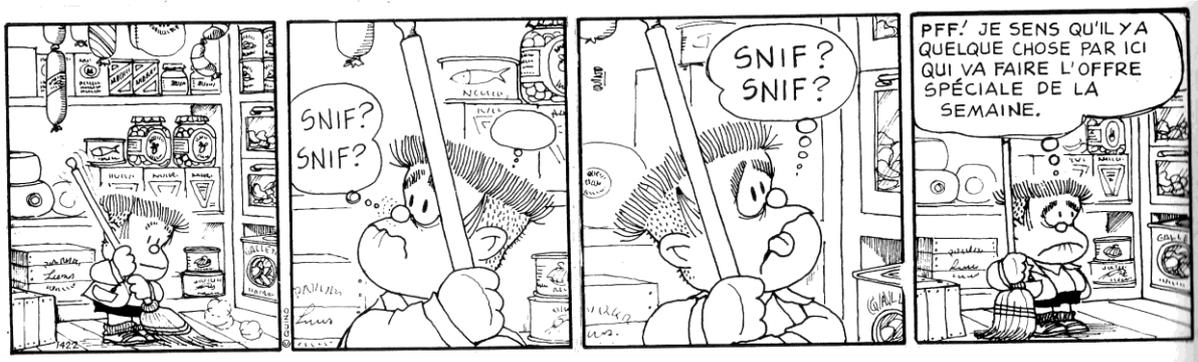
... et, plus subtilement, en un art raisonné de la guerre propre, sur les clients de sa boutique, en une guerre, constamment dénoncée par Quino, visant à accaparer par l'appât ce singulier médium de la puissance qu'est l'argent²¹ de l'autre...



¹⁹ « *Ne laissez pas vos ennemis s'unir* », conseille ainsi Sun Tzu dans son *art de la guerre*.

²⁰ Le panoptique (de pan = « tout » et optique = « voir ») est un système de prison imaginé par le philosophe anglais Bentham et largement popularisé par Michel Foucault dans son ouvrage *Surveiller et punir* (Gallimard, 1975). Bentham imagine, en effet, une prison de verre circulaire au centre de laquelle se dresse une tour de surveillance aux vitres opaques permettant de voir sans être vu. Au-delà de la prison, ceci forme le modèle architectural d'une société de contrôle, modèle dont Foucault note qu'il est largement appliqué dans toutes les structures de pouvoir – de la prison à l'entreprise, en passant par l'école.

²¹ Cf. chapitre III.



Est-il, sur ce point, utile de noter que *L'art de la guerre* pour être étudié dans les écoles militaires l'est aussi dans les cours de Marketing²² ?

Reste que, comme le souligne Felipe, les temps ont changé...



Sous le poids de ce que Tocqueville interprète comme « *l'égalisation des conditions* »²³ soit de ce mouvement général qui traverserait l'histoire de l'Occident par lequel se développerait une conscience croissante de l'artificialité des anciennes hiérarchies, qui paraîtraient par là-même de plus en plus injustifiables et, parallèlement, le sentiment de l'égalité naturelle de tous les êtres humains, les formes anciennes de l'autorité²⁴ rentreraient peu à peu en crise. La position de l'enseignant en situation institutionnelle de maîtrise devient dès lors problématique puisque celui-ci n'a tendanciellement plus dans les représentations communes de légitimité naturelle. De là, à la limite, la situation qu'imagine Manolito, celle d'élèves inversant la logique antérieure des châtiments corporels en les infligeant à leur tour au représentant de l'institution ennemie, donnant ainsi libre cours à un désir de vengeance autrefois (bien évidemment) existant mais contenu dans les seules limites de l'imaginaire

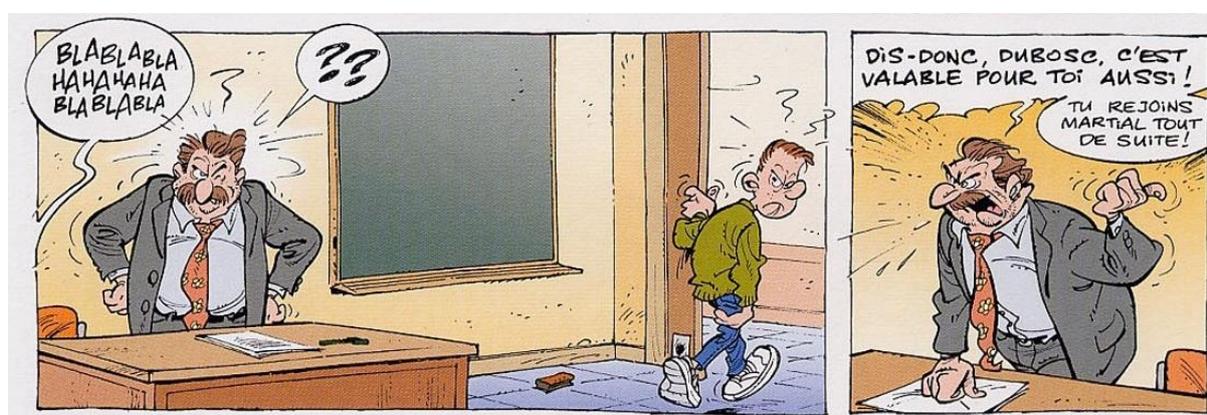
²² Et dans ce genre d'école, on ne perd pas son temps pour des brouilles. Voir par exemple, <http://www.marketing-professionnel.fr/bibliographie/l-art-de-la-guerre-de-sun-tzu-sunzi.html>.

Nous reviendrons sur tous ces points dans notre troisième chapitre.

²³ De la démocratie en Amérique...

²⁴ Hannah Arendt, La crise de l'autorité in. la crise de la culture.

privé. Cela arrive parfois aujourd'hui quoi que ce ne soit pas (encore) autorisé par l'institution...



Pica et Erroc, *Les profs*, tome III.

A ce titre, les professeurs se découvrent dans une situation très similaire à ces nouveaux princes dont parle Machiavel qui se trouvent à la tête d'un Etat sans l'appui d'aucune tradition ni communauté de mœurs permettant de donner quelque assise légitime à leur position. « Pour les États héréditaires et façonnés à l'obéissance envers la famille du prince, il y a bien moins de difficultés à les maintenir que les États nouveaux : il suffit au prince de ne point outrepasser les bornes posées par ses ancêtres, et de temporiser avec les événements.

Aussi, ne fût-il doué que d'une capacité ordinaire, il saura se maintenir sur le trône, à moins qu'une force irrésistible et hors de toute prévoyance ne l'en renverse »²⁵. Parce qu'une longue tradition rendait son autorité incontestable, le professeur même médiocre (c'est-à-dire, dit Machiavel, « *doué d'une capacité ordinaire* ») pouvait convenablement faire son travail et, indissociablement, « *se maintenir sur le trône* ». De là le type classique du professeur « *sévère mais juste* » chère à Gotlib et Goscinny qui, racontent ces derniers, s'assurait une belle popularité à bien peu de frais par le don gracieux de trois (légers) sourires l'année.



Extrait des *Dingodossiers*, tome I.

A l'inverse, écrit à nouveau Machiavel, « *c'est dans une principauté nouvelle que toutes les difficultés se rencontrent* ». Or, avec la relative déliquescence de la tradition qui sous-tendait son autorité, le professeur dans sa salle de classe, pour être le prince d'une très ancienne principauté se découvre cependant tendanciellement dans une situation fort proche du maître de cette « *principauté nouvelle* » dont parle Machiavel : sans plus aucune communauté de langue, de mœurs ni d'intérêts avec ses sujets c'est un pur rapport de force qui tend à s'instaurer. Or, écrit Machiavel, « *quand ils n'ont ni la même langue, ni les mêmes mœurs, ni les mêmes institutions, alors les difficultés sont excessives, et il faut un grand bonheur et une grande habileté pour les conserver* »²⁶. Nous le verrons, l'évocation et la mise en situation de l'idée d'étonnement par les professeurs de philosophie font pleinement partie de ces habiles stratégies de conservation de la maîtrise en terrain miné par l'ennemi.

²⁵ Machiavel, *Le prince*, chapitre II

²⁶ Id., chapitre III.

a.2) De la guerre par les mains à la guerre par les mots

Ne noircissons toutefois pas trop le tableau. Si, par hypothèse hobbesienne, la « *guerre de tous contre tous* » forme le fond des rapports humains et si l'affaiblissement relatif de l'autorité de la principauté scolaire prédispose ce dernier à ressurgir, ce n'est là, bien entendu, qu'une tendance. L'école dans sa forme traditionnelle n'est pas encore totalement morte. Une autre tendance de fond toutefois, pour s'opposer bénéfiquement à l'irruption de la guerre ouverte en instituant une « *langue* », des « *mœurs* » et des « *institutions* »²⁷ communes, n'en est pas moins délétère pour l'enseignement. Au pur rapport de force, mœurs et éducation à la citoyenneté aidant, tend, en effet, généralement à se substituer une forme molle de coexistence basée sur l'idée d'égalité. La classe doit ainsi être un lieu de droit où, d'un côté, est assuré le « *respect* » de chacun et, de l'autre, un espace démocratique où les décisions sont le fruit d'une délibération collective suivie d'une mise au vote. Résumons-en la logique : « *il n'y a pas de raisons qu'on vous casse la gueule si vous ne nous emmerdez pas – vous nous respectez, on vous respecte – mais il n'y a pas de raisons non plus qu'on vous obéisse au doigt et à l'œil, votre opinion compte pour un, non pour tous* ». Pas de « *passé-droit* » par conséquent pour les profs qui sous l'effet de l'*égalisation des conditions* dont parle Tocqueville sont devenus des égaux dont les privilèges issus de l'ancien temps – celui de la hiérarchie – apparaissent désormais comme insupportables.



²⁷ Machiavel, cf. note précédente.



Extraits des *Profs* de Pica et Erroc, Tome II.

Il y a certes dans ce type de relations un singulier progrès par rapport à la situation précédente – et toujours, rappelons-le, selon Hobbes et Freud, sous-jacente. Contre la violence brute de purs rapports de force issue d'individus en quête de puissance, les mamans et l'école ont appris le langage de la raison, des droits et des devoirs par lesquels chacun est appelé à se décentrer par la pensée de sa position première de centre de ce monde pour considérer celle des autres et ainsi maîtriser ses propres actes en fonction de telles vues. « *Ne fais pas à autrui, etc.* ». Dans ce sillage, l'idée de tolérance et le droit corrélatif aux libertés de pensée et d'expression est un frein singulier à la guerre naissant du désir de chacun de propager ses idées. En des temps où ressurgissent par endroit des dogmatismes intégristes, il est très certainement sain d'éduquer les enfants à une tolérance qui n'est jamais première ni naturelle. On rappellera notamment l'histoire passée d'une Europe mise à feu et à sang par les guerres de religion. Tout cela, qui va presque sans dire, engendre toutefois de singuliers effets pervers que dénonçait déjà Alexis de Tocqueville²⁸.

C'est, en effet, qu'indissociable de l'idée de tolérance se déploie celle d'une subjectivité et relativité fondamentale des valeurs et des vérités. Parce qu'aucune opinion ne saurait objectivement prévaloir, toutes les opinions s'équivalent. Leur identique valeur n'est alors pas censée provenir de leur contenu propre, ce dernier étant, en effet, presque toujours prétention exclusive à la vérité ou à la valeur – par quoi, n'ayant ni même vérité ni valeurs, elles se hiérarchiseraient et c'en serait fini de la belle égalité – mais d'un droit préalable, celui d'être ce qu'on est et de l'étaler au grand jour à la face de tous. La tolérance délimite ainsi cette valeur partagée qui ouvre l'espace de l'étalement infini des points de vue, égaux en

²⁸ De la démocratie en Amérique...

valeur et donc sans valeur, étalement aujourd'hui largement relayé par la télévision où chacun s'expose en exposant à tous la singularité de ses petites vues...



- Enfance heureuse chez Darty et, à trois mois, votre première véritable expérience avec un surgelé – un gratin de lotte au madère de la marque Picard. Vous y repensez parfois, ou pas du tout ?

De cette tendance au nivellement de toute parole plongée dans l'espace neutralisé de la tolérance, celle du professeur, et spécialement du professeur de philosophie, pâtit sérieusement. C'est que celle-ci, par structure, relèverait elle aussi de la simple opinion – par principe subjective et relative – différente et souvent opposée à celle des élèves. L'idée d'une culture supérieure²⁹ dont la parole du professeur serait le véhicule et à laquelle il faudrait par un dur travail s'élever tend à disparaître devant celle déjà soulignée par Tocqueville³⁰ d'une équivalence de toutes les opinions. Aussi, situation nouvelle, le professeur doit-il très souvent s'atteler à justifier son enseignement devant des élèves qui en contestent la validité et l'utilité. « *C'est votre opinion !* » est-il ainsi parfois rétorqué au professeur qui, tout rouge de l'effort accompli, vient d'aboutir à une conclusion par le biais

²⁹ Finkelkraut, la défaite de la pensée.

³⁰ Tocqueville, ...

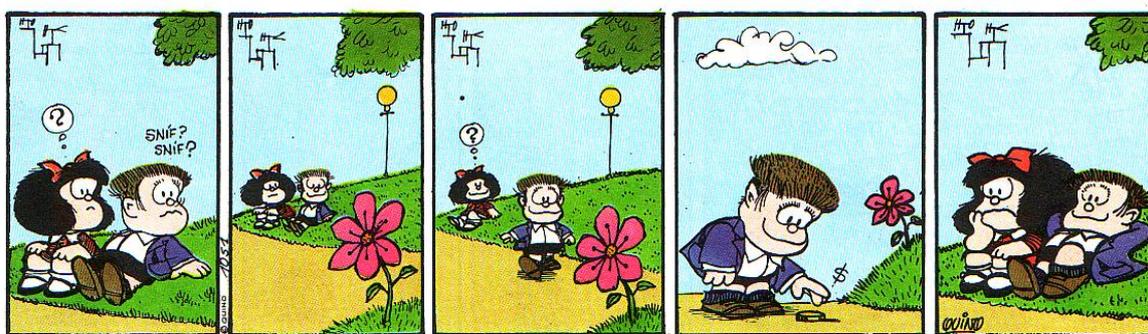
d'une longue et méticuleuse démonstration. A vrai dire, sur ce point, la situation n'est pas entièrement neuve. Dans une période de semblable crise des formes traditionnelles d'autorité, c'était déjà ce que répondaient aux démonstrations de Socrate ses interlocuteurs³¹, à cette différence près toutefois que Socrate s'avancait en terre neuve, qu'il n'était pas un professeur. Aussi n'était-il soutenu par la tradition d'aucune institution. Socrate inaugurerait le début d'une ère. Nous en vivons peut-être la fin.

Ainsi que Socrate s'amusa à le faire, il est cependant assez aisé de montrer en quel sens une telle position visant à neutraliser les pensées en les plongeant dans la relativité des points de vue est intrinsèquement contradictoire. C'est que l'espace naturel des pensées n'est pas celui, segmenté et figé, ouvert par la tolérance mais le lieu singulier d'un dialogue entre idées dont les contradictions propres leur ouvrent un devenir porté par le souci de justification en raison. Expliquons-nous : si nous prenons au sérieux les représentations de la nature propre de la pensée que se font nos défenseurs acharnés de la tolérance, une idée semble bien avoir pour elle l'essentiel des caractères que nous imaginons être d'une chose. Dans nos représentations communes – qui, nous le verrons plus loin, ne sont jamais adéquates à la nature véritable des choses - une chose, telle une table, a, en effet, pour elle la distinction nette et séparée d'avec les autres choses et l'immuabilité. Tant qu'elle est table, ma table, semble-t-il, se distingue, en effet, de cette autre table comme du stylo qui est posé dessus et ne semble aucunement sujette à un quelconque devenir interne : aucun désir, aucune force interne, telle celle qu'on imagine être en la graine, ne la pousse par exemple à devenir chaise. Aussi peut-on la posséder et la manipuler avec sûreté. De la même manière, la langue même l'énonce, il nous semble « avoir » des idées. « *J'ai l'idée ou l'opinion que Dieu n'existe pas* » ou bien que « *Dieu existe* », peu importe – de la même façon que je possède un meuble, la chambre de mon esprit étant pour ainsi dire « *meublée* » par de telles pensées. Or, de la même façon, que j'ai choisi mes meubles sur un catalogue, étant, par principe maître de mes choix, l'idée courante voudrait que nous soyons les maîtres de nos idées : « *c'est mon choix* » répètent ainsi les élèves, en symptômes d'une époque, suivis par et suivant l'un des thèmes favoris des émissions de télévision. Les idées, par conséquent ? Des choses mentales que l'on pourrait librement choisir dans le grand

³¹ Par ex. dans l'Alcibiade... Socrate cependant n'était pas un professeur et la philosophie une forme d'institution.

catalogue des pensées, de la même façon qu'on l'entreprend d'un livre dans une bibliothèque.

Que de telles opinions ne tiennent pas la route c'est ce que manifeste cependant leur mise à l'épreuve. Constatons tout d'abord que l'idée d'une liberté dans le choix des idées semble bien une pure fiction. C'est que nous sommes bien plutôt possédés par les idées que nous les possédons. Ainsi Manolito, dans le monde de Mafalda, comme envoûté par l'esprit du capitalisme et suivant son père dont il est presque un clone, perçoit-il le monde entier sous la couleur d'une idée, à savoir celle de sa marchandisation possible – et ici, par exemple, dans une fleur du printemps la seule odeur de l'argent. Il est, ainsi, pour lui, bien évident que tout s'achète et doit s'acheter.



On pourrait ici multiplier les exemples, de Susanita pour laquelle le sens de la vie consiste à reproduire le schéma familial traditionnel au Tournesol d'Hergé certainement persuadé qu'en son fond « *le livre de la nature est écrit en langage mathématique* »³². Constatons simplement ici que leurs idées sur le monde correspondent très exactement à ce qu'ils sont, le génie du dessinateur consistant précisément à tracer le corps qui porte et est porté par de telles idées. Or ce qu'ils sont, ils ne l'ont bien évidemment jamais choisi. Aussi, ignorant des causes qui les ont forgés, sont-ils inconscients qu'il n'y a en eu rien moins de libre que leurs propres idées³³. Ce n'est donc pas du tout, quoi qu'on en dise, « *leur choix* ».

Reste que cette pensée d'une détermination des idées par des causes rencontre immédiatement en chacun des réactions et objections révélatrices du fait que l'espace sur

³² Galilée, *L'essayeur*. La citation exacte est : « *La philosophie est écrite dans cet immense livre qui se tient toujours ouvert devant nos yeux, je veux dire l'univers, mais on ne peut le comprendre si l'on ne s'applique d'abord à en comprendre la langue et à connaître les caractères avec lesquels il est écrit. Il est écrit dans la langue mathématique et ses caractères sont des triangles, des cercles et autres figures géométriques, sans le moyen desquels il est humainement impossible d'en comprendre un mot. Sans eux, c'est une errance dans un labyrinthe obscur.* » (*L'Essayeur*, p.141, Les Belles Lettres, trad. C. Chauviré, 1979).

³³ Spinoza. « Nous sommes libres... ». Ethique.

lequel se déploient et, indissociablement, doivent se déployer les idées n'est pas l'ordre des causes mais celui des raisons. Expliquons-nous à nouveau. Pourquoi Freud, pensant la genèse de la croyance religieuse comme un remède imaginaire aux terreurs infantiles³⁴, est-il, par exemple, insupportable à la plupart des croyants ? C'est qu'il nie ainsi la qualité de pensée à leurs pensées. Dire que nos pensées ont des causes c'est, en effet, nous insulter puisque c'est faire de notre pensée une chose et ainsi lui dénier toute raison c'est-à-dire toute prétention à la vérité. Celui qui, en effet, croit sans raisons est, manifestement, un imbécile. Aussi n'est-ce jamais véritablement le cas. Tout croyant est à même de donner quelques raisons à sa croyance. Des raisons – non des causes, une raison étant un argument qui permet de justifier la vérité présumée d'une pensée. Elle répond en ce sens à la question « *pourquoi ?* ». Une cause est, au contraire, non ce qui justifie la vérité possible de ma pensée mais ce qui explique que, vraie ou fausse, à tel instant j'ai telle idée dans la tête. Ce pourquoi celui qui réduit la pensée de l'autre à l'ordre des causes qui l'ont produite – et en ce sens au « *comment* » - dénie à cette pensée toute forme de liberté. Or, contrairement à ce que le dogme³⁵ de la tolérance déjà énoncée suppose, cette dernière ne consiste pas dans le fait de pouvoir choisir à volonté et sans raison autre que mon libre-arbitre telle ou telle pensée, comme on le ferait par hypothèse dans un supermarché (ce qui n'est, là encore, jamais le cas puisqu'il y a des causes qui nous poussent vers tel ou tel produit) mais dans la rationalité de notre propre pensée. Une pensée libre c'est donc une pensée capable de se justifier – et donc accrochée à et ouverte sur l'ordre des raisons susceptibles de la soutenir comme de la mettre en cause – et ainsi ni réduite à celui des causes, ni à un pur choix sans raisons : penser librement c'est savoir ce qu'on dit et pourquoi on le dit. Encore, faut-il ajouter, ce qu'il faudra montrer, qu'on ne sait peut-être jamais vraiment pleinement ce qu'on dit ni ne sommes conscients de la chaîne problématique de raisons qui pourraient nous justifier.

Quoi qu'il en soit, la première conséquence de cela est que mes pensées ne m'appartiennent pas. Si une marchandise peut être appropriée dans une relation qui me donne, éventuellement, un droit exclusif de la posséder, tel n'est pas le cas d'une idée. Dès que je pense je rentre, en effet, dans un champ public et commun, celui de la pensée³⁶. Ce pourquoi au cœur même de la solitude de la pensée, je suis confronté à des normes – celles

³⁴ L'avenir d'une illusion...

³⁵ On appellera dogme une pensée contradictoire, figée dans les esprits, prise et aimée comme valeur et vérité.

³⁶ Alain : « tout seul universellement »...

de la nécessité logique – qui non seulement s’imposent à moi mais me semblent devoir s’imposer à tous. Je ne peux, en effet, penser selon la vérité au gré de mes désirs. Ce pourquoi encore, devant toute idée étrangère, il me semble légitime de l’amener à se justifier : « *pourquoi, dis-tu cela* » ?, une réponse valide étant supposée détenir pour tous suffisamment de nécessité pour susciter le consentement.

La seconde conséquence est que du point de vue de leur vérité, toutes les idées ne se valent pas. Une idée sans ou avec peu de justifications, reposant, par exemple, sur des présupposés problématiques impensés par celui qui la soutient, ne vaut peut-être pas chipette. C’est, en toute mesure, cette évaluation rationnelle qu’est un dialogue commun conduit selon la norme de la nécessité qui en sera le juge.

La dernière conséquence enfin, est, qu’une pensée ne saurait être une chose, close sur soi et immuable – qu’on pourrait, par conséquent, librement choisir et conserver. Comme l’a montré Hegel³⁷, à l’instar d’un être vivant, une idée est un devenir. Ce pourquoi Socrate peut affirmer à ses interlocuteurs interloqués qu’ils ne pensent pas ce qu’ils pensent³⁸ – c’est-à-dire croient penser – mais que leur essentielle pensée est autre et ailleurs, dans le devenir rationnel de leur idée première. Afin de bien comprendre cette dernière idée, appliquons l’ensemble de ce qui vient d’être affirmé à ces quelques bulles de Quino...



Par l’habitude, il est devenu « *normal, évident* » de vendre une partie de sa vie à une entreprise afin d’y gagner par l’effort un salaire nous permettant de plus ou moins bien de vivre. Telles sont les données immédiates et évidentes de notre existence sociale. Mais ce ne sont pas celles de Guille, enfant arrivant dans un monde qui lui est encore étranger et, par là même, non encore pris dans les filets de nos réponses. « *Pourquoi le travail, le salaire, la nécessité de se vendre pour vivre, etc.* », demande t-il, en gros, à Mafalda. Aucune réponse ne

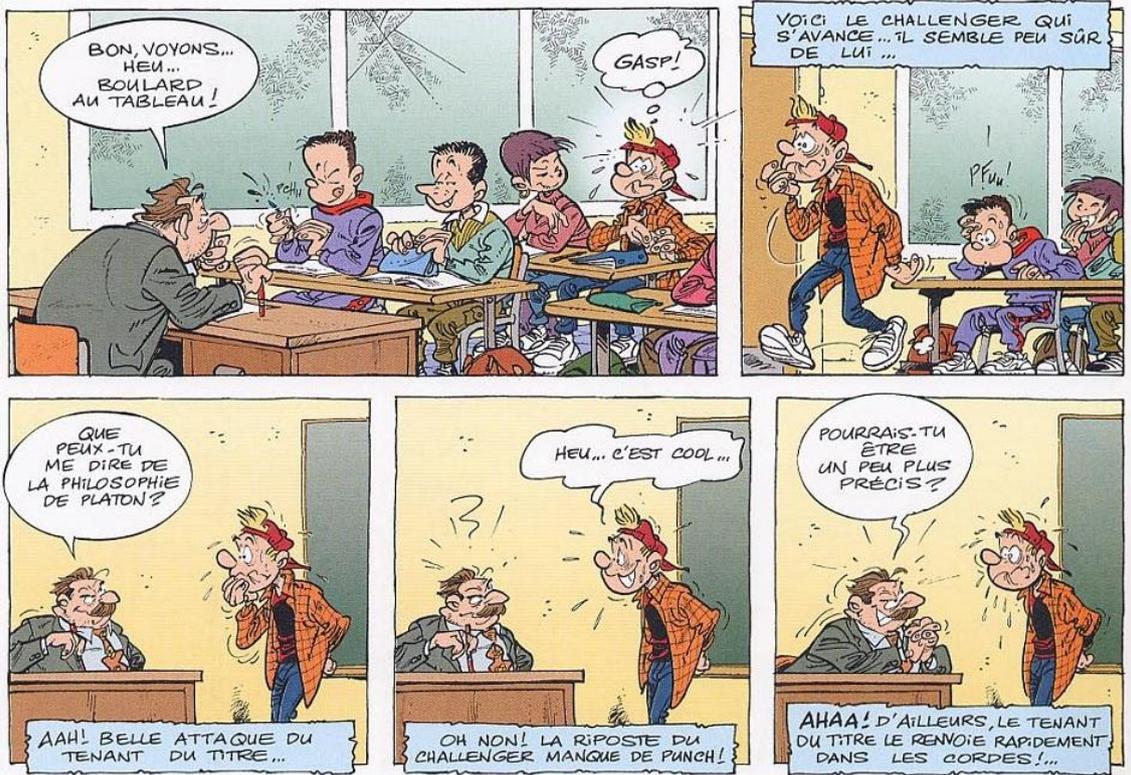
³⁷ Phéno..., préface...

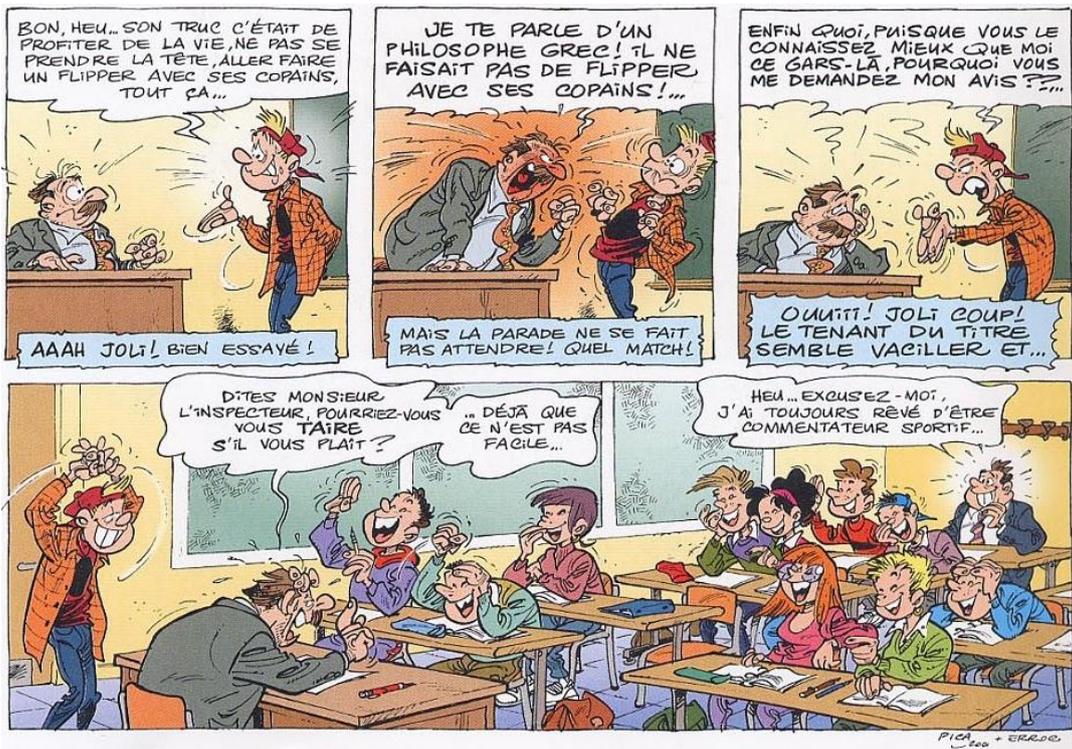
³⁸ Platon...

lui semble à lui évidente et pour clore le débat il reçoit le très commun : « *parce que le monde fonctionne comme ça* ». Mais la réponse est insuffisante puisque le fait qu'un comportement soit partagé par tous – ou presque - ne prouve pas que celui-ci soit bon. Aussi interroge-t-il sans cesse – « *pourquoi ?* » - demandant aux faits de *se justifier*, c'est à dire de donner leurs *raisons* et de *bonnes* raisons. Et, en effet, pourquoi se vendre à une entreprise ? Ne serait-il pas souhaitable d'être son propre maître ? Est-ce possible ? Et pourquoi ? Quel est, ensuite, le sens d'une vie consistant à travailler toujours plus pour consommer des biens toujours plus rapidement obsolètes et dévalués par l'apparition de nouveaux, toujours, eux aussi, décevants ? Pourquoi enfin certains achètent-ils une partie de nos vies et d'autres, moins nombreux, s'en font-ils les acquéreurs ? Est-ce juste ? Pourquoi ? Quel est donc le sens et la justification de tout cela ? On saisit ainsi que la question « *pourquoi* » vise la justification dernière de nos vies et de nos pratiques ; que cette justification ne saurait être valable si elle n'est tissée de relations logiquement nécessaires et, ayant, par conséquent, valeur universelle (c'est-à-dire valables partout, pour tous et toujours) ; enfin que l'idée première « adulte-travail-vie » face à l'exigence de se justifier en raison, peut, peut-être elle-même grandir c'est-à-dire devenir, et ici, par exemple, dans une optique marxiste, se muer en conscience de l'aliénation. Le dernier mot de Mafalda note ainsi combien cette question, en acculant l'idée à devenir, est proprement *révolutionnaire*. Tout pouvoir voulant rester en place a, en effet, intérêt à ce que se taise dans l'évidence muette la question « *pourquoi* ». Car dès lors qu'elle naît c'est une distance au monde donné qui se crée avec la possibilité nouvelle de le bouleverser. De là les « *gaz lacrymogènes* », réponse classique des forces de l'ordre établi à ceux qui ne se satisfont pas du monde tel qu'il est.

Parce que le champ de la pensée est, par nature, commun, il est ainsi rigoureusement impossible d'échapper à la nécessité de se justifier. Ce pourquoi notamment, en contradiction avec cette autre idée déjà discutée qui voyage dans leur tête selon laquelle une idée, subjective de nature, serait ainsi de l'ordre de la propriété privée, les élèves sont, par ailleurs, si friands de débats. Force est cependant de constater qu'à l'image des émissions télévisées, ces débats n'aboutissent presque jamais à une conclusion partagée. De là cette autre idée, quant à elle, très commune selon laquelle l'art de dialoguer ne serait, en réalité, qu'une forme civilisée de l'art de la guerre. Et de quoi jouit-on, en effet, dans de tels débats sinon du jeu de passions qui s'y déploient à travers un véritable match de mots où

tout l'enjeu consiste, par de bonnes répliques, à mettre l'autre K.O – c'est-à-dire à le rendre incapable de répondre ? C'est de cette représentation commune que s'inspirent ces pages de Pica et Erroc dans lesquelles la salle de classe se voit réduite à être le lieu d'un combat de mots entre professeurs et élèves...





Pica et Erroc, Les profs, Tome II.





Pica et Erroc, *Les profs*

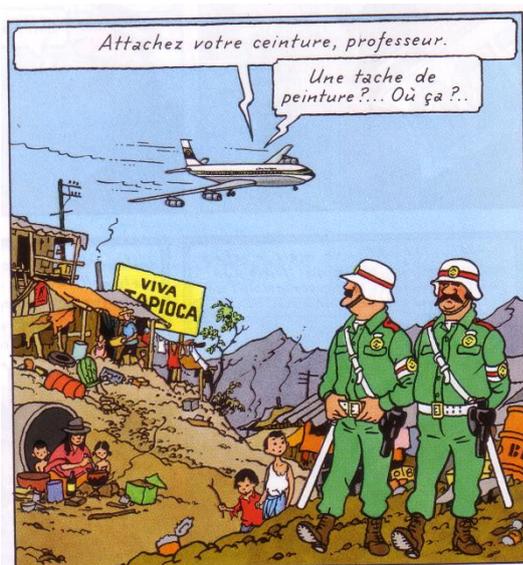
Cet hypothétique « guide de la répartie » dont parlent Pica et Erroc, serait une forme de sous-produit d'un *art d'avoir toujours raison* tel celui que, thématissant les différentes manières de clouer le bec à autrui, le philosophe Schopenhauer écrit ; un sous-produit, en effet, puisque tissé de répliques toutes faites et déjà formulées, ce dernier ouvrage n'aurait de sens qu'à répondre aux stéréotypes propres des élèves ou professeurs, l'art de répondre supposant au contraire, non la répétition mais la capacité d'inventer des répliques dans une situation toujours inédite. Cet art dont nous parle Schopenhauer et contre lequel toute la philosophie de Platon, s'opposant à ce qu'il dit être les méchants sophistes³⁹, se déploie consiste essentiellement à jouer la nécessité logique, et son corolaire l'universalité - dont nous avons vu qu'ils étaient indissociables de la pensée prétendant à la vérité et devant ainsi se justifier en raison – à coup de paralogismes, soit de pensées n'ayant que l'apparence de la nécessité. Il ne s'agirait donc pas tant d'avoir objectivement raison que d'avoir raison de l'autre. Telle reste, semble-t-il, l'opinion de beaucoup d'élèves : si le professeur gagne en clouant le bec à ses adversaires, ce n'est pas parce qu'il a davantage raison qu'eux mais parce qu'il parle mieux. La philosophie, par conséquent ? Un art d'embobiner le monde à

³⁹ Le sophiste est, selon Platon, celui qui maîtrise l'art de faire passer le vrai pour faux. Il userait ainsi de l'art de bien parler – la rhétorique – afin non de chercher de façon désintéressée la vérité, ce qui serait le but de la philosophie, mais de vaincre un adversaire. Aussi les professeurs de sophistique fleurissaient-ils dans une Athènes démocratique où, comme aujourd'hui, le pouvoir appartenait à celui qui savait le mieux parler et ainsi convaincre la foule de ses capacités, de sa véracité et de sa bonté.

coups de rhétorique à des fins de pouvoir. De là le fait que, convaincu, par ailleurs, de la relativité de toute vérité et de toute valeur - selon la pensée déjà décrite dite de la tolérance - on fasse la sourde oreille à ce qui sous les apparences d'une illusoire universalité ne peut jamais être le discours que de quelques-uns...

a.3) L'amour comme stratégie de pouvoir

Si le professeur veut réussir à gagner définitivement cette guerre latente qui l'oppose à ses élèves, selon une stratégie bien connue des pouvoirs, il va donc falloir qu'il les touche au cœur. C'est qu'en effet, comme l'écrit Rousseau, « *le plus fort n'est jamais assez fort pour être toujours le maître s'il ne transforme sa force en droit et l'obéissance en devoir* »⁴⁰. Entendons par là que lorsqu'un pouvoir apparaît ainsi qu'une domination illégitime uniquement fondée sur la crainte des sujets de se voir molester, un tel pouvoir, aussi fort soit-il, est, en réalité, bien fragile. Ainsi, par exemple, des dictatures de l'Amérique latine telles que nous les présente Hergé, où malgré les forces armées omniprésentes, de révolutions en révolutions, le pouvoir se perd facilement, oscillant entre les mains de Tapioca et d'Alcazar⁴¹.



Extrait de *Tintin et les Picaros* d'Hergé, p. 11 et 62.

⁴⁰ Rousseau, *Le contrat social*, Livre I, chapitre III, « du droit du plus fort ».

⁴¹ *L'oreille cassée* et *Tintin et les Picaros*.

Si le peuple ne croit pas en la légitimité du pouvoir, ce dernier, est, en effet, comme le dit à son tour Pascal, constamment « *accusé* »⁴² et rapidement renversé. Dans le cadre d'une classe, cela va, nous l'avons vu, du chahut ordinaire au maître perforé. C'est qu'essentiellement toute force est relative – par quoi, excepté l'hypothétique Dieu, force absolue puisque soutien et fondement de toute force, il y a toujours, à un moment ou un autre, plus fort que le détenteur particulier d'une force donnée. Un moustique peut, par exemple, aisément tuer un géant qui dort. Si des prothèses techniques permettent cependant d'accroître la puissance du pouvoir, tout système panoptique⁴³ a néanmoins ses failles, ces dernières provenant en dernier ressort de la liberté des dominés et, précisément ici, de leur capacité d'inventer des formes de contre-pouvoirs à l'exemple de ces élèves qui répondent à l'interdiction du téléphone portable dans les cours par l'utilisation de sonneries inaudibles par les profs, trop vieux. Aussi, résumant la stratégie des pouvoirs dans l'histoire, Pascal peut-il poser que « *n'ayant pu faire que le juste fut fort, on a fait que le fort fut juste* ». Non, bien évidemment, que le fort c'est-à-dire celui qui acquiert le pouvoir par la violence devienne effectivement juste – ce qui n'est guère probable - mais il parvient à se faire passer pour tel. Qu'il paraisse, en effet, juste aux yeux du peuple suffit pour asseoir son pouvoir – et « *le vulgaire, selon Machiavel, se prend toujours aux apparences* »⁴⁴ - car, dans les termes qu'utilise Rousseau, cela devient ainsi aux yeux du peuple un « *droit* » - entendons légitime - de gouverner et, par conséquent, le maître étant juste et bon, un « *devoir* » moral de lui obéir.

⁴² « Justice, force. - Il est juste que ce qui est juste soit suivi, il est nécessaire que ce qui est le fort soit suivi. La justice sans la force est impuissante ; la force sans la justice est accusée. Il faut donc mettre ensemble la justice et la force, et, pour cela, faire que ce qui est juste soit fort, ou que ce qui est fort, soit juste. La justice est sujette à dispute, la force est très reconnaissable et sans dispute. Ainsi on n'a pu donner la force à la justice, parce que la force contredit la justice et a dit qu'elle était injuste, et a dit que c'était elle qui était juste. Et ainsi, ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste » (**Pascal**, *Pensées*, 298)

⁴³ Cf. ci-dessus, l.a.

⁴⁴ « *Il doit surtout s'étudier à ne rien dire qui ne respire la bonté, la justice, la bonne foi et la piété ; mais cette dernière qualité est celle qu'il lui importe le plus de paraître posséder, parce que les hommes en général jugent plus par leurs yeux que par aucun des autres sens. Tout homme peut voir ; mais il est donné à très peu d'hommes de savoir rectifier les erreurs qu'ils commettent par les yeux. On voit aisément ce qu'un homme paraît être, mais non ce qu'il est réellement ; et ce petit nombre d'esprits pénétrants n'ose contredire la multitude, qui d'ailleurs a pour elle l'éclat et la force du gouvernement. Or, quand il s'agit de juger l'intérieur des hommes, et surtout celui des princes, comme on ne peut avoir recours aux tribunaux, il ne faut s'attacher qu'aux résultats ; le point est de se maintenir dans son autorité ; les moyens, quels qu'ils soient, paraîtront toujours honorables, et seront loués de chacun. Car le vulgaire se prend toujours aux apparences, et ne juge que par l'événement.* » (Machiavel, *Le prince*).

Le professeur qui ne peut plus guère trop compter sur une institution dont la légitimité pour les élèves apparaît vacillante, ni sur la seule crainte lorsque ces derniers se mettent à mesurer 1m92, peut, certes, selon une pensée essentielle des philosophies du contrat social⁴⁵ s'appuyer sur l'intérêt bien compris des élèves. Si aucun désir ne les porte, en effet, spontanément vers Platon, c'est néanmoins leur intérêt propre que de se raisonner en se forçant à l'étudier. Sans Platon, en effet pas de bac et sans bac pas d'argent. Ce dernier apparaissant sinon comme l'ultime désirable, disons ainsi que l'universel moyen de tous les désirables, les élèves comprennent généralement la nécessité d'obéir à la loi et de faire ses devoirs en domptant leurs désirs immédiats afin de pouvoir jouir plus et davantage plus tard. Reste que, parce que les désirs sont puissants, que l'avenir adulte est loin et que les textes sont généralement bien trop difficiles pour eux et, pour ce qu'ils parviennent à en comprendre, éloignés de leurs préoccupations immédiates, la raison, serait-elle aidée par la crainte d'une sanction qui, s'il est peut-être perçue sous l'angle de l'intérêt général, est raisonnablement légitime, ne parvient guère à mouvoir durablement la masse des élèves... Ainsi en est-il selon une identique logique du Calvin de Watterson éprouvant la difficulté de renoncer à un plaisir immédiat pour un bien à futur, à savoir dans son propre cas, aux cadeaux de Noël dont l'obtention est, croit-il, conditionnée par la maîtrise de ses pulsions primaires et ici, précisément, de son très puissant désir d'envoyer des boules de neige dans la tête de Susie...



Extrait de Calvin et Hobbes, tome 20, *Il y a des trésors partout*, P. 50

Devant un tel choix son tigre Hobbes, plus sage que Calvin, sait bien que ce dernier ne parviendra guère à se maîtriser tant est puissant en lui l'attrait du plaisir immédiat. Aussi plaint-il, par avance et avant même que Calvin n'ait pris sa décision, la petite Susie qui, à l'évidence, va s'en prendre plein la tête...

⁴⁵ On nomme ainsi...



Extraits de Calvin et Hobbes, tome 5, P. 22

S'il y avait cependant de fortes et puissantes raisons de se maîtriser en renonçant à l'extraordinaire jouissance de voir exploser une boule de neige dans la bouche de Susie, peut-être Calvin arriverait-il parfois à sinon devenir du moins à faire – c'est-à-dire jouer - le sage. Et, certes, de telles raisons existent : les mamans nous invitant à nous mettre par l'imagination à la place de l'autre ne visent-elles pas, en bonnes kantienne, à éveiller en nous tant la considération de la contingence du moi (Calvin aurait rationnellement pu être autre que lui-même, et, par exemple Susie) que, par ce biais, sinon la compassion du moins le respect envers l'autre (qui selon la raison est un autre moi-même) ? Ces raisons-là toutefois ne sauraient toucher un Calvin engoncé dans les rets de son propre désir et que la seule idée qu'il aurait effectivement pu, en une autre vie, être Susie ferait très certainement vomir. Ce qu'on appelle le Bien ou le raisonnable n'est certainement pour lui, en bon nietzschéen, qu'une norme sociale extérieure, contingente et arbitraire ne visant qu'à normaliser et castrer son légitime désir de hauteurs interdites. Et quoi de plus haut, en effet, que de réussir à viser juste en explosant la tête de la petite Susie ?

Comment donc diriger et maîtriser un Calvin essentiellement aveugle à ce qui ne touche pas sa propre majesté sinon en l'invitant à nouveau à pondérer sa conduite en fonction de la considération raisonnée d'un éventuel bien futur ? Telle est notamment la fonction du Père Noël. Si ce dernier ne donne effectivement ses multiples cadeaux qu'aux enfants sages, outre la peur des punitions et des pales de claques, à l'instar d'un Dieu pour les grands réunissant ces deux pôles en promettant le Paradis et menaçant du bâton de l'Enfer, il est, à l'évidence, un merveilleux instrument de contrôle. Mais malheureusement (pour la paix sociale) cette même raison qui permet à Calvin d'établir un calcul coût/profit dont le résultat tout théorique implique qu'il est avantageux de se comporter en sage, interrogeant les présumés d'un tel calcul, est aussi à même de tout faire s'écrouler de l'habile stratagème. Car, d'abord, en imaginant que comme le Dieu des monothéismes le père Noël ne juge pas le

comportement de Calvin mais la pureté de son cœur ou de ses intentions, à quoi bon faire le sage puisque le Père Noël saura bien lire derrière la bonne action l'esprit basement calculateur de Calvin qui pourra, par là même, très certainement se brosser pour obtenir les cadeaux tant espérés ?



Si tel n'est pas le cas, le Père Noël incapable de sonder les cœurs l'est-il vraisemblablement des corps ? Ne se peut-il pas que, dès lors, comme tant de tromperies et exactions de par le monde, il n'ait pas perçu les mauvaises actions de Calvin ? Il suffirait dès lors de lui faire croire gardant ainsi les bénéfices des jouissances immédiates tout en collectant les cadeaux offerts en récompense d'une sagesse jurée mais pas, même un instant, jouée.



Extrait de Calvin et Hobbes, tome 5, p. 4

Un tel stratagème est cependant incertain : et si le Père Noël était au courant de tout ? Calvin perdrait alors tous les cadeaux tant espérés. Dans le doute, ne vaut-il pas mieux, dès

lors, se contrôler ? Certes mais même si une telle chose était possible, n’y a-t-il pas encore quelques raisons de douter de ce pourquoi on lui demande de sacrifier ses plaisirs immédiats ? Ce Père Noël, en effet, n’est-il pas un effet de l’imagination perfide des adultes ?



Beaucoup d’arguments fort rationnels plaideraient en ce sens – de la difficulté physique de distribuer des millions de cadeaux à la fois à l’étonnante correspondance entre ce qu’est censé offrir le Père Noël et ce qu’on retrouve un peu partout dans les supermarchés. De là une singulière incertitude et un nouveau paramètre pour les calculs de Calvin.



Extraits de Calvin et Hobbes, tome 20, *Il y a des trésors partout*, P. 50

Il sait, en effet, pour l’avoir éprouvé et pour pouvoir à tout instant l’éprouver à nouveau qu’une bonne boule de neige dans la tête de Susie est « *un plaisir certain et immédiat* ». Si l’obtention de cadeaux par le Père Noël est un plaisir plus puissant, pour toutes les raisons précédentes un tel plaisir est cependant « *incertain* ». Le calcul se complique donc singulièrement devant faire appel à des probabilités – celle de l’existence du Père Noël, de sa potentielle omniscience ou de son éventuelle ignorance, etc. – que, faute de raisons suffisantes, Calvin aurait bien de la peine à objectivement pondérer. Dès lors, dans l’incertitude, que faire ? N’est-il pas plus rationnel, selon une stricte « *analyse de risques* », à

l'instar du pari que Pascal propose aux non croyants⁴⁶, de croire en l'existence du Père Noël plutôt que de poser son inexistence ?



Si les cadeaux sont l'analogie d'un bien infini telle que l'existence du Père Noël d'un côté ou de Dieu, de l'autre, le promet, mieux vaut, en effet, croire en son existence. Et ceci aussi infime soit la probabilité de cette dernière car l'infime multiplié par l'infini de la jouissance promise fait toujours mathématiquement une infinité de jouissance⁴⁷. Au contraire, si je ne crois pas et ne me comporte pas correctement, dans l'hypothèse où le Père Noël existe, voyant mon manque de foi et/ou ma mauvaise conduite, je perdrai cette jouissance infinie que j'estime liée à la possession des cadeaux. Donc s'il existe, j'ai tout à gagner à croire. Quant à l'hypothèse adverse selon laquelle il n'existerait pas, en me comportant sagement j'aurais certes perdu de nombreuses jouissances, équivalentes en gros à la somme des boules de neige explosant au visage de Susie plus quelques autres facéties mais toutes ces jouissances pour grandes qu'elles apparaissent ne sont cependant aucunement infinies. Comme Rousseau, après d'autres, l'a amèrement constaté aucun bien présent et possédé ne saurait réaliser l'infinité de jouissance qu'au fond nous espérons⁴⁸. Ce pourquoi la possession, si souvent, nous déçoit comme elle a déjà mille fois déçu le petit Calvin...



⁴⁶ Pensées....

⁴⁷ $0,000000001 \times \text{INFINI} = \text{INFINI}$.

⁴⁸ Nouvelle Héloïse...



Extrait de Calvin et Hobbes, tome 5, P. 41 et 44

De ceci, cependant, ce dernier ne sait rien tant il est présentement hypnotisé par l'infinité de jouissance qu'il imagine et projette sur les cadeaux à venir. Si l'on comprend ainsi pourquoi Pascal substituera l'idée d'un bien réellement infini, à savoir Dieu, aux biens qui, tels les cadeaux de Calvin, ne le sont qu'illusoirement, un calcul rationnel pesant des jouissances certaines mais finies (limitées) avec des jouissances incertaines mais infinies doit logiquement amener Calvin à se faire sage et croyant⁴⁹. De fait cependant, et quoi qu'il en puisse être de ces subtiles raisons, comme les élèves qui savent qu'ils ne doivent pas ouvrir la bouche mais qui ne peuvent malgré tout s'empêcher de bavarder, Calvin, à nouveau, ne résistera pas bien longtemps...

Retournons depuis ce point en classe de Terminale et admettons que, nonobstant la puissance du désir immédiat, le baccalauréat puisse effectivement apparaître aux élèves – serait-ce dans l'illusion – à l'instar des cadeaux de Calvin, comme une sorte de Graal suffisamment puissant pour qu'il soit rationnel d'y sacrifier des plaisirs certains et immédiats. A la différence des calculs calvino-pascalien précédents, le long investissement dans le travail philosophique ne deviendrait peut-être pas, néanmoins et selon la raison elle-même, si rentable qu'on pourrait s'y attendre. Hormis dans les terminales Littéraire que l'on sait en voie de décomposition, l'investissement de temps et d'énergie dans la philosophie au baccalauréat est-il, en effet, un bon calcul lorsqu'on sait que cette dernière pour un maximum d'efforts ne permet au final d'obtenir qu'assez peu de points? Où il serait, dès lors, probablement plus rationnel de concentrer ses efforts sur de toutes autres matières...

Dès lors quelle autre solution stratégique pour le professeur afin de survivre en milieu classier? Le plus sûr ciment du pouvoir ne consiste ni dans la crainte, ni dans le sentiment

⁴⁹ Car 100000000 (représentant une grande jouissance certaine) est infiniment inférieur à une infime probabilité d'existence multiplié par l'infini. Cf. note 47.

raisonné de la légitimité de ce dernier mais dans l'amour des dominés pour leur maître⁵⁰. Si, dans ce cadre, les élèves pouvaient se mettre à aimer leurs tortionnaires comme les esclaves adorent leurs maîtres, la partie serait vite jouée ! Ainsi de Felipe, tout près à se comporter en élève modèle non parce qu'il craint l'institution ni par fidélité à la tradition ni même par intérêt bien compris mais parce qu'il est tombé amoureux de sa maîtresse d'école...



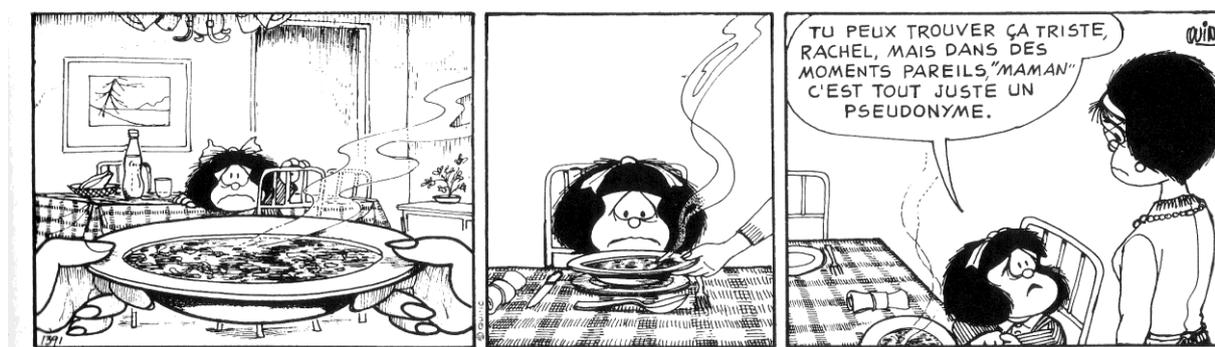
... aussi Susanita dévoile-t-elle ici les dessous politiques de l'affaire : par une très claire stratégie de l'éducation nationale visant à n'employer que des professeurs jeunes et beaux, il s'agit de faire en sorte que les élèves tombent amoureux(ses) de leurs professeurs afin que l'ordre règne et se reproduise, de la même façon que le nouveau patronat, par une habile politique de sensibilisation, arrive à faire que les salariés aiment l'entreprise qui, selon une métaphore marxiste, pompe le sang de leur vie⁵¹. Au fond, le summum de l'art de la guerre, ne consiste-t-il pas à abolir jusqu'à l'idée de guerre dans la constitution d'un amour des dominés pour leurs maîtres ? « *Faites l'amour pas la guerre* » comme stratégie militaire...



⁵⁰ C'est un tel amour que la théorie paternaliste du pouvoir que déconstruit Rousseau dans le chapitre II du livre I du *Contrat Social* voudrait susciter. Une telle conception perçoit le chef comme l'analogue d'un père que l'on doit, par conséquent, naturellement aimer. Notons que l'avantage d'une telle fondation de l'obéissance dans l'amour filial a l'avantage de ne pas soumettre l'obéissance aux fluctuations ordinaires des autres types d'amour.

⁵¹ Le capital « vampire ». Frédéric Lordon.

... mais d'une telle stratégie, Mafalda, n'est, en tout cas, pas dupe : l'image du foyer que le « *patronat scolaire* » lui propose comme modèle communautaire cimenté par l'amour est, pour elle et par expérience, miné. Notamment par la soupe qu'elle a en horreur...



... et, plus profondément⁵², par une claire conscience de l'artificialité des liens hiérarchiques – et ici de la norme familiale, qui, on le sait, varie dans sa structure selon les sociétés⁵³. Elle va ainsi plus loin que Rousseau qui, naturalisant la hiérarchie parents/enfants pose que « *la famille est la seule société naturelle* »⁵⁴. Sa famille, dit-elle, en effet, à un obscur représentant qui veut voir le « *maître de maison* » (ou « *chef de famille* ») est une « *coopérative* », soit une association sans chefs entre individus égaux, librement associés dans un but commun...



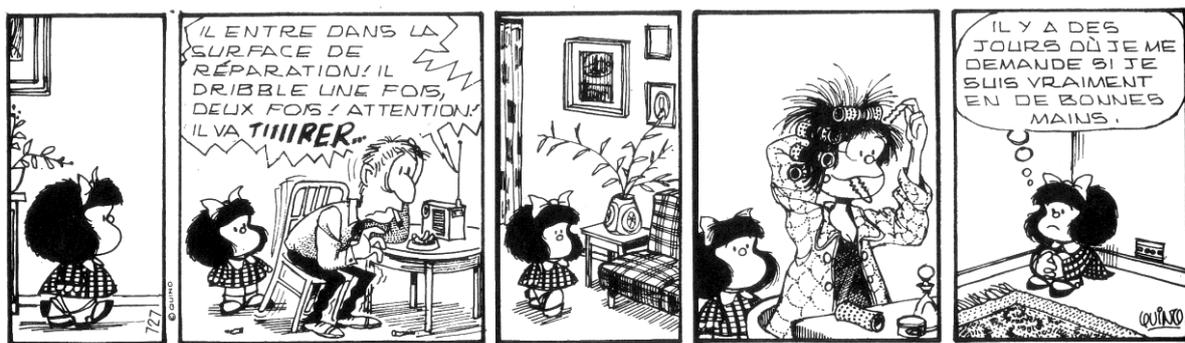
Cette boutade visant à éliminer l'importun n'invalide pourtant pas l'argument de Rousseau d'une naturalité de la hiérarchie adultes/enfants dans la dépendance naturelle d'enfants qui, quelles que soient les sociétés, sont toujours primitivement physiologiquement incapables d'autonomie à moins d'une longue éducation dispensée par les grands. En parfait

⁵² Nous verrons plus loin qu'en tant qu'image du Réel, la figure de la soupe dans le monde de Mafalda peut cependant acquérir quelques profondeurs, cf.

⁵³ Ainsi, par exemple, écrit Lucien Malson : « *le respect des parents n'est pas moins soumis aux fluctuations géographiques. Le père garde droit de vie et de morts en certains lieux du Togo, du Cameroun, du Dahomey ou chez les Négritos des Philippines. En revanche, l'autorité paternelle était nulle ou quasi nulle dans le Kamtchatka précommunisme ou chez les aborigènes du Brésil. Les enfants Tarahumara frappent et injurient facilement leurs ascendants.* » (*Les enfants sauvages*). Platon dans *La République* l'éradication de la famille ordinaire...

⁵⁴ *Du contrat social*, livre I, chapitre II.

complément du chapitre II, livre I du *Contrat Social* de Rousseau, elle éclaire cependant tout à la fois l'usage idéologique général qui, au cœur de sociétés artificielles, peut être fait de l'idée de foyer⁵⁵ et, en commentaire de la description de la famille-type qu'est celle de Mafalda dessinée constamment par Quino, les stéréotypes d'une éducation familiale qui n'est peut-être pas à la hauteur de l'enjeu de l'éducation, à savoir former et éveiller les enfants à leur propre liberté...



C'est en tout cas, verrons-nous, à l'idée de Foyer que la philosophie est, elle aussi, selon une idée chère au philosophe Ernst Bloch⁵⁶, originellement connectée. Issue de la prise de conscience de la perte ou de l'absence du foyer – soit de cette communauté aimante où l'homme puisse être pleinement chez lui – la philosophie serait une enquête rationnelle sur la nature et les remèdes que l'on peut apporter à ce deuil qui définirait l'état courant de l'humanité comme malheur et servitude⁵⁷. Coup de chance pour le professeur qui, en fin stratège, en profitera pour montrer que la philosophie rime avec cet amour perdu et recherché dont il sait que l'idée immédiate obsède les grands adolescents ! Il rappellera ainsi que son étymologie grecque renvoie à « philo » – soit le verbe aimer, ce qui déjà nous fait un peu vibrer...

... mais aussi, malheureusement, à « sophia » qui, traduit communément par « sagesse », nous fait, de suite quelque peu déchanter car ce qu'on aime (les garçons, les filles, les joins, le foot, la musique...) ne semble pas véritablement s'intégrer sous l'idée immédiate que nous nous faisons de la sagesse. Quoi d'en effet plus soporifique,

⁵⁵ Voir note 44. Si, la famille de Mafalda, seule société naturelle, rappelons-le, selon Rousseau, n'a plus de chef, comment les autres formes sociales qui, telles l'entreprise, tendent, elles-aussi, sous d'autres formes, à naturaliser la domination (sous ce qui peut être en un sens pensé comme l'idéologie de la propriété, des diplômes et de la compétence, cf. chapitre III), par exemple n'en seraient-elles pas bouleversées ? Une coopérative ? Le « chef des ventes » n'y avait pas vraiment songé...

⁵⁶ Le principe espérance<.

⁵⁷ Cf. chapitre II et III.

anesthésiant et anesthésié que les gens sages ! « *Sois bien sage mon chéri* » résonne ainsi immédiatement comme une condamnation sociale moralisante à la castration d'un désir qui ne rêve au fond que de hauteurs interdites. Proférant de tels mots, les mamans que nous présente Quino dans *Mafalda* y apparaissent comme les courroies de transmission quelque peu abruties d'une machine sociale visant à raboter, pacifier et neutraliser les désirs des enfants afin qu'il s'intègrent convenablement dans les normes en restant bien à leur place (celle, verrons-nous, dans une optique marxiste ou foucauldienne du futur travailleur soumis).

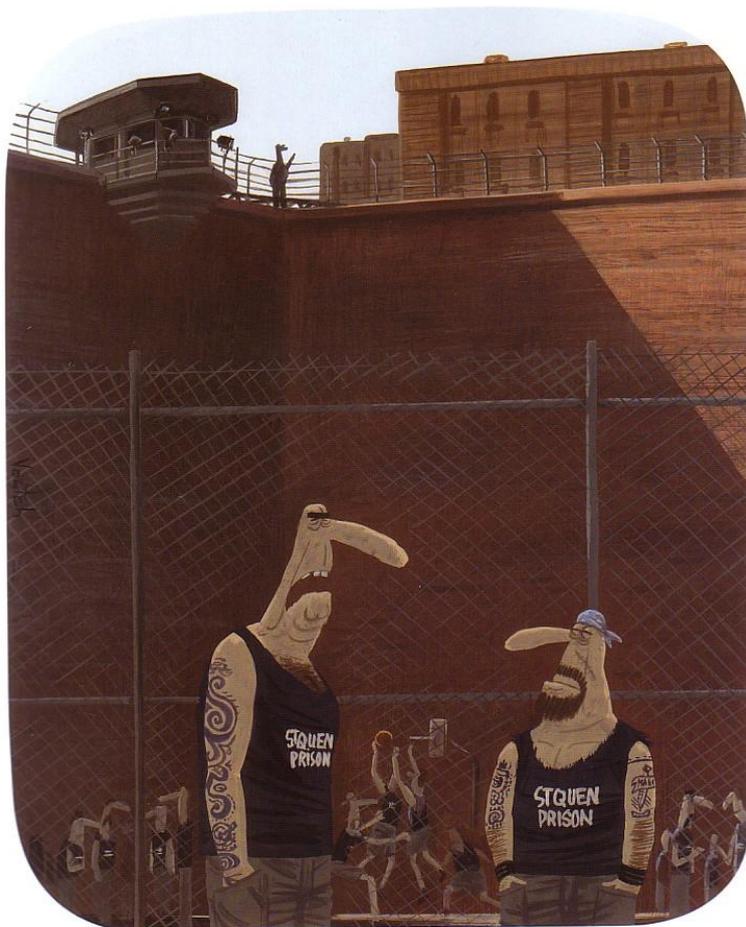


De cette sagesse-là visant à humilier les désirs sous le regard introjecté et valorisé des autres – ce qu'on nomme la honte – en opposant un « NON » aux normes castratrices, Mafalda ne veut pas. Il ne s'agit certes pas en cette négation de verser dans la démagogie – qui est ici pédagogie⁵⁸ – en défendant la liberté d'un désir enfant contre toutes les formes de culture qui s'y opposent structurellement. Si, comme nous l'avons déjà rencontré, l'ego est primitivement aveugle⁵⁹ et meurtrier, la libération de l'ego primitif n'engendrerait, en effet, certainement rien d'autre que le meurtre généralisé. Tel est ce « *moi-même* » dont le prisonnier dessiné par Voutch raconte que la libération – comprenons : la libération des lois

⁵⁸ Démagogie de démos =peuple – et gogie = ... ; pédagogie de paidea = enfants. Il s'agit ici évidemment d'une mauvaise pédagogie, une pédagogie démagogique, visant à brosse les élèves dans le sens du poil.

⁵⁹ Freud : « A l'origine, le moi contient tout, ultérieurement, il sépare de lui un monde extérieur » (Malaise dans la civilisation). Le moi est originellement toutes choses – pas de distinction . les autres, et , par exemple les désirs et l'altérité de sa mère n'existe pas. Ce qui s'oppose à ses désirs = anihilé.

et normes morales dictées par la société – durant « *trois petites minutes* » a engendré « *5 morts et 14 blessés dont 2 graves* »...



-Je crois que je n'ai vraiment été moi-même que 3 petites minutes dans toute ma vie. Bilan : 5 morts et 14 blessés, dont 2 graves.

La culture, note ainsi Freud, est, à l'évidence, nécessaire pour civiliser le petit d'homme⁶⁰ en le faisant sortir non seulement de sa violence mais aussi, ce qui en est l'autre face, de son aveuglement égocentré primitif. Pas d'éducation sans une épreuve de force contre le désir – un « non », par conséquent, opposé à ce dernier - condition pour que celui-ci se détourne sur d'autres voies en investissant celles de la culture. Reste qu'en effet, si toute culture libère de l'aveuglement animal en élevant nos capacités et ouvrant nos regards, force est de reconnaître que les modèles de « *sagesse* » qu'elles proposent ne sont pas toujours à la mesure des aspirations qu'elles ont pourtant contribué à susciter⁶¹. Ainsi Mafalda qui perçoit idéalement l'école comme une voie de libération et d'élévation doit-elle *aussi* rapidement

⁶⁰ Freud...

⁶¹ Cf. Chapitre III.

déchanter devant la réalité d'une forme de « *flicage* » et des modèles scolaires si vides de tout contenu qu'on les dirait parfois faits pour des imbéciles...



Le mot de « *sagesse* » dont la philosophie est censée être l'amour n'a donc, en son premier sens, guère de quoi nous enchanter. A moins évidemment que par « *sagesse* » on entende tout autre chose que ce qu'en disent les mamans. Aussi faudra-t-il très rapidement montrer que les philosophes n'étaient pas nécessairement de grands garçons sages. Sans aller jusqu'à immédiatement exhiber la grande sagesse d'un Diogène se masturbant en public⁶², et malgré la foule de philosophes vraiment très sages, dans le mauvais sens du terme, on

⁶² Cf. Michel Onfray, *Cyniques*, p....

rappellera, par exemple, que Descartes alla à la guerre et se battit en duel pour l'honneur d'une demoiselle. Que tout cela soit sagesse, on aura cependant du mal à s'en convaincre compte tenu du poids d'expériences vécues qui pèsent sur ce mot : ils vivaient, voilà tout, pensons-nous, *malgré* leur sagesse ou leur philosophie. Aussi, pour comprendre ce que peut être un tel « amour de la sagesse », comme on le traduit communément, faut-il s'atteler à en déconstruire patiemment le sens convenu. Ainsi pourrions-nous nous mettre en état de comprendre la charge de désir – et non de contre-désir - qui peut porter sur cette dernière. Le sage, c'est, en effet, originellement, celui qui sait – qui sait ce qui est, soit la vérité – et qui sait comment s'orienter dans la vie, qui connaît, en ce sens la Voie, entendons par là le vrai et bon chemin. Le sage c'est donc celui qui connaît le Vrai et le Bon⁶³. Mais pourquoi donc nous mettrions-nous à désirer le Vrai et le Bon ? Quel type d'amour pourrait donc nous porter vers eux ? C'est ici que la notion d'étonnement doit entrer en jeu. Si, en effet, la plupart des hommes se moquent bien d'une telle recherche, ce n'est nullement que l'idée de Voie leur soit étrangère. C'est bien plutôt qu'ils croient l'avoir trouvée. Il suffit pour s'en rendre compte d'enlever à nos croyances leur poids supposé de vérité et de bonté pour faire immédiatement naître le sentiment pour le moins désagréable que le monde s'écroule. Ainsi de Néo dans *Matrix*⁶⁴ découvrant que l'univers quotidien dans lequel il croyait vivre est une fiction produite par des machines exploitant les humains ; de Truman dans le *Truman Show*⁶⁵, que sa vie est produite et commandée par un producteur de télé-réalité ; du futur Bouddha découvrant que sous le monde harmonieux que son père a constitué pour lui afin de le protéger de l'horreur du réel se cache la réalité de la misère, de la souffrance et de la mort... N'est-ce pas, de façon parfaitement similaire, un tel écroulement du monde qui advient lorsqu'il nous arrive de nous apercevoir que les personnes aimées n'ont jamais fait que nous mentir et tromper ? Si de la découverte de la non-vérité de ce que nous pensions et désirions vrai s'engendre l'effondrement des murs de notre monde, il en est de même lorsque, parallèlement, se révèle la conscience de l'inanité des biens que nous convoions. Nous verrons plus avant en quel sens ce désespoir qu'est, par exemple, l'ennui dans son insupportable poids signifie pour nous la perte de la Voie⁶⁶. Nous comprenons ainsi la véritable raison de l'absence d'intérêt de la plupart des hommes pour la philosophie : quel

⁶³ A ne pas entendre immédiatement dans son sens moralisant. L'idée du Bon, à distinguer du Bien qui en est ici une particularisation, laissant indéterminé la relation à la morale, soit à un Bien et un Mal supposés universels et s'opposant à la logique de mon désir immédiat.

⁶⁴

⁶⁵

⁶⁶ Chapitre I.

pourrait être, en effet, le désir de se mettre en quête de la vérité et du bon chemin si le vrai me saute au visage et si le bon chemin, sous les espèces des modèles sociaux de l'amour, de la richesse et de la gloire, est déjà tout tracé devant nous ? Parce qu'avons-nous montré, le commun des hommes – et donc des élèves - est cependant intensément passionné par de tels chemins qu'il croit solide et véritable, la stratégie du philosophe consistera à lui faire percevoir sur quels abîmes ces derniers reposent. L'étonnement philosophique est ainsi précisément, au sens fort, ce choc affectif manifestant un déroutement – soit la perte d'un chemin de certitude et de vie. Je croyais savoir – quel était le Sol, quelle était la Voie - je ne savais pas...

Socrate en profitera pour nommer l'ennemi car qui t'a, en effet, fait perdre ton chemin sinon toi-même, qui t'était trompé de voie⁶⁷ ? Je n'ai ainsi fait que te révéler que tu l'avais déjà perdu. Le véritable ennemi ce n'est donc pas cet autre avec qui, par le dialogue, tu es rentré en conflit : il est à l'intérieur ! Tel est le sens stratégique de la notion d'étonnement au sein de cette guerre de tous contre tous dont la salle de classe est, parmi d'autres, le terrain : l'étonnement est le choc affectif qui, révélant la vanité de mes plus profondes croyances, permet au philosophe de retourner la guerre de tous contre tous en guerre contre un ennemi commun sis au fond de chacun, à savoir l'opinion comme ce « *croire savoir alors qu'on ne sait pas* »⁶⁸. D'ennemi primitif d'un Socrate avec qui il commence par engager une lutte par les mots, Alcibiade, saisi par l'étonnement, devient ainsi l'ami, uni par la conscience d'un non-savoir et la recherche commune de la Voie. C'est une telle amitié qu'en le touchant au cœur, le professeur de philosophie, imitant comme il le peut Socrate, tente stratégiquement de faire naître afin de transformer ce terrain de guerre qu'est la classe ordinaire en une forme inédite, difficile et assez improbable de communauté.

⁶⁷ Par ex. Alcibiade

⁶⁸ Alcibiade, ...

Résumé et systématisation

En guise de préambule à l'analyse de la notion d'étonnement, l'objectif premier de cette sous-partie paraissait bien modeste : comprendre les raisons *stratégiques* pour lesquelles les professeurs de philosophie commencent si souvent leurs cours de l'année par une telle notion. Seule une philosophie politique de la salle de classe nous a semblé pouvoir en rendre pleinement compte. Si, en effet, la question que se pose toute philosophie politique est celle de **savoir comment unir des hommes potentiellement divisés sous des lois communes**, comment ne pas voir que cette question travaille toute classe effective que les professeurs savent très bien être à tout instant menacée par le chaos ? Pour rendre compte de cette réalité potentiellement chaotique ainsi que des remèdes qu'en tant que professeur il est vital d'apporter, nous avons proposé les idées suivantes :

- 1) A la suite de Hobbes et Freud, nous avons supposé que la manifestation éparse du chaos n'est pas un accident mais serait révélatrice de l'omniprésence d'un chaos latent.
- 2) L'origine de ce dernier serait à rechercher dans le fond de la psyché humaine : chacun se vivrait, en effet, comme le centre de ce monde (Schopenhauer) - « *sa majesté le moi* » (Freud) – recherchant pour lui-même un maximum de puissance (Spinoza, Nietzsche).
- 3) Dès lors, dès que nous sommes deux, la guerre des rois commence : la rencontre de multiples « majestés » engendrerait ainsi fort logiquement « *la guerre de tous contre tous* » (Hobbes).
- 4) Si le summum de l'art de la guerre consiste à « *soumettre l'ennemi sans combattre* » (Sun Tzu), en tant qu'il serait, lui aussi, une pratique de la domination, utilisant les forces de guerres qu'il tenterait de canaliser dans une unité, par nature, précaire, l'art politique consisterait en « *la continuation de la guerre par d'autres moyens* » (Clausewitz).
- 5) Celle-ci se déroule néanmoins non sur le terrain supposé vierge et éternel d'une nature identique mais sur un terrain structuré par les luttes de l'histoire – l'histoire étant, selon Marx, celle « *de la lutte des classes* » - terrain tissé d'institutions soutenues par des mœurs dont les formes propres s'imposent historiquement à nous. L'institution scolaire est une telle structure dessinant la forme singulière de notre présent terrain de lutte.
- 6) Lorsque, comme il arrive ici, les mœurs qui soutenaient sa forme traditionnelle se transforment, l'institution entre en crise et le professeur dans sa classe se retrouve dans une situation similaire à celle de ces « *nouveaux princes* » qui, selon Machiavel, étant coupés de ce lien solide avec leurs peuples établi sur la tradition, voient le caractère arbitraire de leur domination apparaître et doivent, par conséquent, développer tout un art de la domination permettant de juguler l'irruption du chaos.
- 7) Certaines mœurs communes viennent cependant heureusement s'opposer à un tel devenir chaotique : sous l'effet de ce mouvement général historique des mœurs que Tocqueville a nommé « *l'égalisation des conditions* », relayé par les multiples agents éducateurs de la société, l'idée de tolérance comme droit à l'opinion propre d'individus devant être tenus pour libres et égaux se déploie dans les classes. Celle-ci tend, dès lors, à devenir un espace démocratique.
- 8) Si de telles mœurs ont toujours à lutter contre les voies profondes, et sans cesse émergentes, de l'ego-centre (2), elles apparaissent aussi comme un nouvel obstacle à l'enseignement – et tout spécialement ici à l'enseignement de la philosophie. L'idée commune de tolérance véhiculée, en effet, celle d'une équivalence de toutes les idées. Or ce relativisme ontologique (portant sur la vérité) et éthique (portant sur les valeurs) selon lequel chacun pourrait à loisir choisir ses opinions dans le grand

catalogue des idées rentre, en effet, en contradiction tant avec la nature propre des idées qu'avec les conditions d'un enseignement dont le principe même est que toutes les opinions ne sauraient se valoir (auquel cas évidemment la position professorale de maîtrise n'aurait pour elle aucune légitimité). Loin d'être, en effet, telle une chose ordinaire, close sur soi, séparée des autres et accessible au libre choix vcdes individus, ainsi que ce que nous avons nommé la « *pensée de la tolérance* » se le figure, une idée, dont la présence première en moi n'a pour origine aucune liberté, est par nature structurellement ouverte sur un horizon commun de justification susceptible de la faire devenir autre par le biais d'une évaluation en raison dont la nécessité et donc la valeur propre ne dépendent aucunement de l'arbitraire de mon libre-choix.

- 9) Parce qu'une pensée est ainsi, par nature, ouverte sur l'horizon d'une justification en raison, il est, par conséquent, structurellement impossible de ne pas répondre aux demandes de justifications d'autrui. De là cette une attitude singulière consistant à rentrer en dialogue tout en campant sur ses positions : convaincu, par ailleurs, d'être dans le vrai, il s'agira non de chercher la vérité ensemble mais de tenter de justifier contre l'autre nos propres convictions. La salle de classe devient dès lors le terrain d'une lutte par les mots où il s'agit essentiellement qu'en la parole de l'autre apparaisse la contradiction, signe universellement reconnu de sa non-vérité. Gagnera ainsi celui qui maîtrise *l'art d'avoir toujours raison* (Schopenhauer), sans, pour autant, dans une opinion gagnée à l'idée d'une relativité essentielle des idées, qu'il ait dans les consciences objectivement raison. Le professeur de philosophie qui, dans cette guerre des mots, a logiquement l'avantage passera alors, tout au plus, pour un maître de « l'embobinage » à l'instar de ce que chacun pense être le fond de l'art politique ou du marketing.
- 10) Pour que cesse une telle situation de lutte – et pour qu'au minimum il puisse enfin faire son boulot – ne pouvant durablement faire appel à l'intérêt bien compris des élèves, le professeur doit toucher ses élèves au cœur. Son problème peut, dès lors, se formuler ainsi : comment faire naître un affect commun qui rétablisse l'union de tous dans une visée commune sous l'autorité d'un seul maître (à savoir lui) ? S'il peut certes compter sur son charisme inné et sa grande beauté, seul un type singulier de choc affectif peut cependant durablement réveiller les élèves de leur sommeil ordinaire : en révélant que la Voie aimée, désirée et spontanément suivie par chacun n'est pas la bonne et véritable Voie, **l'étonnement philosophique** est cet affect fondamental que le professeur tentera de susciter par un dialogue raisonné et par lequel, s'ancrant dans les profondeurs du désir, à l'instar d'un Socrate, il parviendra peut-être à se présenter comme le preux chevalier d'une quête lumineuse contre un ennemi commun, sis au fond de chacun, à savoir l'erreur et l'errance.

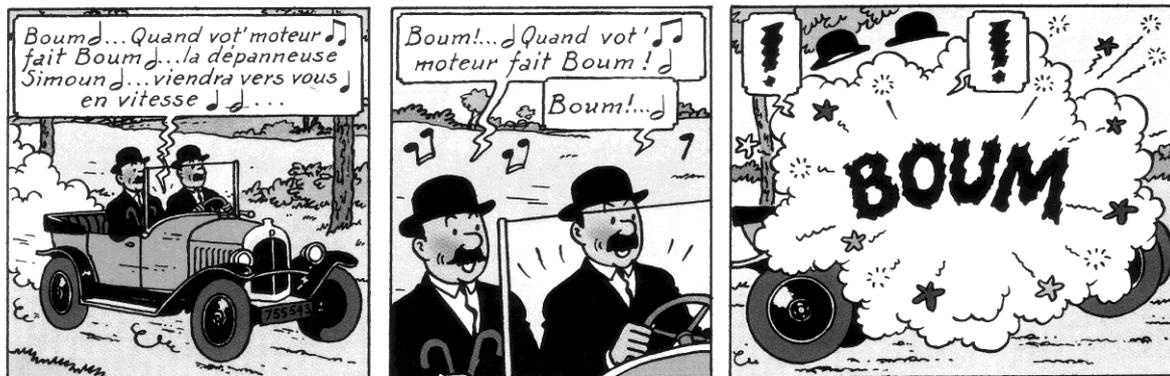
Telles m'ont semblées les lignes singulières d'un *art de la guerre* propre au professeur de philosophie justifiant la position stratégique de la notion d'étonnement au cœur de son enseignement ...

b) De l'étonnement philosophique

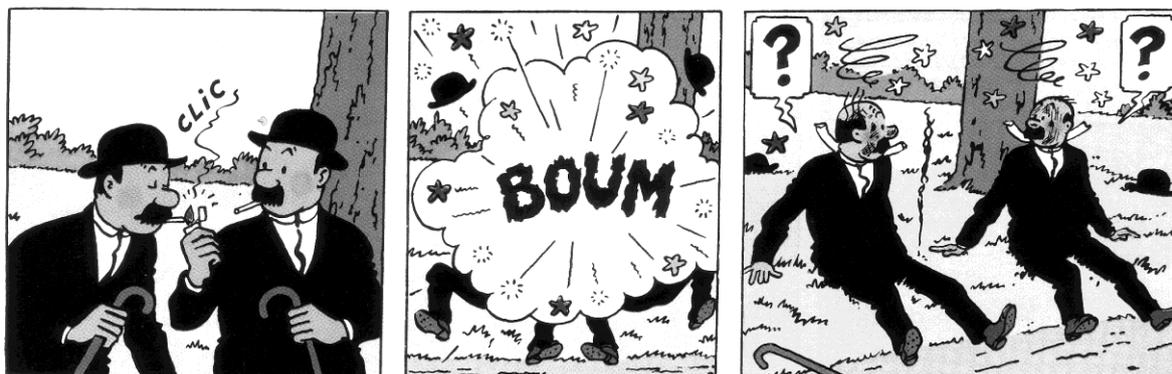
Si l'on ne peut ainsi pleinement comprendre le recours premier à l'idée-pratique d'étonnement sans faire appel à quelque chose comme une philosophie politique de la salle de classe telle qu'ici-même esquissée, il convient maintenant d'établir plus avant la pertinence philosophique d'une telle notion. Nous verrons ainsi que, quelles qu'en soient les formes, l'étonnement manifestant la brisure des savoirs ordinaires (b.1), en tant qu'il engendre l'éveil d'une conscience assoupie dans ses schémas et cartes du réel (b.2), est, à mon sens, toujours philosophiquement pertinent. Une telle mise en lumière nous amènera ainsi à préciser ce qu'il nous semble devoir entendre par philosophie.

b.1) L'étonnement manifeste la brisure d'un savoir

Les bandes-dessinées regorgent de situations d'étonnement. Afin d'en préciser la notion, commençons-en l'analyse par un exemple, tiré, presque au hasard, des premières pages de *Tintin au pays de l'or noir* d'Hergé.



Tout commence par une journée de printemps. Sans aventure, ni évènement, ni mystère apparents, Dupont et Dupond roulent nonchalamment en chantonnant un air de Trenet entraînant issu d'une publicité radiophonique. D'un seul coup cependant, leur moteur explose. De ce premier véritable évènement surgit l'étonnement. Hergé le schématise par un « ! » - figurant sous la forme d'un point d'exclamation une forme de choc perceptif encore presque sans pensée - puis un « ? » exprimant le questionnement qui suit nécessairement un tel choc, manifeste dans les images suivantes lorsqu'après leur moteur, c'est le briquet des Dupont(d) qui leur explose au visage.

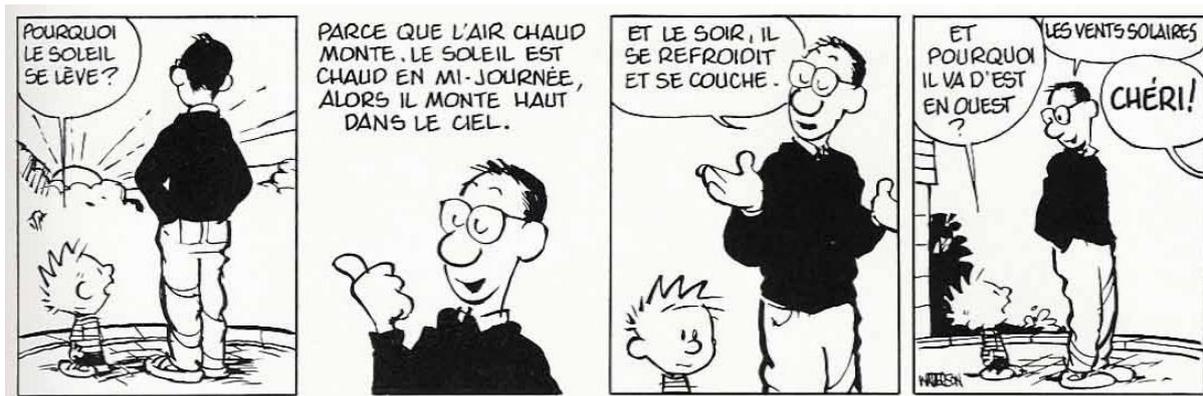


Quelle est la nature propre de ces exclamations et interrogations ? Elles figurent la brisure d'une croyance. Si les Dupont(d) peuvent, en effet, ainsi premièrement chanter c'est que, projetés sur une route en direction d'on ne sait où - mais, à considérer leur attitude détachée, vers un but pour eux-mêmes assuré - ils suivent la voie toute tracée qu'ils imaginent et, la projetant sur la route à venir, anticipent être la leur. Parce que, par habitude et confiance dans le réseau technique essence-automobile-réseau routier, la route est sûre et bien connue, leur conscience peut quelque peu se détourner de cette dernière pour s'évader, par jeu, dans le monde enchanté des dépanneuses Simoun. L'explosion subite de leur moteur vient cependant briser leur croyance : le sol stable sur lequel ils pensaient avoir les pieds posés – à savoir ici leur voiture propulsée sur la route – se révèle non conforme à ce que l'insouciance de leur conduite en anticipait. De la même façon, lorsque leur briquet explose c'est leur savoir habituel du briquet, et, corrélativement, leur croyance que le briquet présentement manipulé sera conforme à ce savoir implicite du briquet – comme objet servant simplement à produire du feu... sans exploser – qui vient à se briser. Ils sortent alors de leur demi-conscience soit du demi-sommeil de la vie ordinaire – dont il nous faudra analyser la structure tant elle forme le fond habituel de notre rapport au monde – pour une forme d'éveil. Le point d'exclamation figure alors exactement le choc affectif naissant de cette déstabilisation des anticipations ordinaires : la conscience des Dupont(d) est subitement bouleversée par l'irruption d'un évènement qui vient détruire le sol anticipé sur lequel s'appuyait leur confiance et à partir duquel leurs divers projets pouvaient se déployer. Le point d'interrogation fait suite logiquement à un tel choc, manifestant le réveil de la conscience s'interrogeant sur la nature et les causes de l'évènement en tant que celui-ci est précisément irréductible à ce qu'ils croyaient savoir et ainsi pensaient domestiqué tant par les anticipations ordinaires de leur corps que par leur pensée. A travers cet exemple se dévoile donc la nature générale de l'étonnement comme choc affectif révélant

l'inadéquation d'une croyance et éveillant la conscience en l'ouvrant sur un espace de pensée autrefois insoupçonné⁶⁹.

b.2) Cartographie existentielle et déroutement

Si l'étonnement est cependant si rare, c'est que d'ordinaire le réel semble bien se conformer à ce que nous croyons en savoir. Il n'y a guère que les petits enfants qui, à l'instar de Guille⁷⁰, s'étonnent en permanence du réel, interrogeant constamment ce dernier en être de raison à coup de « *c'est quoi ?* » et de « *pourquoi ?* ». C'est que, provenant d'une toute autre planète, soit du monde unaire du ventre de la mère⁷¹, nos évidences ne sauraient être les leurs. Aussi nous, les grands, passons-nous notre temps, à expliquer aux petits ce qu'il en est du monde et du sens de la vie... Que nous suggèrent cependant, d'un côté, les réponses délirantes du père de Calvin...



Extraits de Calvin et Hobbes, Tome 3, p. 22

... et, de l'autre, la commune incapacité de répondre du père de Mafalda ?

⁶⁹ Notons-le en passant : jeu de mots facile, en guise de métaphore de la démarche philosophique, l'interrogation sur les causes de ces explosions inattendues, entraînera Tintin à nous dévoiler l'essence sous-terrainne du réseau de l'essence...

⁷⁰ Cf. plus haut, p. 19.

⁷¹



Ce qu'ont en commun les deux enfants que nous présentent ces auteurs c'est, tout d'abord, la rationalité de leur interrogation. Si la raison est la faculté qui, répondant aux questions « *qu'est-ce que* » et « *pourquoi* » vise à mettre en lumière d'un côté la nature ou l'essence problématique des choses et, de l'autre, les causes et les raisons (ou justifications) de ces dernières, Calvin interrogeant son père sur les causes du caractère noir et blanc des photos anciennes et Mafalda sur les raisons expliquant le mauvais fonctionnement de l'humanité ordinaire font assurément ici preuve de raison. C'est à cette attente d'une explication et d'une justification raisonnée de l'ordre des choses que le père de Mafalda entend ici répondre. Ayant lu dans un magazine qu'il faut offrir aux enfants des raisons « *simples et claires* », tel un petit chevalier des Lumières, il se promet de contribuer à libérer sa fille des ténèbres de l'ignorance pour la faire entrer par son savoir dans le royaume du Bien et de la Vérité. Or s'il s'enflamme quelque peu devant sa nouvelle tâche, si sa femme porte aux lèvres ce sourire convaincu et si, enfin, un magazine à destination de tous les parents propose de telles idées c'est qu'il y a pour eux deux et, plus largement, pour la société entière, certainement évidence selon laquelle, d'un côté, des raisons « *claires et simples* » peuvent effectivement expliquer et justifier le monde et, de l'autre, que les adultes ordinaires connaissent de telles raisons⁷². Et, de fait la vie commune des hommes, aujourd'hui comme au temps de Socrate, à l'instar des réponses que donne ou feint de donner le père de Calvin, ne manifeste-t-elle pas la conviction de la simplicité et de la rationalité du monde ? Or le fait patent ici est qu'aux questions de sa fille, le père de Mafalda ne sait pas répondre⁷³. Il a certes, très certainement, et comme nous tous, par derrière les oreilles quelque réponse toute faite. Que les malheurs de l'humanité soient liés au péché originel, à la fainéantise naturelle des pauvres, à la structure capitaliste du monde, à la méchanceté consubstantielle à l'homme, etc., etc. voilà des idées qui nous trottent dans

⁷² C'était notons-le l'évidence d'Alcibiade, reprenant à son compte, les préjugés du peuple athénien. Cf. sa réponse à Socrate...

⁷³ Ce n'est évidemment pas la première fois, cf. ici-même p.3.

la tête et qui nous servent à suffisamment baliser le réel pour que nous puissions, nous semble-t-il, aisément le comprendre. Mais, il sait, pour l'avoir par avant cent fois expérimenté avec sa fille – et comme cette dernière elle-même l'a, elle-même, éprouvé auprès de son frère Guille⁷⁴ – que les réponses qu'il pourra ébaucher engendreront leur lot de « pourquoi » auxquelles au final il ne pourra répondre que par un « c'est comme ça » ou bien botter en touche en envoyant Mafalda promener dans sa chambre. Si le statut du Père est celui d'un détenteur de Savoir-Pouvoir, les questions de sa fille vis-à-vis desquelles il se découvre, d'un seul coup, sans réponse consistante ne peuvent que lui renvoyer au visage son incapacité à assumer pour lui-même et les autres une telle position. Aussi, comme un enfant se découvrant égaré, en père per-du, incapable et ignorant, s'écroule-t-il subitement dans les jupes de maman... A l'opposé d'une telle réaction, le père de Calvin, lui, se positionne toujours en Maître. Les réponses qu'il prodigue à son enfant, sous l'apparence de rationalité, sont cependant proprement délirantes...



⁷⁴ Cf. ici même p. 19.



Extrait de Calvin et Hobbes, tome 9, p. 21

Quel est donc le sens de ce que nous devinons être un jeu avec un enfant, quant à lui, ignorant du caractère feint des réponses apportées ? Un tel travestissement est-il la condition pour qu'un ignorant se connaissant comme tel conserve sa position de maîtrise et ne perde pas la face devant les questions de son fils ? Le fruit d'un désir ludique et assez irresponsable d'enténébrer l'esprit de son enfant – désir dont viendrait sans cesse le réveiller sa femme le rappelant à son devoir de père ? D'un mépris pour le réel préférant aux explications basement matérialiste la poésie d'un monde délirant – de la même façon que Calvin préfère l'imaginaire de sa vie avec Hobbes à l'horreur d'un réel signifiant pour lui le bridage du désir et de l'imaginaire ? Est-ce encore une manière de tenter de réveiller l'esprit critique de son fils en lui faisant prendre conscience du non-savoir du – et des – Père (s) ? Quoi qu'il en soit, pour le moment, de telles réponses pour le moins délirantes nous suggèrent cependant que, malgré leur apparence propre de rationalité, nos propres réponses - celles, verrons-nous, grâce auxquelles nous balisons et domestiquons l'étrangeté du réel - sont peut-être, en un sens, tout aussi folles que celles du père de Calvin. Si une telle irrationalité ne nous saute cependant pas au visage c'est qu'à la différence de celle, évidente par contraste, qui transite les réponses de ce dernier, la nôtre est, par nature, partagée. D'où nous viennent, en effet, nos propres évidences sinon, essentiellement, d'un côté, de la structure naturelle de notre système de perception et, peut-être, de pensée et, de l'autre - et, verrons-nous, indissociablement – d'une éducation commune aux membres de notre société ? S'il est ainsi pour nous évident que le père de Calvin délire en parlant d'un monde antérieurement en noir et blanc c'est que nous savons ou croyons savoir que le monde est en lui-même coloré. De la même façon son discours sur le coucher du soleil nous semble absurde parce que nous savons ou, encore une fois, croyons notamment savoir que

c'est la Terre qui se meut autour du Soleil et non l'inverse. Et pourtant chacune de ces évidences peut à l'aide de quelques raisons être rapidement mise en doute.

Que la Terre tourne autour du Soleil c'est, tout d'abord, ce que nous apprenons très tôt à l'école, riant de l'ignorant qui, à l'instar des hommes précédant Copernic, affirment le contraire. Et pourtant, au 6^{ème} siècle AVJC les pythagoriciens avaient déjà soutenu l'idée que la Terre tourne autour du Soleil. Mais, leur avait déjà répondu Aristote⁷⁵, si la Terre tourne autour du Soleil, comment se fait-il que lorsque je lance une pierre en l'air, alors que cette dernière est décollée du sol, qui, lui, continue de se mouvoir, la pierre ne retombe pas loin derrière celui qui la lance, ce dernier se mouvant, lui, avec le Terre ? Comme la pierre tombe au pied de celui qui la lâche, il faut donc poser, dit Aristote, que la Terre ne peut se mouvoir. Or c'est un fait que, pour l'avoir des dizaines de fois testé en classe de terminale, nous sommes, pour la plupart, incapables de répondre à l'argument d'Aristote. Hormis les quelques-uns, très rares, y compris en Terminale scientifique, qui se souviennent des raisons de Galilée, chacun croit pouvoir répondre facilement à Aristote en arguant tantôt de la pesanteur, tantôt de l'action de l'atmosphère, toutes réponses qu'il est aisé de montrer parfaitement inadéquates⁷⁶. Ne devons-nous donc pas conclure d'un tel constat que celui qui, tel Aristote, affirme que la Terre ne se meut pas, avec raisons à l'appui, a davantage raison que celui qui affirme le contraire (nous, civilisés...) sans pouvoir répondre aux raisons d'Aristote ? Ce qui était pour nous évident devient maintenant un problème : nous dormions dans nos certitudes, les objections d'Aristote viennent nous réveiller en étonnant notre conscience devant des idées qu'elle posait dogmatiquement comme de pures et simples vérités. Dès lors, nous qui rions des raisons du père de Calvin, sommes-nous vraiment capables d'une plus grande raison que la sienne pour expliquer de tels phénomènes ? Concluons donc qu'un préjugé socialement voire unanimement partagé ne fait pas, pour autant, vérité.

Ce qui est vrai des idées dont l'origine provient des sociétés et qui sont ancrées en notre esprit par le biais de l'éducation, n'est-il pas vrai encore de ces autres évidences, celle-ci partagées par le commun des hommes, renvoyant à la structure biologique de nos appareils de connaissance, tel par exemple la vision et, ici précisément, son sens de la couleur ? Une évidence de notre perception visuelle ordinaire est, en effet, celle selon laquelle les couleurs

⁷⁵ Du ciel...

⁷⁶ ...

appartiennent au monde en lui-même. Quoi qu'il en soit des couleurs particulières de ce dernier – du rose au noir en passant par le vert – et avant même de les percevoir nous savons que les choses en elles-mêmes sont colorées de telle façon qu'un appareil enregistreur, tel une caméra ou ce que nous pensons être l'appareil technique constitué par notre œil, ne peut que refléter passivement les formes et les couleurs du monde. De là d'ailleurs la réponse du père de Calvin : si l'œil est une forme de caméra et si cette dernière, comme il nous semble, ne fait que refléter le réel sans rien y ajouter, une bonne explication de l'existence de films et photos en noir et blanc proviendrait du fait que c'était le monde lui-même qui, « *avant 1930* », était en noir et blanc. Dans le cas contraire, il faudrait conclure que l'appareil technique d'enregistrement n'est pas neutre, que, d'une manière ou d'une autre, il déforme ou impose sa forme propre à la réalité – par exemple le noir et blanc – qu'il enregistre. Ainsi passerions-nous de l'idée d'un appareil enregistreur passif à celle d'un appareil de projection constituant activement une image des choses indissociable de sa structure propre. Or, de la même façon qu'un individu dont la perception serait constituée par une caméra noir et blanc croirait que le monde est en lui-même noir et blanc, nous pouvons concevoir qu'il en est peut-être de même pour nous : percevant le monde en couleur nous pensons que ces dernières appartiennent à la réalité même alors que, selon l'argument précédent, il n'est pas impossible que ces couleurs perçues au loin soient des projections de notre appareil de perception. L'argument devient d'autant plus probant si l'on pense, par exemple, à l'existence du daltonisme. A l'évidence, pour nous, les couleurs que le daltonien perçoit ne sont pas les véritables : ce sont *ses* couleurs et non les couleurs. Mais quoi ! - pensons-nous - son appareil d'enregistrement est simplement défectueux – le nôtre étant, croyons-nous encore, en excellent état. Reste que si nous avions tous un tel appareil, serait-il défectueux, il ne viendrait à l'idée de personne de penser que les couleurs qu'il perçoit là bas, au loin sont de lui et non des choses-mêmes. A l'opposé celui qui, parmi une espèce daltonienne, aurait un appareil de perception tel le nôtre, dans l'hypothèse où il pourrait être repéré, n'apparaîtrait-il pas comme un malade de la perception ? Mais nous pouvons aller encore plus loin dans l'argumentation. Qu'est-ce qu'une couleur, en effet, sinon originellement une sensation ? Si un aveugle, serait-il physicien, ne connaîtra jamais rien de la couleur en elle-même – ce que c'est, par exemple, que de voir un rouge – mais, n'ayant à faire qu'à des longueurs d'onde sans couleur ni odeur, peut-être (et problématiquement) son seul correspondant physique, c'est qu'il est structurellement

incapable de l'éprouver⁷⁷. De la même façon, celui qui a perdu le sens du goût ou du toucher ne sait rien, tantôt des saveurs, tantôt des textures et chaleurs. Si donc les couleurs que nous connaissons et pensons déposées à même le monde sont originellement des sensations, il faut donc certainement conclure que le monde ne saurait être pensé comme en lui-même coloré mais qu'il ne l'est que pour nous, sujets capables d'éprouver et de constituer ces dernières. Dès lors, dire, à l'instar du Père de Calvin, que les couleurs sont apparues – certes cependant non en 1930 – est loin d'être imbécile puisque l'origine de la que nous appelons couleur est contemporaine de l'émergence d'une forme singulière de perception dans le cours temporel de l'évolution du vivant. Concluons donc à nouveau, pour l'heure et minimalement, qu'une communauté de perception, serait-elle maintenant partagée par toute l'humanité ne fait pas non plus vérité.

Les deux exemples précédents – la mobilité de la Terre, les couleurs des choses - nous ramènent ainsi des choses-mêmes en lesquelles nos sens et notre pensée nous semblent le plus couramment plongés vers nous-mêmes, à savoir nos propres croyances concernant le réel. C'est, en effet, que loin d'être un pur appareil de réception, comme il nous semble, verrons-nous, en une forme d'illusion constitutive, la conscience que nous avons du réel est bien plutôt un appareil de projection : les couleurs des choses, la mobilité de la Terre... rien de tout cela n'est, semble-t-il, dans les choses mais, respectivement, dans la perception et la pensée que nous projetons sur ces dernières. L'étonnement est ainsi, à nouveau et au sens fort, cet affect singulier manifestant la brisure ou le vacillement de semblables croyances. Aussi est-il la marque de l'éveil d'une conscience auparavant endormie dans ses propres certitudes. L'état ordinaire de l'humanité n'est nullement, en effet et à l'évidence, la désorientation. Si l'étonnement est si rare c'est donc qu'il vient briser un état de demi-sommeil ou de demi-éveil qui est l'état d'un être structurellement orienté. Or, être orienté – et ainsi ne pas s'étonner – c'est détenir du réel une sorte de **cartographie intérieure** permettant de m'y repérer et de m'y diriger, l'essentiel étant de comprendre à nouveau que de cette carte intérieure nous n'avons ordinairement nulle conscience tant il nous semble que c'est au sein des choses-mêmes que nous nous situons et mouvons.

Seule l'expérience d'un déraillement – soit d'une sortie des rails ou de la route ordinaire et commune - peut, en nous dé-routant, nous faire saisir en quel sens notre carte intérieure du réel n'est nullement, comme nous le croyons spontanément, ce dernier lui-même mais une

⁷⁷ Nietzsche, ...

image essentiellement douteuse de la réalité. Pour étonner et ainsi réveiller l'élève atone saisi dans le filet de ses propres certitudes, il faut ainsi faire glisser sa conscience hors des rails au sein desquels, dans le train-train de l'ordinaire, elle s'endort. Quel meilleur moyen, à cette dernière fin, que de l'inviter à voyager par la pensée à travers d'autres mondes tissés par de toutes autres cartes que ses cartes habituelles ? Le voyage à travers les mondes animaux sera ainsi à même de dévoiler, tant la relativité d'un monde humain se prenant spontanément pour le tout que l'étrangeté de l'homme au sein de la nature commune⁷⁸ : si d'autres êtres vivants perçoivent et désirent de tout autres réalités que les nôtres, que valent donc, à rebours, nos propres repères et pôles ? Le voyage à travers les cultures humaines redoublera de telles interrogations : s'il y a autant de manières humaines de percevoir, penser et désirer que de cultures, comment savoir quelle est, au final, la meilleure voire s'il y en a simplement une ? Que dire ensuite des mondes multiples ouverts par les œuvres d'art ? Ne dévoilent-ils pas, à leur tour, une incroyable variété de manières de sentir, désirer et penser faisant ainsi potentiellement exploser l'espace stérile et clos de l'existence ordinaire ? Manifestant la déstructuration des cadres habituels de notre orientation commune, la folie ne pourra-t-elle, à son tour et enfin, faire apparaître sur quel sol chaotique - de cauchemar et d'angoisse ? - émerge peut-être la conscience pacifiée de la vie ordinaire ? Quel monde impénétrable et ténébreux peut bien ainsi se déployer au travers du regard terrifié et assez terrifiant de cet égaré dessiné par Tardi ?



Extrait de *Brouillard au pont de Tolbiac* de Tardi

⁷⁸ Ce sera en partie l'objet du prochain chapitre.

Cette multiplicité réelle et potentielle de cartes, en brisant la voie unique d'un sentier aveuglément suivi et faisant apparaître celle d'autres repères et de chemins de vie, ouvrira la conscience aux deux questions essentielles qui sont celles de la philosophie, à savoir premièrement celle de **la nature véritable de la réalité par-delà les innombrables cartes que nous projetons sur elle** - c'est la question dite ontologique – et, deuxièmement, celle de **la direction que nous devons donner à notre existence au sein d'une telle réalité devenue problématique**, ces dernières constituant les questions dites éthiques et politiques. Nous verrons, en chemin, combien la bande-dessinée peut parfois être riche tant par la mise en perspective des croyances qu'elle sait réaliser, que, pourquoi pas ?, par les voies résolutive qu'elle permet de tester et de sillonner. Mais commençons, pour l'heure, à explorer avec elle la nature de cet étrange animal qui semble bien le seul à pouvoir, à s'en rendre malade, se poser la foule des questions précédentes...

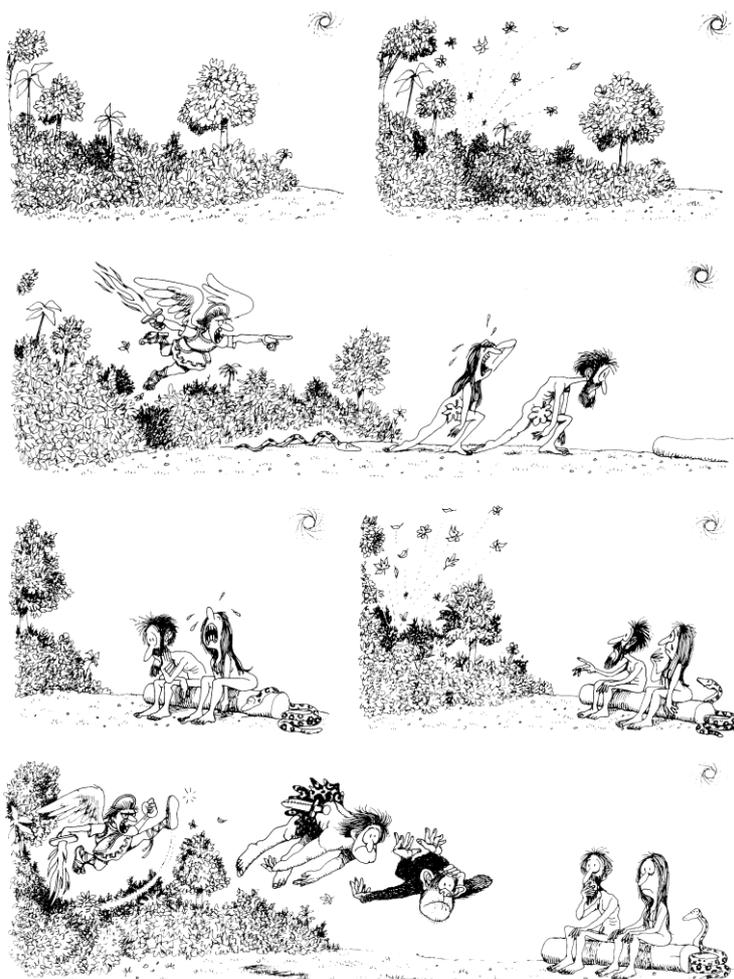
Résumé et systématisation

- 1) L'étonnement manifeste la brisure d'une croyance. Il réveille la raison s'interrogeant sur la nature (« qu'est-ce que ? »), les causes (« comment ? ») et/ou les justifications (« pourquoi ? ») de ce qui advient.
- 2) La relative rareté de ce dernier au sein de l'existence montre que l'état ordinaire de notre conscience est le demi-sommeil d'une vie orientée. Aux trois questions de la raison, il nous semble, détenir des réponses : le réel est pour nous suffisamment cartographié pour que nous puissions à tout instant nous y orienter.
- 3) L'incapacité courante de justifier devant la raison la vérité et la valeur de nos cartes d'orientation (ex. de la Terre et du Soleil – ex. des couleurs) révèle cependant que ces dernières ne sont peut-être que l'illusion d'une valeur et d'une vérité.
- 4) La philosophie peut, dès lors, être pensée comme la double quête d'une cartographie fidèle de la réalité (ontologie) et d'un principe solide d'orientation au sein de cette dernière (éthique).

Chapitre II. De la spécificité de l'homme

I. L'animal dénaturé

« *Qu'est-ce que l'homme ?* » demandait Kant⁷⁹. Face à une telle question, le lecteur ordinaire hausse souvent les épaules car ce qu'est l'homme, il le sait bien - un être vivant issu de l'Evolution ayant tel et tel caractère propres et bien connus de tous - pourquoi s'interroger sur de telle évidences ? C'est que, répétons-nous et répétons-nous encore et encore, le sol plat et sans horizon de nos propres évidences masque des abîmes. Si la philosophie commence, tout au contraire, avec l'étonnement, c'est du plus évident qu'il faut nous étonner. On ne le peut cependant que si nous saute suffisamment au visage le caractère étrange de ce que les sentiers habituels de nos réponses recouvrent. Telle me semble la vertu propre des quelques bulles ci-dessous. Commençons donc notre voyage avec cette planche de maître Quino...



Dans le plus strict respect de la tradition picturale chrétienne, Quino nous offre ici sa propre version de la Chute soit de l'expulsion d'Adam et Eve du jardin d'Eden. Parce qu'ils ont goûté aux fruits de l'arbre de la Connaissance que Dieu leur avait défendu de manger et que, « *les yeux (désormais) ouverts* »⁸⁰, ils sont ainsi vraisemblablement devenus des rivaux potentiels de la divinité⁸¹, cette dernière, représentée ici par un ange en colère, les rejette en dehors du paradis terrestre.



14 Masaccio, Adam et Eve chassés du Paradis, vers 1427 ; 905 x 90 cm.

Condamnée au travail, à la souffrance et à la mort⁸² dans ce qu'à l'instar de Masaccio, visiblement pris pour modèle, Quino nous dévoile ici être le désert du réel, le malheur sera désormais un attribut indissociable de leur humanité. Passons ici sur le fait qu'Eve pleure à chaudes larmes alors qu'Adam faisant déjà preuve d'une plus grande maîtrise de lui-même en tentant de cacher et de quelque peu contenir sa douleur annonce en quel sens l'homme sera le légitime maître d'une femme traditionnellement pensée comme étant incapable de dominer les élans de sa sensibilité⁸³... Assis sur un tronc desséché, le cœur encore tout chaud du paradis perdu, un évènement inattendu vient cependant les réveiller de la rumination de leur faute mortelle : pour la deuxième fois, le doux et harmonieux paradis fait entendre cris et tumulte laissant pressentir une nouvelle rupture de l'ordre édénique des choses...

Que peut-il bien encore advenir au sein de l'Eden alors qu'il a été, semble-t-il, définitivement purgé de sa part négative ? D'un seul coup, devant les yeux d'Adam et Eve qui visiblement, à l'instar du lecteur, ne comprennent plus grand-chose, Tarzan et son singe Cheeta sont violemment projetés hors du paradis terrestre par un Ange d'autant plus en colère que, pensons-nous, leur présence était pour tous inattendue et certainement interdite. Quel est donc le sens d'une telle histoire et dans quelle mesure cette planche de Quino, prolongeant à sa sauce la célèbre scène biblique, peut-elle adéquatement nous éclairer sur la condition humaine ?

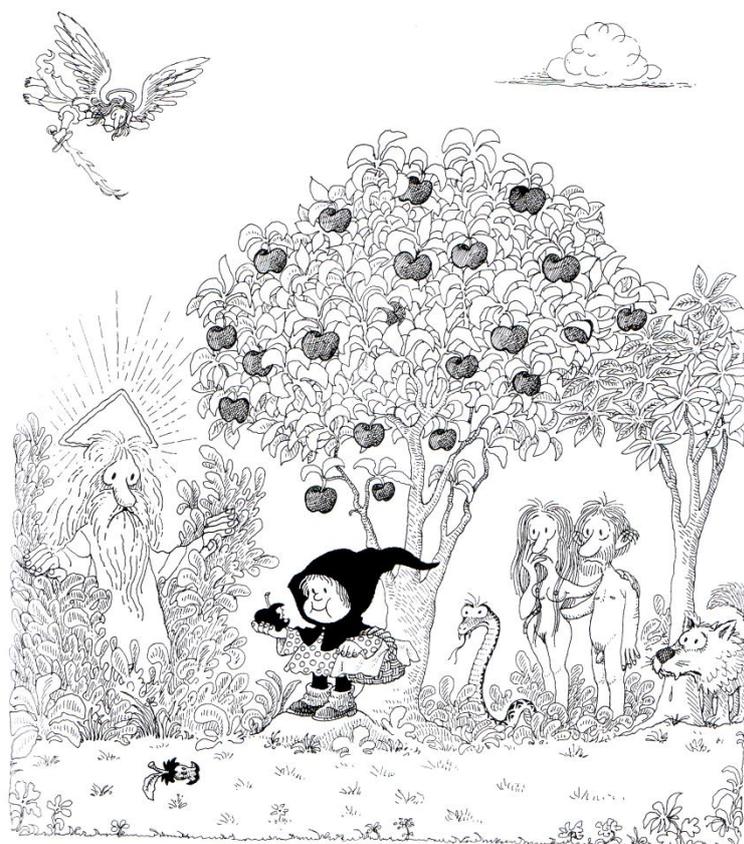
⁸⁰ Genèse...

⁸¹ Bakounine. L'idée : grecs, mythe Aristophane, Babel...

⁸²

⁸³ Bible – Aristote...

Pour le comprendre, il nous faudra, tout d'abord, revenir sur le sens profond de ce mythe biblique avant que Quino, bien coutumier du fait...



LE PETIT CHAPERON ROUGE DÉTRUISANT.
SANS LE SAVOIR, UN MOMENT CRUCIAL DE L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ.

... ne commette ces dessins, pour un brin, sacrilèges. Et, en effet, en mélangeant des histoires pour petits et plus grands issues de contes et de romans dont l'industrie cinématographique a su largement faire son miel avec un récit appartenant au Livre, Quino rabat tout ceci sur un plan identique, à savoir celui de simples histoires, de fictions inventées par une humanité essentiellement rêveuse. De là, à l'évidence, un double sacrilège. Le premier consiste à fondre une parole sacrée sur une parole profane⁸⁴, confondant ainsi l'Essentiel dont le mythe se dit le révélateur⁸⁵ avec la contingence frivole d'historiettes pour enfants. On imagine ainsi assez difficilement un prêtre vilipender contre le petit chaperon

⁸⁴ Nous reviendrons sur cette importante distinction plus loin, chapitre II.

⁸⁵ « Le mythe est [...] l'histoire de ce qui s'est passé *in illo tempore*, le récit de ce que les dieux ou les êtres divins ont fait au commencement du Temps. "Dire" un mythe, c'est proclamer ce qui s'est passé *ab origine*. Une fois "dit", c'est-à-dire révélé, le mythe devient vérité apodictique : il fonde la vérité absolue. "C'est ainsi parce qu'il est dit que c'est ainsi", déclarent les Eskimos Netsilik pour justifier le bien-fondé de leur histoire sacrée et de leurs traditions religieuses. Le mythe proclame l'apparition d'une nouvelle "situation" cosmique ou d'un événement primordial. C'est donc toujours le récit d'une "création" : on raconte comment quelque chose a été effectué, a commencé d'être. Voilà pourquoi le mythe est solidaire de l'ontologie : il ne parle que des réalités, de ce qui est arrivé réellement, de ce qui s'est pleinement manifesté. » (Mircéa ELIADE, *Le Sacré et le Profane*, éd. Gallimard, coll. folio essais, p. 85)

rouge au cours de la messe dominicale sous le prétexte que ce dernier aurait croqué dans la pomme d'Adam et, par là, tout bousillé de l'histoire à venir. Le second sacrilège, plus métaphorique, déborde très largement la communauté des fidèles. Faire d'Adam et Eve des contemporains tantôt de Tarzan, tantôt du chaperon rouge n'est-ce pas là une forme assez misérable d'attentat contre la Culture⁸⁶ ? Que les récits de la Bible appartiennent malgré eux au genre de la fiction, peut-être – et même certainement. Est-ce néanmoins une raison suffisante pour ne pas hiérarchiser les fictions entre elles ? De fait, la langue commune oppose la culture et le divertissement, l'œuvre puissante et ce que les jeunots appellent le « commercial » ou encore la vraie culture d'avec ce que les philosophes de l'école de Francfort nomment à leur tour « l'industrie culturelle »⁸⁷. En mélangeant ainsi les genres et les niveaux de culture ne risque-t-on pas, à l'instar de Quino, de dissoudre les grandes œuvres - dont la hauteur propre, par delà l'éventuel soupçon d'arbitraire culturel, proviendrait de leur capacité propre à nous élever en nous faisant davantage sentir et penser⁸⁸ - dans la boue commune des opinions ordinaires ? L'acte de Quino n'est-il pas, en ce sens, analogue à celui de ces petits enfants sentant vibrer en eux l'âme de la révolution lorsqu'ils s'engagent à miner la conversation insupportable des grands en lançant dans la salle un « *caca boudin* » pour le moins affligeant ? De fait ce soupçon porte sur toutes les formes comiques. Rien de plus facile, note ainsi à sa façon Bergson, que de rabaisser les formes profondes, libres et spirituelles⁸⁹ en les faisant passer pour autant d'inconsciences snobinardes voire absurdes. N'est-ce pas encore, soupçonne peut-être le lecteur, ce qu'ici même entreprend cet ouvrage ? Mélanger la haute et noble pensée philosophique avec de la basse bande-dessinée, n'est-ce pas là, en une génuflexion serve devant l'esprit du temps⁹⁰, tout niveler et abaisser ? Charge nous est donc à nouveau donnée de montrer qu'il n'en est rien et que la bande-dessinée peut parfois côtoyer d'assez profondes pensées.

Revenons donc à nos moutons... à savoir, assez exactement, à l'histoire d'Adam et Eve dans le jardin d'Eden gardés par le berger divin. A travers cette suggestive image si souvent reprise par la tradition – car « *l'Eternel est mon berger...* »⁹¹ - c'est, à l'évidence, la spécificité de l'humain relativement à ce qu'on nomme l'animalité qui est en jeu. Qu'est-ce donc que la

⁸⁶ Alain Finkelkraut en ferait certainement un symptôme de la « défaite de la pensée » (...).

⁸⁷ ...

⁸⁸ Référence. Deleuze – Proust... Arendt.

⁸⁹ Bergson, Le rire....

⁹⁰ Cf. encore Finkelkraut.

⁹¹

condition animale à laquelle, par hypothèse, nous aurions, pour une part, irrémédiablement échappé ? Puisque nous sommes dans l'Eden et que ce dernier figurerait notre animalité perdue, plongeons au cœur de ce dernier à travers la lecture d'un génial tableau de Jan Brueghel intitulé *Adam et Eve dans le jardin d'Eden* (1615).



Que remarquons-nous dans une telle œuvre ? D'abord que l'auteur semble avoir oublié son sujet. On peine, en effet, à chercher ce que le titre nous annonce cependant être les personnages principaux de l'histoire, à savoir Adam et Eve avant de les repérer, minuscules, au fond à droite. Première question, par conséquent : pourquoi une telle figuration pour le moins déroutante ? Eliminons l'hypothèse selon laquelle, Brueghel aurait effectivement oublié son sujet, de telle façon que n'ayons plus de place au premier plan, il aurait finalement placé Adam et Eve là où il en restait. A la différence du peintre « autodidacte » dessiné par Quino coupable d'anachronisme par le mélange indu de plans hétérogènes de l'histoire humaine, l'on ne sait pas, en effet, que Jan Brueghel ait produit en les commanditaires et premiers spectateurs de ses œuvres un semblable accablement...



Extrait de Quino, *Human o se nace*, p 94

Si l'on se souvient qu'avant de croquer dans le fruit de l'arbre de la Connaissance, Adam et Eve avaient, selon la Genèse et à l'instar des bêtes, « *les yeux fermés* » la réponse à notre question est assez évidente : n'ayant pas encore conscience d'eux-mêmes comme des personnes séparées de l'ordre de la nature, en déroulant notre attente de ces personnages que nous croyons de premier plan, Brueghel nous suggère qu'il n'y a ni (encore) d'Adam ni d'Eve ni, en un sens essentiel, de premier ni de second plan, ce pourquoi d'ailleurs, Quino va, quant à lui, jusqu'à les effacer du champ du visible pour les fondre sur un plan unique et invisible que, caché parmi les arbres de l'Eden, nous devinons être celui d'une nature, pour nous hommes, perdue. Pour comprendre en profondeur tout ceci, appliquons-nous à décrire plus avant le tableau de Brueghel.

Remarquons, tout d'abord, qu'à l'instar des autres animaux, Adam et Eve sont nus. On sait, a contrario, que le premier effet de la transgression de l'interdit divin consistera dans la

naissance d'un sentiment de honte vis-à-vis de cette nudité les incitant à se cacher du regard de l'autre. Etonnons-nous, en effet, que nos chiens, chats et éléphants se promènent allégrement à peau et à poils devant tous et chacun sans rougir une seconde de leurs parties honteuses ! Un homme qui, d'un seul coup, découvrirait dans la rue qu'il a oublié de mettre son pantalon n'en mènerait pas si large... à moins, laisse entendre Quino, que, plongé à nouveau dans l'inconscience de l'Eden, il ait les « yeux fermés » à l'instar des petits enfants et de nos amis animaux... Yeux ouverts et sexe masqué, voilà donc un trait, semble-t-il, indissociable de notre humanité... et qu'il va nous falloir davantage expliquer.



Extrait de *Yo no fui* par Quino, p. 25

Qu'à l'instar de cette femme pointant du doigt la partie interdite, l'on puisse s'évanouir à la vue d'un sexe exposé en public, c'est ce qui semble bien encore advenir à la Jane tarzanesque dessinée par Mordillo...



Par delà l'évidente raison découlant de la perception de la monstruosité apparente du sexe de Tarzan, le choc engendré ne découle-t-il pas de celle d'une brusque animalisation – et ici éléphantisation - du corps de l'homme brisant par ce biais un interdit majeur de notre humanité ? On mesurera la distance qui sépare ici l'homme ordinaire des chimpanzés, qui, paraît-il, pour séduire leur belle exposent allégrement leur sexe en érection. Qu'on ne sache qu'une femelle ne se soit évanouie à cette délicate perception...

Sur cette même ligne d'étonnement, le comportement pour le moins original de Kador, le chien savant (et kantien) de la famille Bidochon fait, par contraste, quant à lui, apparaître l'étrangeté de telles conduites humaines au sein du règne animal. A la différence de tous les autres chiens, ce dernier, ne peut, en effet, sans honte déféquer ni uriner devant tout le monde. Aussi, pour accomplir ce qu'il considère être ses basses fonctions vitales, doit-il se cacher dans les toilettes humaines... Un tel chien cependant n'existe, à l'évidence, que chez

nostalgie d'un Eden que nous découvrirons irrémédiablement perdu. Quant à celui qui, à l'instar du « *gros dégueulasse* » de Reiser, laisse pendouiller un testicule violet depuis son unique slip maculé de tâches jaunâtres et se promène ainsi sans honte dans la rue, le caractère pour tous choquant et précisément « *dégueulasse* » de son comportement nous fait apparaître que ce dernier est pour nous tous, et pensons-nous aussi pour lui-même, sur la voie d'une décadence indissociable d'une perte d'estime de soi...



Qu'à la différence d'un chien ordinaire dont, parmi son espèce comme parmi la nôtre, hormis quelques grand-mères leur tricotant un slip, nul ne se choque qu'il arbore trou du cul, couilles et sexe au grand jour, l'on méprise, insulte et réprimande tant l'homme nu aux yeux masqués présenté par Quino que le gros dégueulasse reiserien signifie très clairement que, sauf folie ou débilité, tous les hommes sont, selon nous, dotés d'une capacité qui les distingue du genre animal tout entier. A suivre la Genèse qui fait de l'homme le seul être hormis Dieu à avoir goûté au fruit de « *l'arbre de la connaissance* » et à avoir, de ce fait, désormais les « *yeux ouverts* », cette puissance c'est évidemment ce que nous nommons la **conscience**. Réprimander les gros dégueulasses tel qu'on le fait ordinairement n'a, en effet, un sens que si ces derniers ont la capacité d'avoir honte de leur propre saleté. Or que faut-il pour devenir **honteux** et qu'à l'instar d'Adam et Eve ce dernier sentiment prenne sens ? Il

faut d'abord pouvoir voir et se voir soi-même ; s'imaginer et se juger, ensuite, depuis un point de vue extérieur, à savoir celui des autres et, supérieur, pensons-nous, à tous ces autres, les normes objectives du Bien et le Mal ; être capable, enfin, de se maîtriser selon de telles normes. C'est ce qui arrive lorsque, sortant par distraction en caleçon dans la rue, nous en prenant subitement conscience : d'un seul coup, nous nous voyons comme porteur de caleçon et non de pantalon ; nous rougissons de nous-mêmes depuis la considération des normes de l'habillement social ordinaire et devant les autres lorsque nous nous apercevons de leur présence et que nous sommes, pensons-nous, précisément vus et jugés par eux comme singulièrement indécent ; nous nous cachons, enfin, derrière une poubelle verte et appelons notre mère à l'aide. Or c'est qui n'arrive manifestement jamais aux chats. Pourquoi ? Et est-ce à dire qu'ils n'ont pas de conscience ? La réponse à cette dernière question va nous permettre d'éclairer ce qu'il faut entendre par conscience et, à suivre encore une fois la Genèse, par « *arbre de la connaissance* ».

Qu'un chat, tel Garfield, ait, lui aussi une conscience du monde, nul n'en doute. Certes, n'ayant jamais affaire qu'à la face externe de son comportement, nous pouvons toujours douter de l'existence d'une conscience en Garfield, soit, pensons-nous d'un sentiment et d'une perception intime de la réalité. Tel fit Descartes avec son hypothèse de l'animal-machine⁹³ dont on aurait cependant bien tort de se gausser tant elle est, faudrait-il montrer, l'hypothèse méthodologique qui rend possible la science biologique⁹⁴. Reste qu'avec de semblables arguments l'on pourrait aller jusqu'à dénier toute conscience à notre voisin de table⁹⁵. Ainsi fit aussi, avec rigueur Descartes⁹⁶, cherchant une vérité indubitable et ne la pouvant, au final, trouver que dans le sentiment intime de sa propre conscience⁹⁷. C'est que si, par la conscience, je coïncide avec moi-même de telle façon que lorsque je souffre, jouis, imagine, pense... je ne puis douter que j'éprouve ce que j'éprouve⁹⁸, l'hypothétique conscience de mon voisin ne m'est, quant à elle, jamais accessible qu'indirectement⁹⁹. Il s'agit donc d'une croyance même si, ajoutons-le à nouveau¹⁰⁰, nos croyances ne sont jamais sans raisons. Le fait que mon chat réagisse au bruit des croquettes et miaule bruyamment

⁹³ Discours de la méthode...

⁹⁴ Expliquons-nous quelque peu : ...

⁹⁵ Bergson

⁹⁶

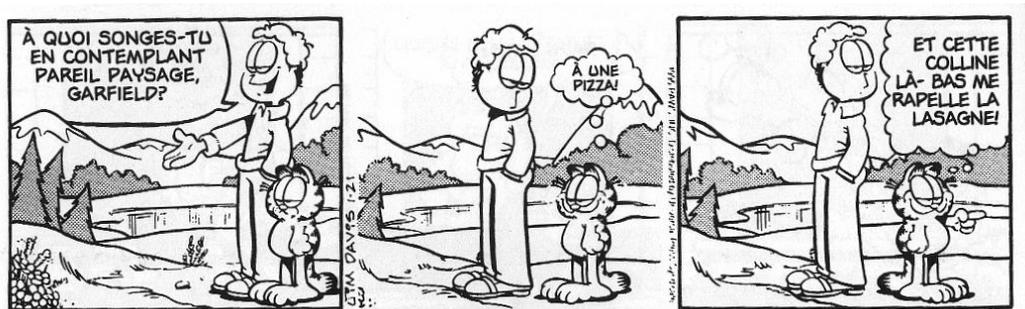
⁹⁷

⁹⁸

⁹⁹ Schopenhauer :

¹⁰⁰ Cf. plus haut, p.

lorsqu'il reçoit un coup de pied au derrière, s'ils ne sont des preuves indubitables sont ainsi cependant des indices fort probables de l'existence d'une conscience en lui. Admettons donc, avec le sens commun, que Garfield ait une conscience. En quel sens n'a-t-il cependant vraisemblablement pas croqué dans le fruit de l'arbre de la connaissance – et de quelle connaissance ? Une petite méditation autour d'une planche de Jim Davis pourrait bien nous le rendre assez clair...



A l'évidence ici, Garfield et Jon ont tous deux une conscience de la réalité extérieure. Ils n'en ont cependant pas la même. Là où Jon contemple les montagnes, le lac et la beauté des fleurs, Garfield, peint par Jim Davis comme structurellement aveugle à de telles réalités, ne perçoit le réel qu'à partir de son ventre. Or c'est bien ainsi que l'on pense traditionnellement et, semble-t-il, avec de fortes raisons la conscience animale. Garfield, bien entendu perçoit quelque chose du réel – sans quoi, pensons-nous, il serait mort depuis longtemps¹⁰¹ – mais ce qu'il perçoit de la réalité est une réalité réduite à ses seuls besoins animaux. Ce splendide paysage que Jon peut à loisir contempler et à partir duquel il peut virtuellement se plonger dans mille méditations n'est tout simplement pas vu par Garfield : soit, en effet, il recèle en lui des traces de pizzas et lasagnes et alors le paysage est tout entier réduit à ces derniers, soit il n'en recèle point et alors rien de tout cela n'est perçu. Dans tous les cas la montagne en elle-même et, plus largement, le paysage dans sa totalité véritable et harmonieuse n'existent pas pour lui. N'existe virtuellement qu'une montagne *pour lui* transformée en pizza. Où cette petite planche de Jim Davis apparaît assez profonde c'est qu'elle nous fait apparaître qu'à l'instar de celle de Garfield la perception animale semble une perception attachée aux besoins et, verrons-nous plus loin, structures propres d'une espèce donnée alors que la perception humaine est – et cela semble son propre – virtuellement détachée de

¹⁰¹ Bergson...

ces derniers besoins biologiques et, verrons-nous encore, des structures rigides spécifiques héritées de l'évolution du vivant. Si, en effet, Jon peut à loisir contempler le paysage c'est que son regard est virtuellement libre, entendons libéré de l'ancrage dans le besoin biologique. Virtuellement, en effet, car pour connaître la puissance des besoins et désirs, nous savons qu'une grande faim, soif ou obsession nous entraîne, à l'instar de Garfield, à réduire le réel à l'ordre de nos intérêts¹⁰². Le fait est cependant, et semble-t-il, que nous estimons et croyons pouvoir nous détacher de l'ancrage biologique et spécifique de notre perception pour percevoir les choses comme le ferait un hypothétique Dieu, à **savoir librement, telles qu'elles sont en elles-mêmes**, c'est-à-dire **objectivement** ou, croyons-nous, **en vérité**. Voilà pourquoi, s'ancrant dans cette évidence humaine, la Bible fait de l'homme le seul être qui, par ce côté-là du moins, partage une faculté divine¹⁰³. Telle est la conscience au sens profond du terme comme puissance de voir les choses en elles-mêmes de façon libre, distante et détachée. Celle-ci serait ainsi un propre de l'homme alors que la conscience au sens large comme faculté de voir et sentir serait, selon le sens commun, quant à elle, à divers degrés et selon des structures propres à chaque espèce, partagée par tous les animaux¹⁰⁴.

C'est la détention de ce pouvoir de constituer perceptivement la réalité en objet distant, séparé et librement manipulable par la pensée (et la main) qui rend possible le fait de se constituer soi-même en objet. Telle est **la conscience de soi** comme capacité de se contempler et de se juger soi-même que l'on différenciera du simple **sentiment du soi** soit de la capacité affective de se sentir soi-même et par là d'être touché qui semble bien inhérente sinon au vivant du moins aux animaux¹⁰⁵. Rares sont ainsi apparemment les chiens qui se traitent eux-mêmes et mutuellement de misérables alors qu'il est assez commun pour les humains de se considérer eux-mêmes comme tels : « *je suis un misérable* » ne cesse, par exemple, de s'accuser un capitaine Haddock prenant par là conscience de lui-même comme s'il se voyait depuis un œil extérieur, celui d'un idéal de conduite et bonté que l'on nous savons, et qu'il découvre pour lui-même, incarné en la personne de Tintin.

¹⁰² Cf. p.

¹⁰³ ...

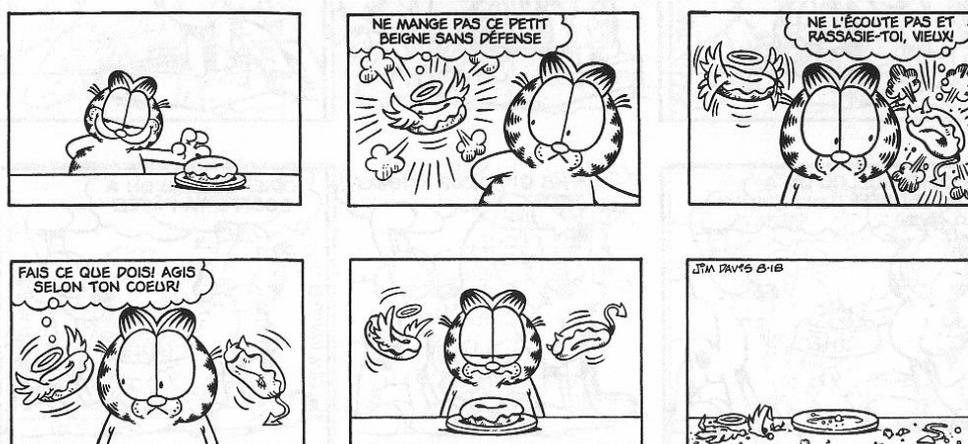
¹⁰⁴ Bergson – tout le vivant...

¹⁰⁵ ...



Le crabe aux pinces d'or, p. 16 et 20, cf. aussi On a marché sur la Lune, p. 11.

Or c'est la capacité de se prendre soi-même pour objet qui rend possible la **conscience** dans son second sens, à savoir le sens **moral** du terme. Si ainsi Garfield avale tout cru les anges ou démons de la conscience qui voudraient, respectivement, limiter ou justifier ses actes et ici son très puissant désir de manger des beignets, c'est essentiellement parce que de tels personnages ne sauraient exister pour lui.



Le Bien et le Mal, Garfield n'en connaît rien. Considérer le Bien comme le Mal a, en effet, pour condition de possibilité de pouvoir se détacher du point de vue unilatéral qui est celui de notre désir propre pour tenter de voir objectivement les situations - objectivement c'est-à-dire comme si, extérieurs à nous-mêmes, nous n'étions pas comme nous le vivons pourtant (et ne pouvons pas ne pas le vivre) le centre de ce monde¹⁰⁶ mais un individu parmi les autres. C'est une telle position d'extériorité que les mamans rappelant sans cesse que nous ne sommes pas seuls au monde tentent sans cesse de susciter. Structurellement étranger à une telle conscience et, par conséquent à la considération du Bien et du Mal dans leur prétention à l'objectivité universelle, la seule chose qui préoccupe et peut préoccuper

¹⁰⁶ Schopenhauer...

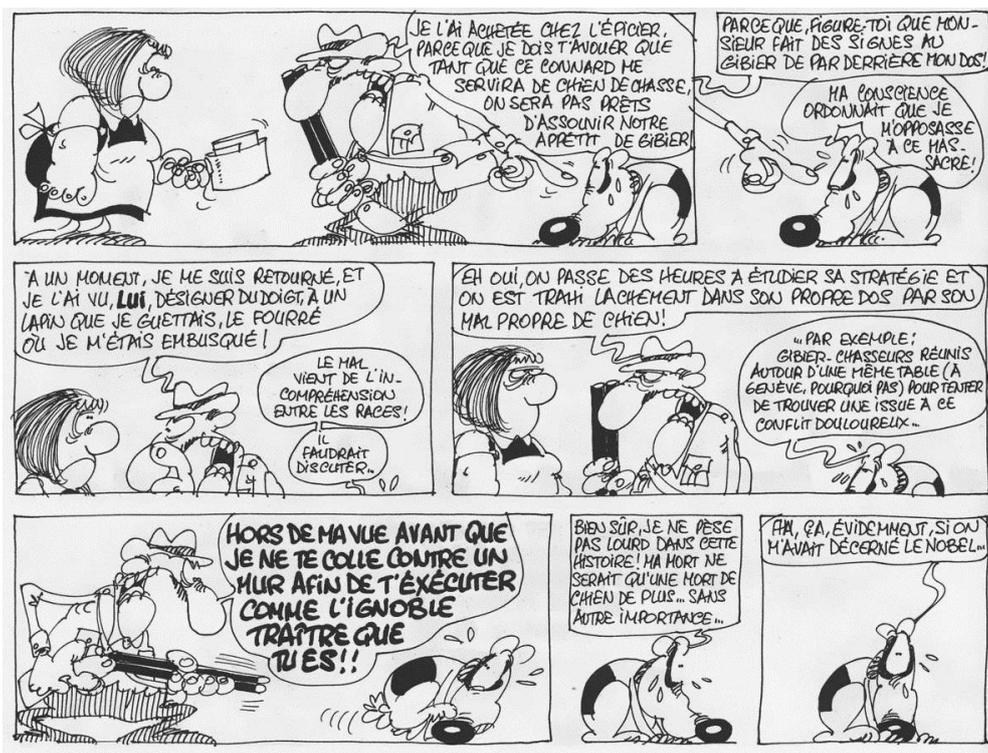
Garfield c'est de rechercher *son* bien et de fuir *son* mal, à savoir respectivement le plaisir et la douleur. Qu'il puisse être moralement mauvais de suivre son plaisir et moralement bon d'accepter la douleur, et par exemple de renoncer à manger tous les beignets pour en laisser quelques uns à Jon, il n'en peut rien savoir. Tout au plus, peut-il savoir non que c'est (moralement) mal d'agir ainsi mais, par expérience d'un dressage antérieur, que cela peut faire mal d'agir ainsi. Ainsi de Milou qui, parce qu'il a par le passé déjà été sévèrement grondé, sait qu'à suivre la voie de l'os plutôt que celle tintinesque du sceptre, il risque de lui en coûter...



Extrait du *Sceptre d'Ottokar*, p. 58

Notons ici que, contrairement à d'autres planches d'Hergé¹⁰⁷ qui humanisent davantage le chien de Tintin, ce n'est pas ici une considération sur le Bien et le Mal qui meut Milou mais, plus adéquatement, semble-t-il, à la nature des chiens, la seule crainte des foudres possibles de son Dieu et maître, à savoir Tintin, serait-il, quant à lui, moralement bon ou mauvais, indifférence dont l'existence de « bons chiens » policiers dans tout types de régimes politiques rend suffisamment compte. Ce pourquoi il est assez rare de voir un chien de chasse prendre subitement la défense du faible et de l'opprimé contre les ordres de son maître. Le chien Kador, encore une fois, figure au titre d'exception...

¹⁰⁷ Par ex. Tintin au Tibet, p.



Extrait de *Kador*, tome 4, p. 46

Faute donc de conscience de soi, impossible par conséquent de pouvoir se considérer et se juger soi-même depuis des valeurs à prétention universelle, à savoir le Bien et le Mal.

Un tel défaut de conscience, explique un second trait moins apparent du tableau de Brueghel ci-dessus commenté, implicitement présent dans la planche garfieldienne analysée plus haut. Si d'ordinaire la montagne au loin ne saurait intéresser le regard d'un chat, c'est précisément qu'elle est **au-delà de son territoire**, soit de cette portion du monde délimitée par sa zone d'action possible. De la même façon plus un évènement est proche dans l'espace et le temps plus il a d'existence pour nous. Ainsi d'une voiture qui nous fonce dessus comparée à la même machine perçue là-bas au loin ou de l'imminence de notre mort prochaine comparée à la vague pensée de notre mort future et lointaine. C'est qu'à l'instar de celle de Garfield c'est notre vie actuelle que nous imaginons bouleversée par ce que nous anticipons comme la présence imminente d'une foule d'évènements réels : aussi, engagés par le corps dans le mouvement du monde, sommes-nous sur le « *qui vive* », dans l'attirance ou la défiance, les sens quêtant l'évènement à venir, nous tenant fin prêt à y réagir. Le fait est cependant que, de cet ancrage dans un espace-temps déployé autour et enveloppant notre corps, nous avons le pouvoir de nous libérer. Ainsi de Jon, contemplant **au loin**, au-delà de tout territoire, ce qui n'intéresse en aucune façon la vie actuelle de son corps, à

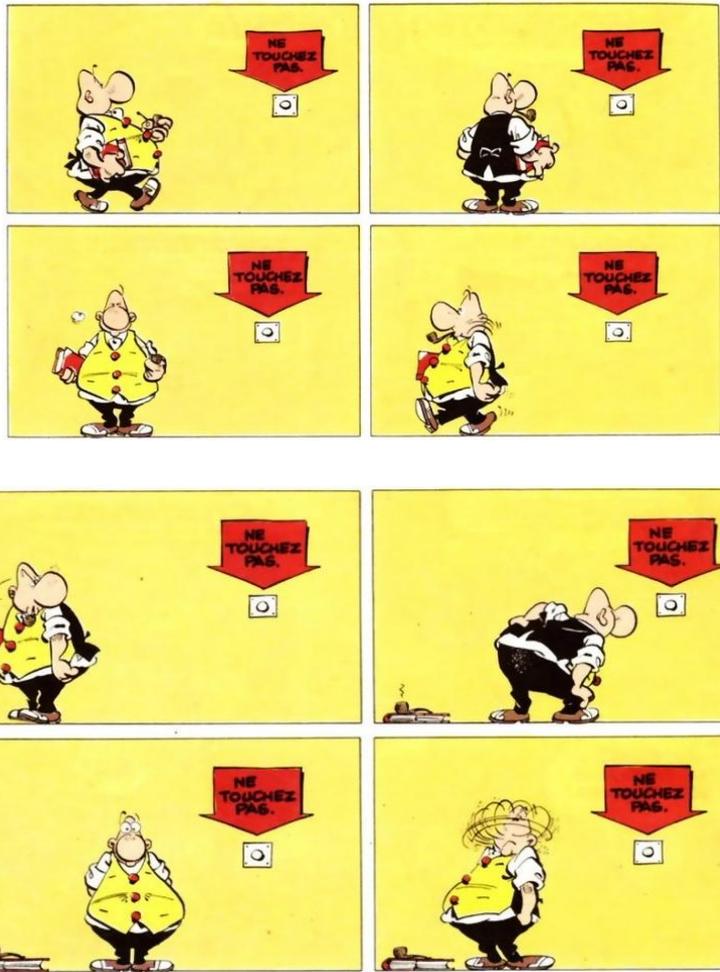
savoir un paysage qui ne le menace pas et qui ne lui promet aucune jouissance matérielle. Nous remarquerons par là que dans le tableau de Brueghel que nous commentons, au sein du jardin d'Eden tous – animaux et hommes compris – tournent le dos à ce qui, à l'arrière-plan, se dégage, à savoir **l'horizon**. Enfermés dans ce territoire parfait et fermé qu'est le jardin d'Eden, structurellement aveugles car encore sans conscience à l'au-delà et l'ailleurs, soit à ce que nous découvrirons être l'aventure du réel c'est-à-dire à **l'histoire**, nul parmi les animaux ne peut seulement songer à s'échapper. Leur territoire est pour eux totalité : il est leur monde et le monde tout entier. Seul l'homme encore un instant étranger à l'aventure qui se découpe à l'horizon, aventure qui est et sera sa propre histoire, à l'instar d'Eve dans le tableau de Brueghel et d'Achille Talon sur la planche ci-dessous, pointe déjà vraisemblablement le doigt vers le seul ailleurs, interdit et inconnu que recèle le jardin, à savoir le fruit défendu.

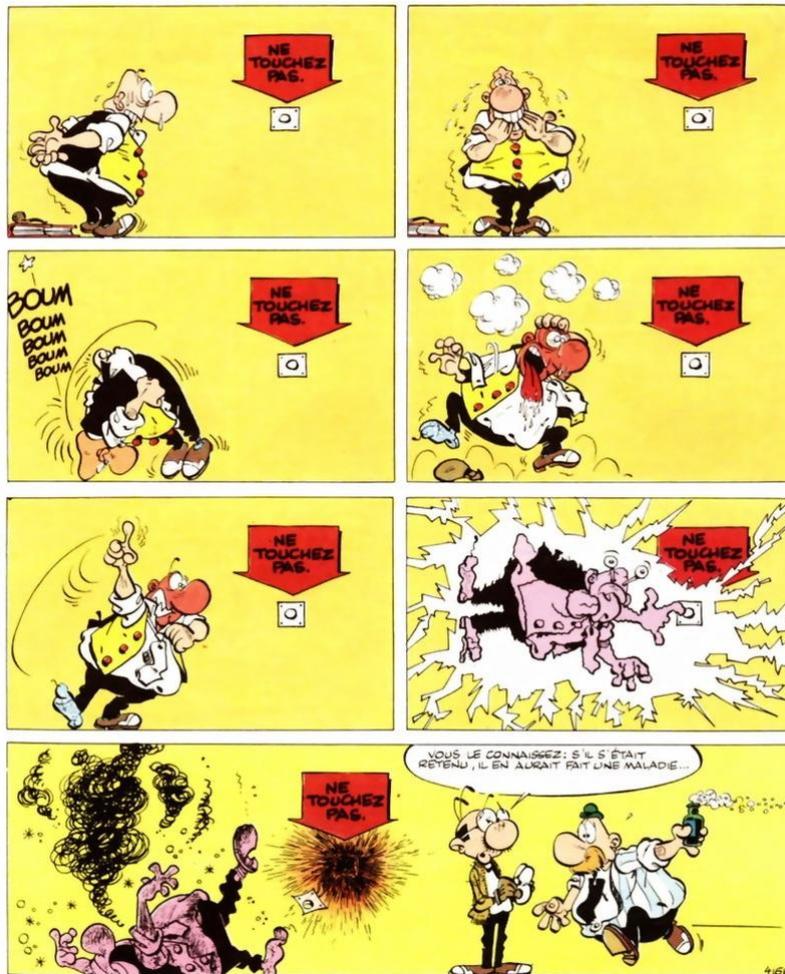


Les philosophes ont beaucoup glosé sur cet étrange désir¹⁰⁸ qui, si alors qu'au milieu de tous seuls les hommes l'ont goûté, poussa ces derniers à quitter la présence de Dieu soit le bonheur d'une plénitude et d'une perfection pour un ailleurs étrange et inconnu, lourd de menaces comme de promesses¹⁰⁹ comme sur l'esprit diabolique d'un Dieu qui, à l'instar d'un autre Lefuneste, place au centre d'un espace clos un objet interdit et ô combien dangereux auquel il sait que l'homme, d'un côté, Achille Talon de l'autre, ne pourront s'empêcher de goûter...

¹⁰⁸ Cf. Malebranche, ... Grimaldi.

¹⁰⁹ Menaces de Dieu. Promesse du serpent.





Extrait d'*Achille Talon...*, de Greg

A ce premier et étrange désir d'autre et d'ailleurs, hors ce geste singulier vraisemblablement dirigé vers le fruit défendu, dans le jardin d'Eden, tous semblent étrangers. Et, en effet, il ne semble pas absurde de poser que le propre des animaux est de **se satisfaire de ce qui est connu**. Un chien vivant au rythme toujours identique des promenades et pâtées est, nous semble-il, un chien heureux. Aussi, à l'instar du chat Garfield, les chiens n'ont-ils pas d'histoire... Qui s'amuserait à raconter ainsi la vie d'un chat découvrirait rapidement qu'il lui faudrait page à page écrire la même rengaine.



Notre étonnement est, en effet, qu'il n'y a pas d' « actualités félines », entendons par là, d'évènements actuels tranchant sur le passé et ouvrant un avenir autrefois imprévu. Certes, de notre point de vue, il peut bien y avoir dans la vie d'un chat quelques évènements sensibles ayant durablement transformé ce dernier. Ainsi de sa rencontre avec le chien Médor, de sa chute dans le bassin de poissons, de sa peur des voitures parce qu'un jour, l'une d'elle a failli, voire voulu, l'écraser, etc. et cette histoire fera sens pour nous, permettant d'éclairer ses nouvelles et éventuelles réactions aux chiens, bassins et voitures. Il reste cependant fort vraisemblable que cette histoire qui est sa propre histoire lui reste pour une part essentielle inconnue. Nous pouvons, afin de mieux le comprendre, tenter une forme de comparaison avec nos propres réactions : certains objets sans que nous sachions pourquoi nous attirent ou nous repoussent – ainsi, par exemple d'un René Descartes présentement attiré par les filles qui louchent¹¹⁰ ou d'un chat fuyant dès que le voisin Norbert laisse pointer le bout de sa casquette. « Il aime » – « il n'aime pas », disons-nous alors. Or ces amours et aversions ont, à l'évidence, une histoire : Descartes raconte ainsi qu'il prit conscience des raisons de son amour lorsqu'il se souvint qu'enfant il fut profondément touché par la rencontre d'une fille qui, par ailleurs, louchait ; mais c'est nous et non Garfield qui pourrions éventuellement raconter pourquoi il a si peur de Norbert, ce dernier lui ayant, peut-être, porté quelques gradients de coups de pieds au derrière. Ainsi fort vraisemblablement de la dite mémoire des chevaux et des éléphants : lorsqu'on dit qu'ils se souviennent de tout, et notamment, après bien des années, des sales coups qu'on leur a assésés, de telle façon qui leur arrive de, disons-nous, « s'en venger », gageons qu'à l'instar d'un Descartes ignorant des raisons historiques de son amour des louches, il ne s'agit que d'une réponse fort compréhensible à un affect négatif persistant accompagnant la perception d'un objet déterminé. Ce qui est cependant fort peu vraisemblable est que nous ayons affaire à un discours intérieur du type : « *Toi, mon petit bonhomme, tu as beau me nourrir depuis des années mais, moi, ce coup de pied je ne l'ai pas oublié. Tu le payeras un jour* ». Un tel discours suppose, en effet, des capacités qu'en dehors des dessins-animés les bêtes ne semblent guère détenir : précisément, avons-nous vu, la conscience comme capacité de se penser soi-même ou de se mettre à **distance** par la pensée. Ainsi, s'extrayant par l'esprit de son propre amour actuel des louches, Descartes peut-il se souvenir d'un autre Descartes, le Descartes qu'il fut, moi d'hier remémoré dans la distance du discours et des images qui l'accompagnent. Or que change une telle capacité ? Tout d'abord, la possibilité

¹¹⁰ Les passions de l'âme...

de se comprendre soi-même, ensuite celle de, comme on dit, « *relativiser* » ce qu'à l'instar certainement des bêtes nous posons comme absolu, enfin celle ou du moins le projet de se contrôler et changer. Cette impossibilité de « *relativiser* » c'est-à-dire d'opposer la distance de la pensée des causes, conditions et limites à ce qui nous advient au présent et qui tend à nous prendre tout entier (ainsi, par exemple, de la colère de l'automobiliste) explique tout à la fois les gros malheurs des enfants ainsi que, par exemple, la détresse d'un Médor aboyant comme si on lui arrachait le cœur lorsque ses maîtres quittent le domicile. C'est qu'il ne peut apparemment se dire à lui-même qu'il ne s'agit en somme que d'une absence de quelques heures et qu'ils vont, c'est certain, revenir. Faute d'une telle possibilité le malheur apparaît comme l'annonce d'une séparation qui ne peut être vécue que comme définitive. C'est d'ailleurs cela, comme le note Elisabeth de Fontenay, ce *silence des bêtes*¹¹¹, incapables de parler c'est-à-dire de mettre à distance leur ressenti par la parole-pensée ainsi que de nous communiquer le fond obscur de leur être qui, à l'instar des mamans directement sensibles aux larmes de leur enfant, devrait nous rendre à notre tour sensible au poids douloureux de leur existence propre. Si, en effet, d'un côté, les bêtes peuvent être pensées comme structurellement plongées dans le jardin d'Eden, de l'autre côté, comme Schopenhauer ne cessa d'en disserter, leur existence peut aussi être pensée comme une forme d'enfer duquel, seul l'homme parmi les vivants, a quelque peu les pouvoirs de se libérer. Raconter la vie d'une fourmi ou des manchots empereurs¹¹², par exemple, a de quoi, parfois, nous glacer

¹¹¹ Elisabeth de Fontenay, *Le silence des bêtes*, ...

¹¹² Cf. *La marche de l'Empereur* de Luc Jacquet (2004). Cf. encore ce texte de Dino Buzzati extrait de *Le K et autres histoires*, « douce nuit », p. 177 – 180 : « C'était un jardin très simple : une pelouse bien plane avec une petite allée aux cailloux blancs qui formait un cercle et rayonnait dans différentes directions : sur les côtés seulement il y avait une bordée de fleurs (...)

« Il y a une lune formidable. Je n'ai jamais vu une semblable paix ». [Carlo] reprit son livre et retourna s'asseoir sur le divan. Il était onze heures dix.

A ce moment précis, à l'extrémité sud-est du jardin, dans l'ombre projetée par les charmes, le couvercle d'une trappe dissimulée dans l'herbe commença à se soulever doucement, par à-coups, se déplaçant de côté et libérant l'ouverture d'une étroite galerie qui se perdait sous terre. D'un bond, un être trapu et noirâtre en déboucha, et se mit à courir frénétiquement en zigzag.

Suspendu à une tige un bébé sauterelle reposait, heureux, son tendre abdomen vert palpitait gracieusement au rythme de sa respiration. Les crochets de l'araignée noire se plongèrent avec rage dans le thorax, et le déchirèrent. Le petit corps se contorsionna, détendant ses longues pattes postérieures, une seule fois. Déjà les horribles crocs avaient arraché la tête et maintenant ils fouillaient dans le ventre. Des morsures jaillit le suc abdominal que l'assassin se mit à lécher avidement.

Une seringue empoisonnée s'enfonça dans la pulpe tendre d'un escargot qui s'acheminait vers le jardin potager. Il réussit à parcourir encore deux centimètres avec la tête qui lui tournait, et puis il s'aperçut que son pied ne lui obéissait plus et il comprit qu'il était perdu. Bien que sa conscience fut obscurcie, il sentit les mandibules de la larve assaillante qui déchiquetait furieusement les morceaux de sa chair, creusant d'atroces cavernes dans son beau corps gras et élastique dont il était si fier (...).

En regardant on ne voyait rien. Tout dans le jardin était poésie et divine tranquillité.

d'effroi. Ainsi de Mafalda méditant sur la vanité de la vie répétitive et laborieuse des fourmis...

--- image de Mafalda et les fourmis ----

De la répétition absurde et multiforme de la douleur du monde, les animaux, en un sens précis, ne semblent cependant rien savoir. Certes, dans l'horreur de la peur, de la douleur, dans l'hyper-présence des diverses tensions de l'existence, ils le vivent, ils le sentent, en ayant par-là même certainement une forme de conscience. Constatons cependant que rien n'est par là pour eux-mêmes transformé. Le monde des fourmis est le même aujourd'hui, constatait Jean-Jacques Rousseau¹¹³, qu'il y a mille ans. N'est-ce pas précisément faute de conscience dans le second sens de ce terme, ici-même discuté, que les bêtes, en une résignation qui nous semble aberrante, acceptent un ordre des choses que nous jugeons tantôt absurde, grossier ou injuste ? Prendre conscience d'une situation c'est, en effet, avons-nous vu, la détacher par la pensée de soi, la mettre devant soi, à *distance* dans un espace séparé de celui de notre douleur rendant ainsi possible le dépassement de cette dernière. Par sa pensée, comme mis hors de soi, notre mal-être - telle la répétition douloureuse des gestes de l'ouvrier soumis à des cadences infernales par les ordres

La kermesse de la mort avait commencé au crépuscule. Maintenant elle était au paroxysme de la frénésie. Et elle continuerait jusqu'à l'aube. Partout ce n'était que massacre, supplice, tuerie. Des scalpels défonçaient des crânes, des crochets brisaient des jambes, fouillant dans les viscères, des tenailles soulevaient des écailles, des poinçons s'enfonçaient, des dents triturait, des aiguilles inoculaient des poisons et des anesthésiques, des filets emprisonnaient, des sucs érosifs liquéfiaient des esclaves encore vivants. Depuis les minuscules habitants des mousses : les rotifères, les tardigrades, les amibes, les tecamides, jusqu'aux larves, aux araignées, aux scarabées, aux mille-pattes, oui, oui, jusqu'aux orvets, aux scorpions, aux crapauds, aux taupes, aux hiboux, l'armée sans fin des assassins de grand chemin se déchaînait dans le carnage, tuant, torturant, déchirant, éventrant, dévorant. Comme si, dans une grande ville, chaque nuit, des dizaines de milliers de mandrins assoiffés de sang et armés jusqu'aux dents sortaient de leur tanière, pénétraient dans les maisons et égorgaient les gens pendant leur sommeil (...).

Terreur, angoisse, déchirement, agonie, mort pour mille et mille autres créatures de Dieu, voilà ce qu'est le sommeil nocturne d'un jardin de trente mètres sur vingt. Et c'est la même chose dans la campagne environnante, et c'est toujours la même chose au-delà des montagnes aux reflets vitreux sous la lune, pâle et mystérieuse. Et dans le monde entier c'est la même chose, partout, à peine descend la nuit : extermination, anéantissement et carnage. Et quand la nuit se dissipe et que le soleil apparaît, un autre carnage commence, avec d'autres assassins de grands chemins, mais d'une égale férocité. Il en a toujours été ainsi depuis l'origine des temps et il en sera de même pendant des siècles, jusqu'à la fin du monde (...).

Le monde repose dans une immense quiétude, inondé par la lumière de la lune. Encore cette sensation d'enchantement, encore cette mystérieuse langueur. « Dors tranquille, mon amour, il n'y a pas âme qui vive dehors, je n'ai jamais vu une telle paix. »

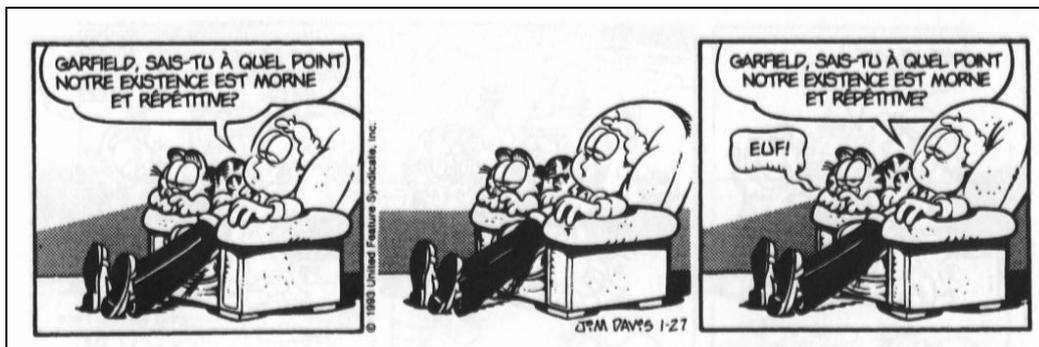
¹¹³ ...

tyranniques d'un patron – est ainsi transformé en images et en mots, légers par essence, manipulables à souhait sans douleur ni effort. Aussi peut-on aisément construire avec eux un *anti-monde* ou *contre-monde* en lequel nous serions libérés de ces douleurs de l'existence. Ainsi font les rêves privés, ainsi des jeux symboliques (où nous jouons à être autre que ce que nous sommes) et ainsi enfin de toutes les sociétés construisant des récits collectifs permettant une forme *d'évasion* de la douleur du monde. Telle est peut-être, selon Marx, la fonction première de toute religion, « *opium du peuple* »¹¹⁴, selon lui, où cette douleur du monde est, par une mise en récit, dépassée et niée c'est-à-dire ici tout à la fois située et relativisée comme un mal nécessaire et, souvent et, du moins, dans nos grands monothéismes historiques, appelée à disparaître plus tard dans le *temps essentiel* promis à l'horizon de la libération. Ainsi du temps de la *fête*, religieux ou non, abolissant et inversant comme dans le carnaval, pour un temps, l'ordre du monde dont le poids est, par *jeu*, ainsi mis à distance. Certes, dira-t-on alors, ces jeux, fêtes et récits, pour manifester un contre-monde, certainement étranger au genre animal, ne nous libèrent cependant de la douleur du monde que dans l'imaginaire. En mettant pour le moment de côté le problème de l'efficacité possible des mondes imaginaires – c'est-à-dire de leur puissance problématique et paradoxale de transformation du monde ordinaire – le *fait technique* lui-même, soit la capacité effective d'action et de transformation du monde et qui, à première vue, semble le propre de l'homme n'est-il pas lui-même à rapporter à cette conscience qui, mécontente de l'être-là présent, cherche à le contester et l'améliorer ? Ainsi en serait-il aussi du *fait politique*, soit de l'organisation du monde humain sous des règles potentiellement modifiables...

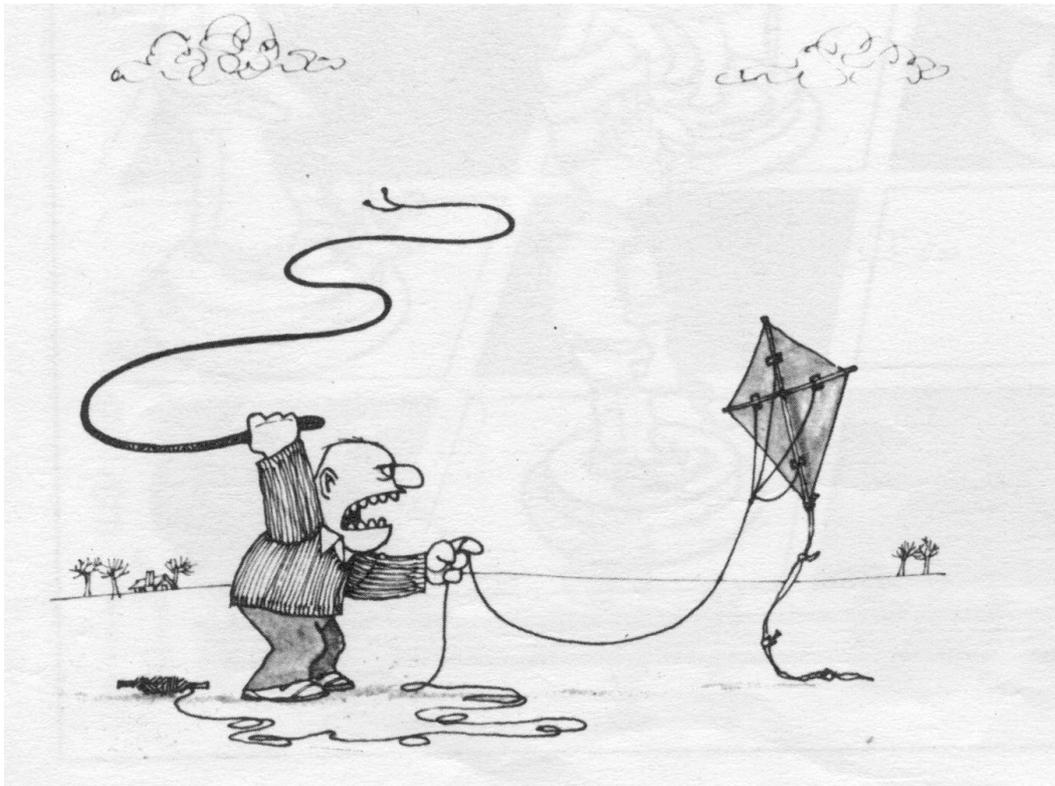
----- *Projet stoppé ici pour le moment* -----

Quelques planches à suivre devant initialement être intégrées...

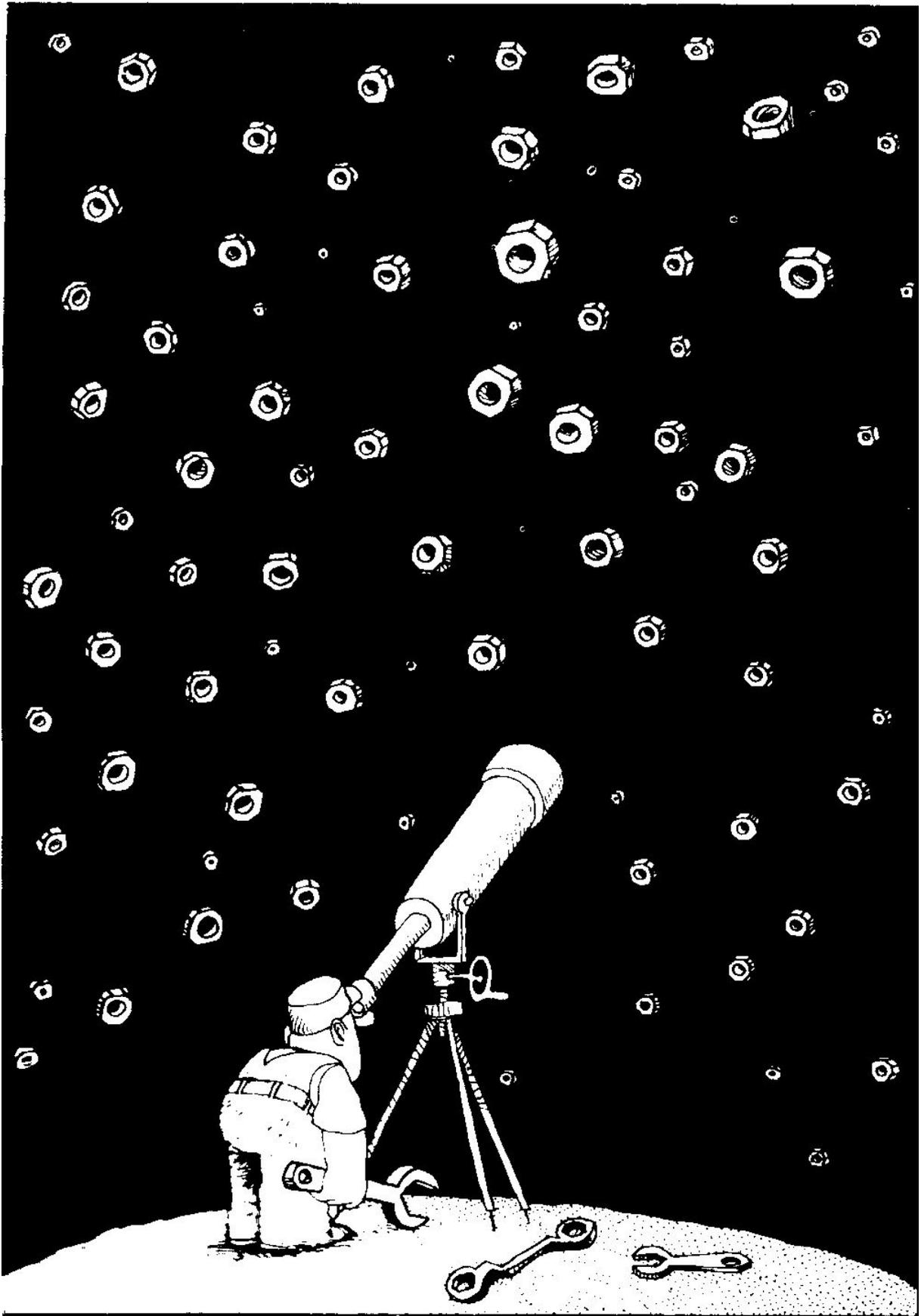
Garfield : le miroir animal (1)



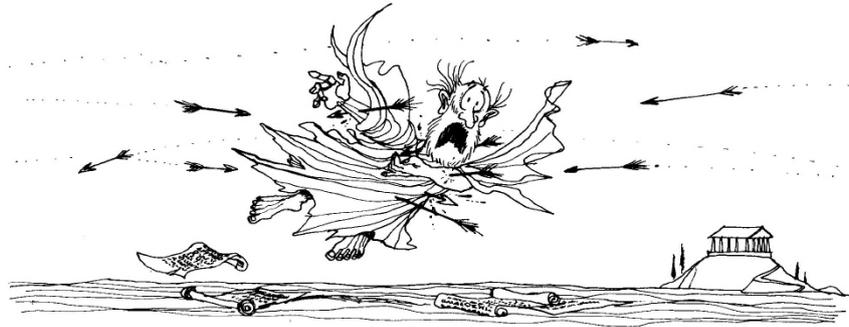
Quino



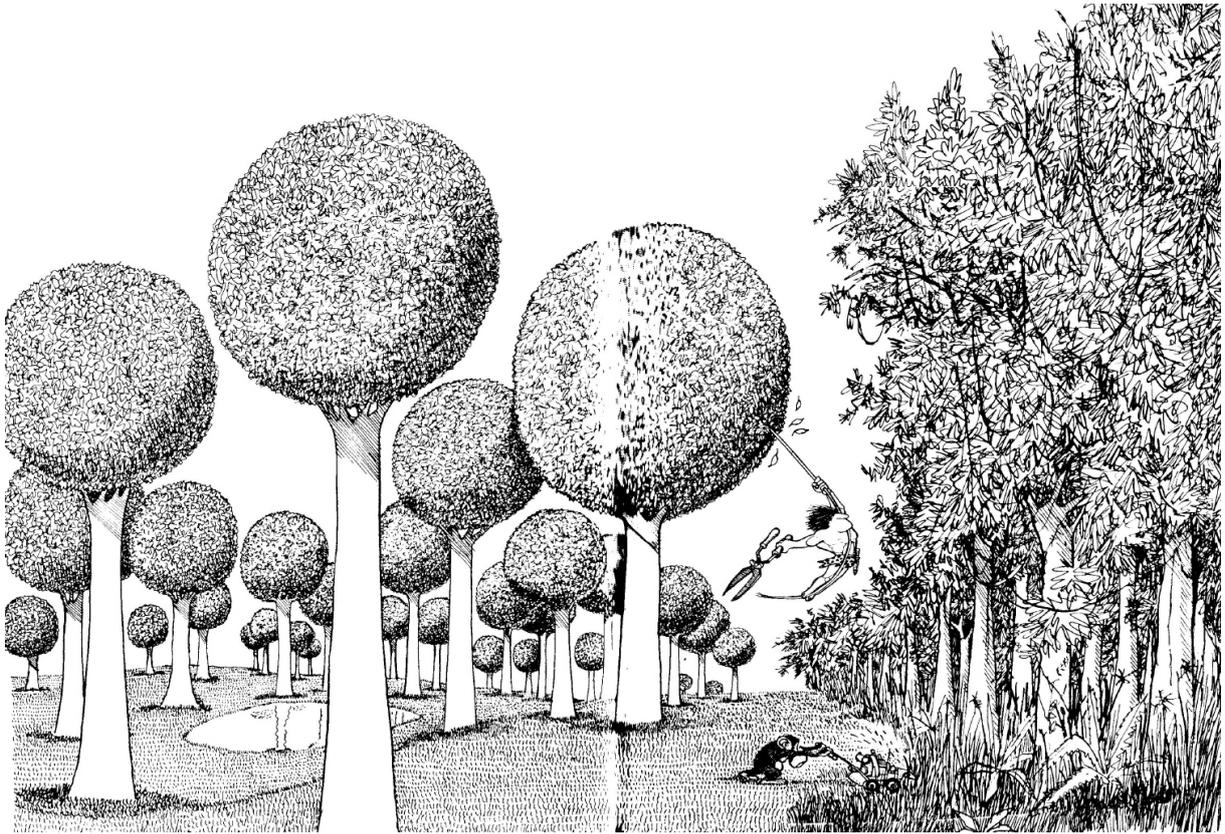
Extrait de Bien gracias y usted...



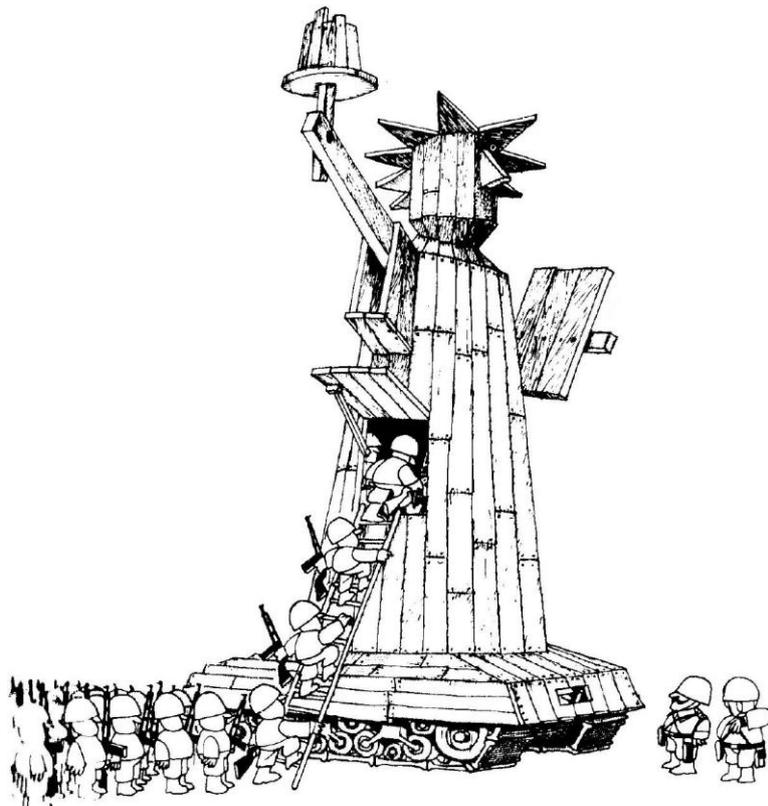
Extrait de Dejenme inventar, p. 10



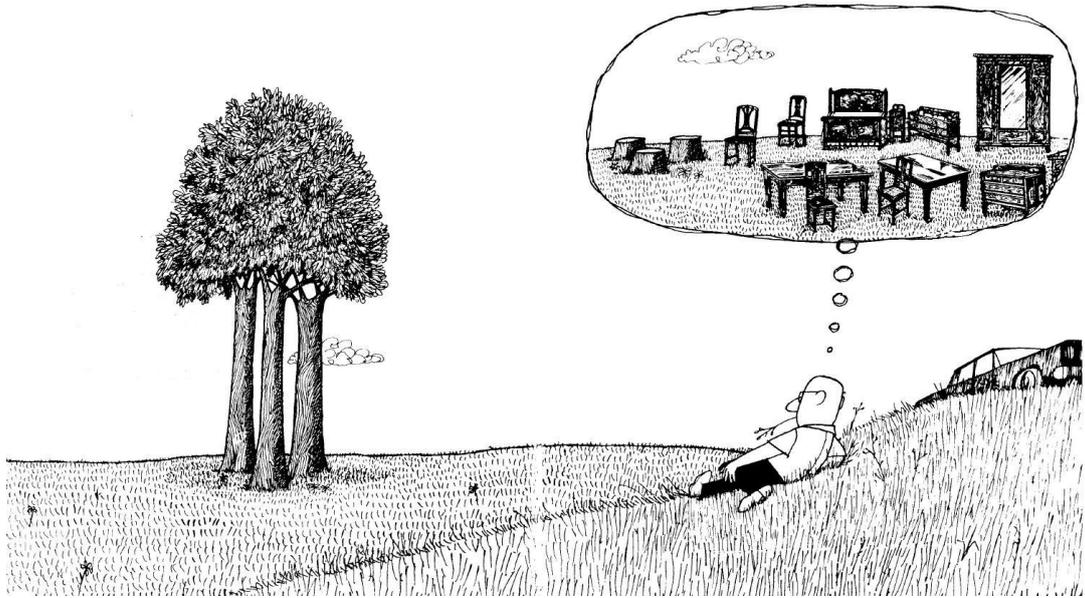
Gente en su sitio, p. 96



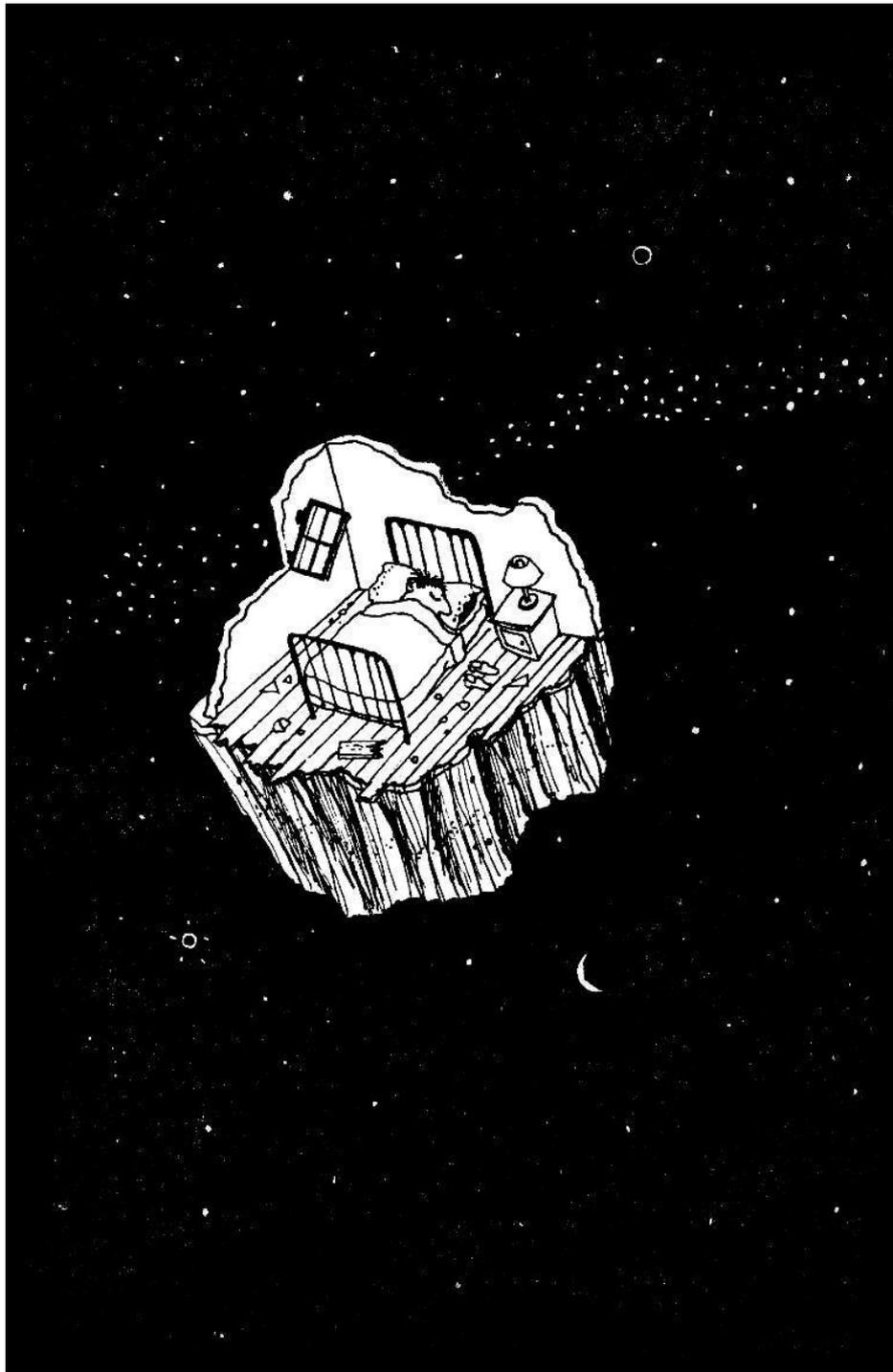
Hombres de bolsillo, p. 26



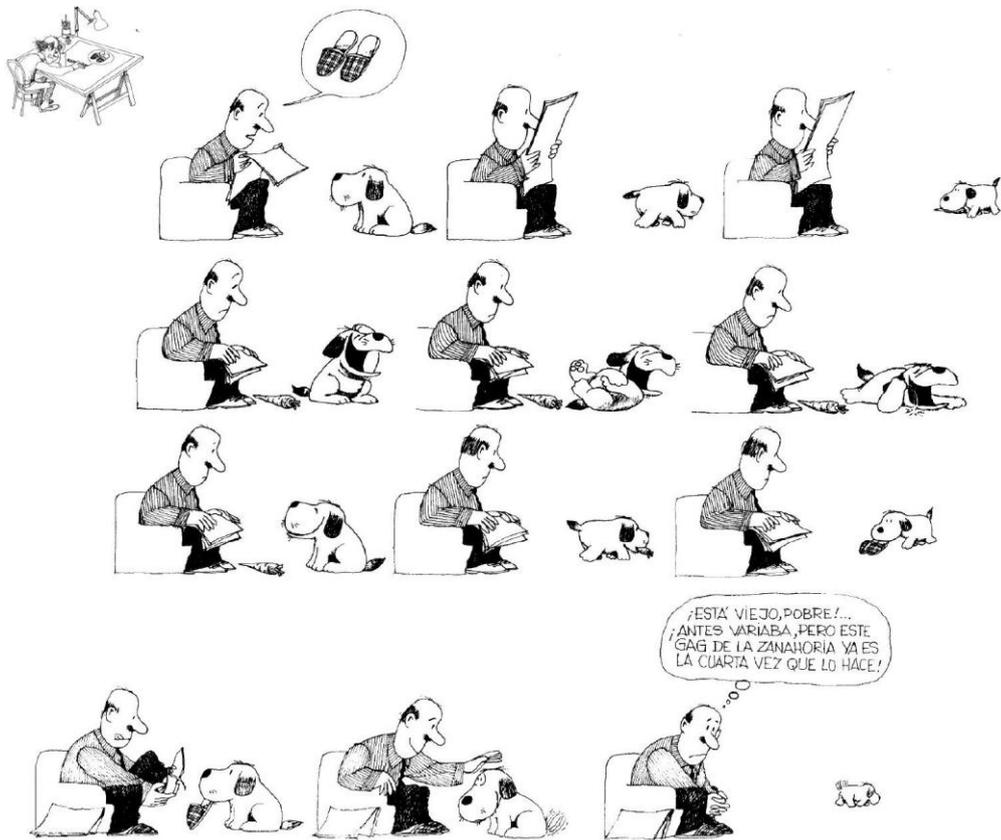
Idem, p. 29



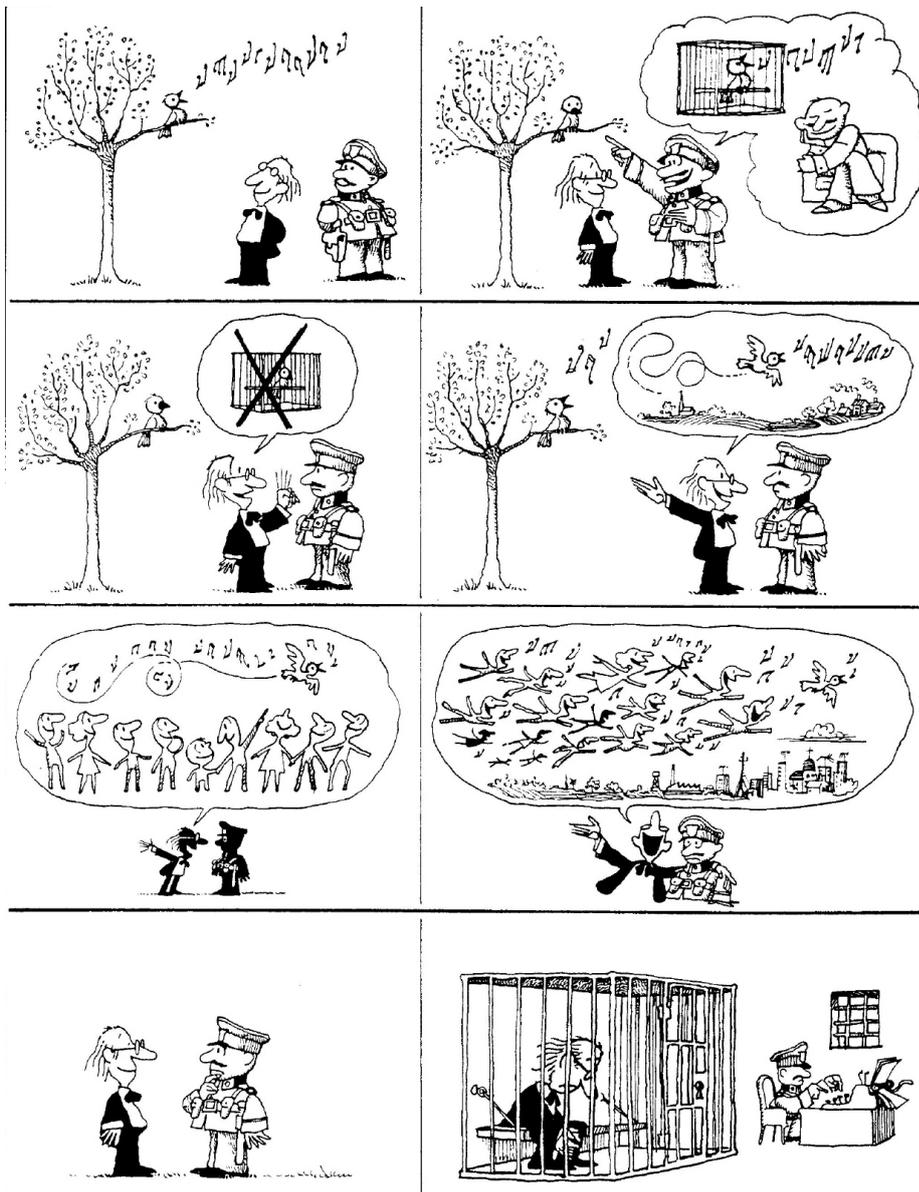
Idem, p. 52



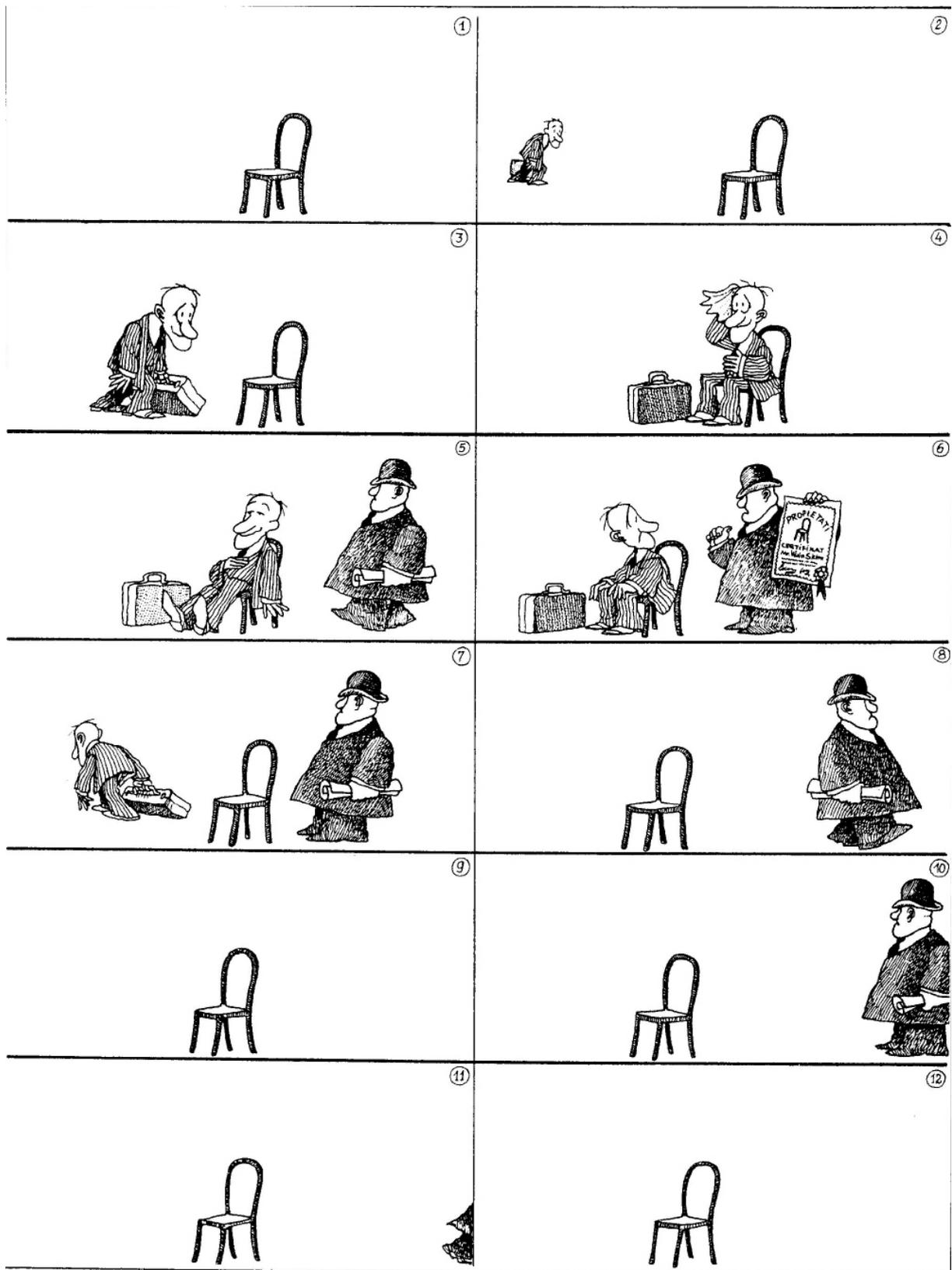
Mundo Quino, p. 84



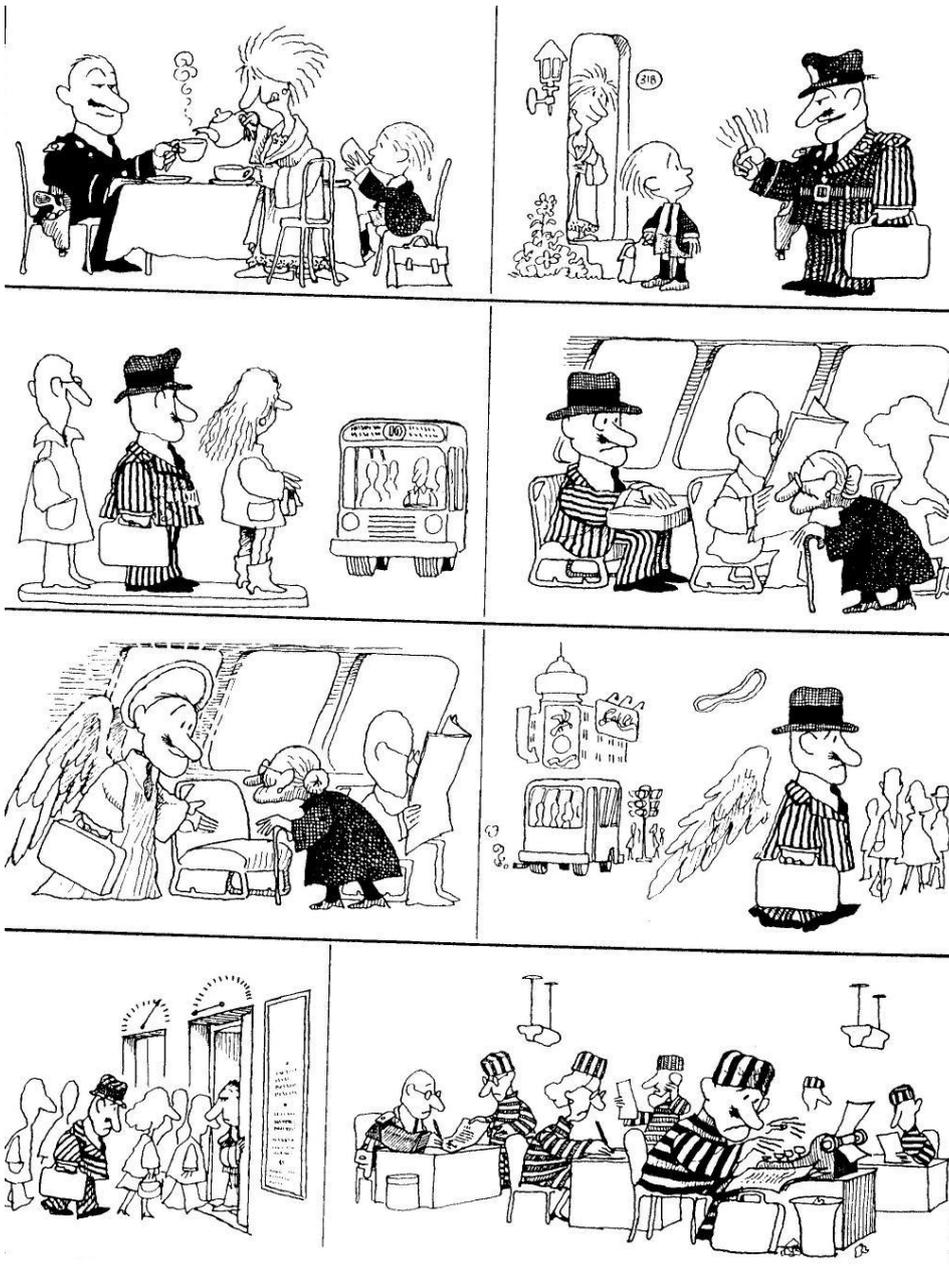
Ni arte, ni parte, p. 48



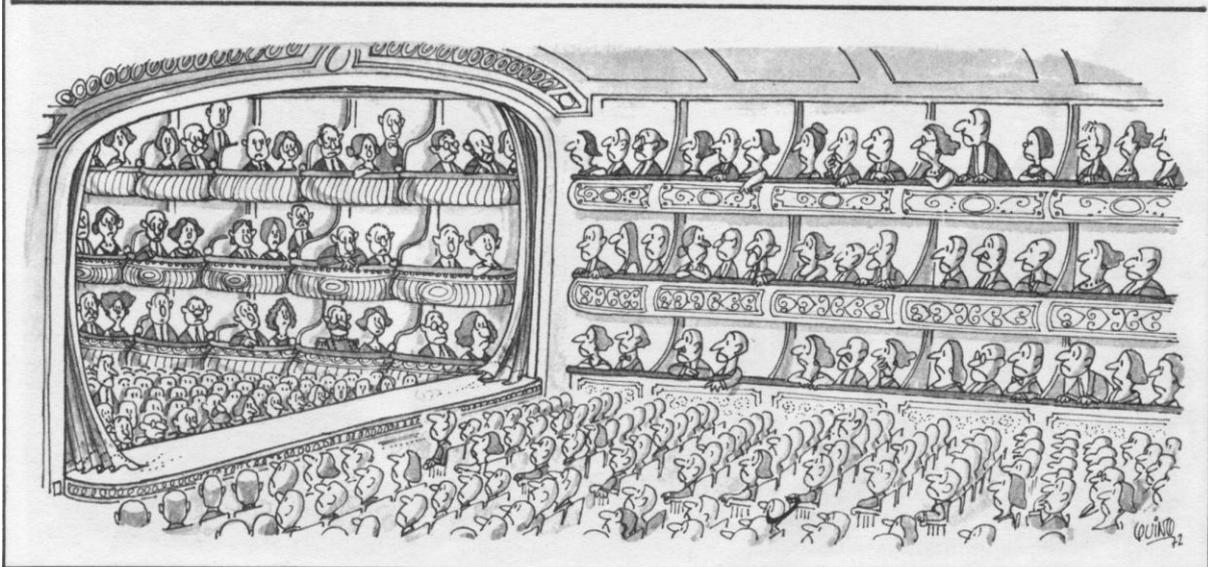
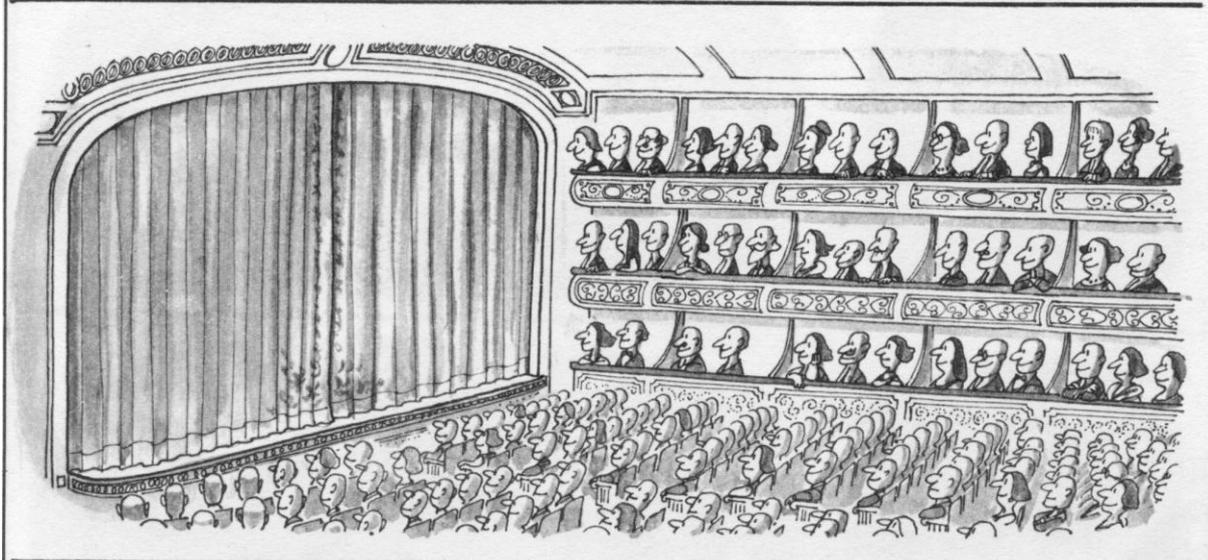
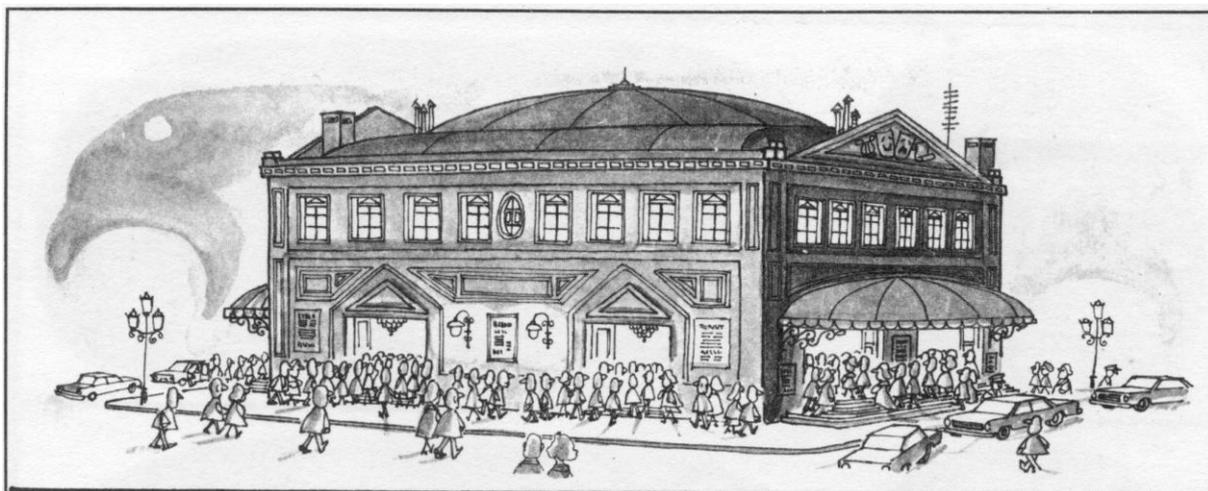
Potentes, prépotentes et impotentes, p.47



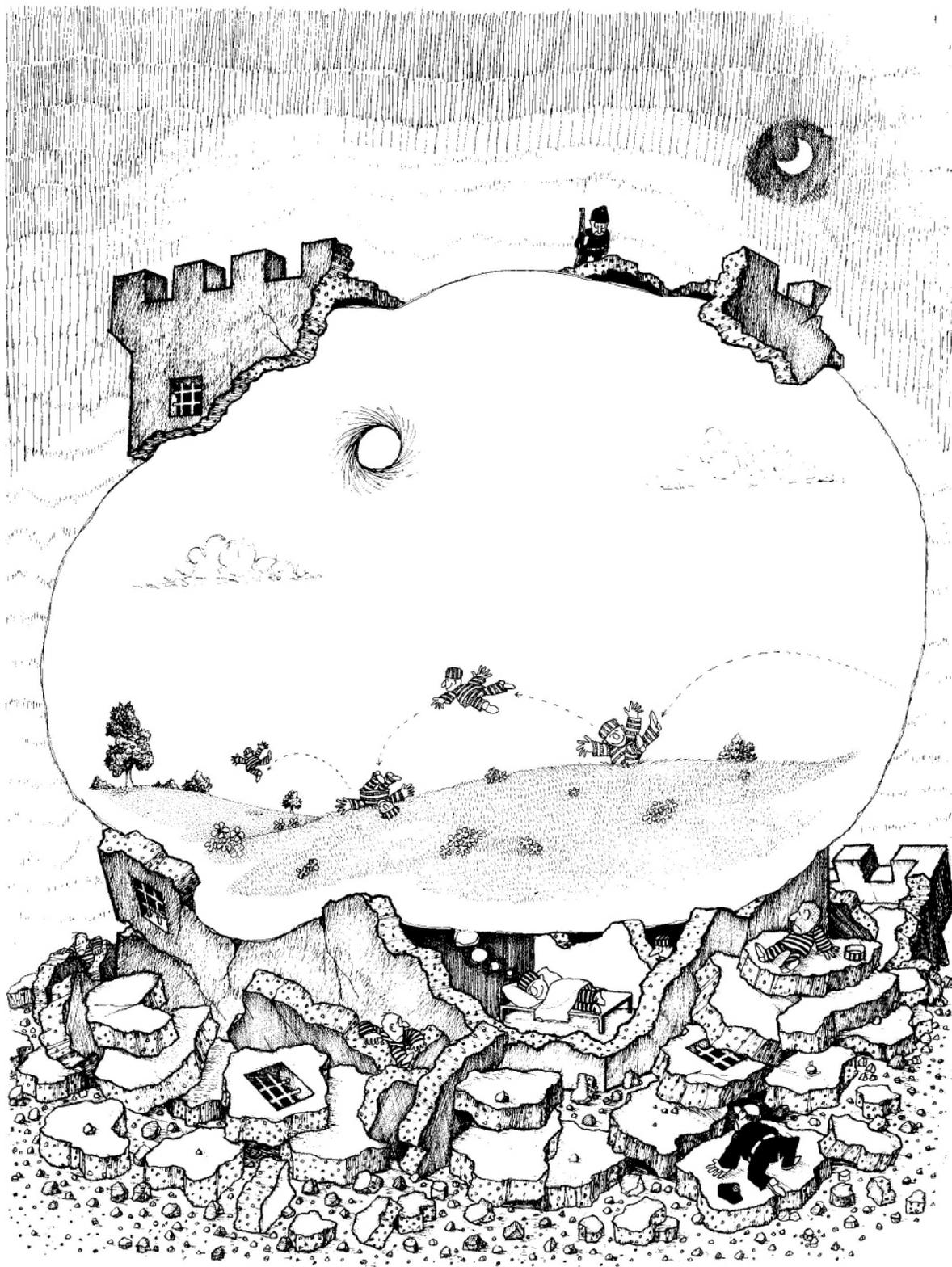
Idem, p. 64



Idem, p. 76



Bien gracias y usted ?; p. 93



Dejenme inventar, p. 59